ŒUVRES CHOISIES

D'ANTOINE-PIERRE-AUGUSTIN

DE PIIS.

THÉÂTRE.

Cet Ouvrage se vend à Paris,

Chez

- BRASSEUR aîné, Imprimeur-Éditeur, rue de la Harpe, nº 93;
- LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, nº 4;
- J. CHAUMEROT, Libraire, Palais-Royal, galerie de bois;
- FANTIN, Libraire, quai des Grands-Augustins, nº 55;
- DEBRAY, Libraire, rue Saint-Honoré, en face de la rue du Coq.

ŒUVRES CHOISIES

D'ANTOINE-PIERRE-AUGUSTIN

DE PIIS.

TOME II.

THÉÂTRE.



À PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

1810.

THÉÂTRE.

LA FAUSSE PAYSANNE,

OU

L'HEUREUSE INCONSÉQUENCE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS, MÊLÉE D'ARIETTES,

Représentée pour la première fois à Paris sur le Théâtre-Italien, le 26 mars 1789.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE RICHELIEU.

MONSEIGNEUR,

IL y a longtemps que je désire de vous consacrer ma reconnaissance par un hommage public. L'accueil favorable que la Cour a paru faire à mes *Solitaires de Normandie* et à mes *Trois Déesses Rivales* me laisse espérer la même indulgence pour *la Fausse Paysanne*, que vous avez honorée d'une pro-

tection spéciale. Je vous ai si souvent entendu dire, MONSEIGNEUR, qu'il serait à désirer que les auteurs du Théâtre-Italien prissent l'aimable Favart pour modèle, qu'après avoir cherché à l'imiter dans le genre du vaudeville je voudrais marcher, selon mes forces, sur ses traces dans le genre de l'ariette, en dépit de ceux qui comptent pour rien l'intention d'un sujet, l'ordonnance des tableaux et la correction du style. Si les journaux continuent d'élever la voix, comme ils font depuis quelque temps, pour défendre à la musique de broder sur des canevas absolument nus, je ne doute pas que la poésie ne reprenne son ancien droit, en traçant au moins à sa sœur des fleurs qu'elle saura si bien colorier. C'est dans cet espoir que je continuerai, MONSEIGNEUR, à vous faire part de mes essais dramatiques : cette liberté-là vous m'avez autorisé à la prendre en me permettant de publier ma *Fausse Paysanne*

sous vos auspices; aussi rien n'égale-t-il ma gratitude à cet égard, si ce n'est le respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

DE PIIS.

PERSONNAGES. (1)

LE MARQUIS DE SOLANGES, cousin de Julie.
Mme DE VIEUX-BOIS, tante de Julie et du Marquis.
JULIE DE SAINT-CLAIRE.
GERVAIS, fermier du Marquis.
Mme GERVAIS.
SIMONET, } enfans de Gervais.
SIMONETTE, }
LE BAILLI.
LAPIERRE, valet-de-chambre du Marquis.
BOURGUIGNON, laquais de Mme de Vieux-Bois.
PAYSANS et PAYSANNES du village de Solanges.

La Scène est au Village de Solanges, dont le fief de Vieux-Bois n'est pas éloigné.

---

(1) Je supplie le lecteur, toujours plus difficile que le spectateur, d'observer que le rôle du marquis est entièrement tracé d'après le caractère que je lui ai donné, et que s'il paraît être à la discrétion de ses inférieurs, ainsi que le comte Almaviva, pour parvenir à son but, il faut bien que cela soit ainsi, puisqu'il s'isole à la campagne. Je le prie aussi de se souvenir que si le marquis est l'ami des obstacles, ma Julie est romanesque, ainsi que je l'ai annoncé dans le courant de la pièce, et qu'elle n'a vu qu'une seule fois au couvent son cousin, qui n'a pu l'y apercevoir. J'ai cru que le rôle de Lapierre devait trancher par la gaîté avec celui du marquis, comme celui de Gervais, qui est indiqué un peu brusque, tranche avec celui de Mme Gervais. Quant à Mme de Vieux-Bois sa tirade sur *la poste* ne doit être regardée que comme une plaisanterie, la manie des vieilles gens étant toujours de louer le passé, et mon intention ne pouvant être d'attaquer sérieusement une aussi belle administration que celle des postes, où les abus sont aussitôt réprimés qu'ils sont connus.

LA FAUSSE PAYSANNE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente dans le fond la façade d'un château gothique, dont les contre-vents sont fermés. L'avant-cour, entourée d'une grille entr'ouverte dans le milieu, doit être assez garnie d'arbres pour faire soupçonner que le château n'est point habité depuis longtemps. Sur le devant de la scène, à gauche, est une petite maison à balcon, sur la porte de laquelle est écrit *Bailliage*, et dont la partie latérale est décorée d'une fontaine saillante, dont l'eau se précipite dans un lavoir. Sur le devant de la scène, à droite, est une servitude du château, où logent les fermiers, et dont l'escalier extérieur conduit à quelques chambres hautes. Les deux coulisses intermédiaires qui forment un passage devant la grille doivent être barrées, la première, à gauche, par un tourniquet, et la seconde, à droite, par un tourniquet et un poteau armorié aux armes du marquis de Solanges.)

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme GERVAIS assise devant sa porte, et occupée à travailler; GERVAIS fauchant dans l'avant-cour; SIMONET le corps à moitié en-dehors d'une des fenêtres du château, un houssoir à la main; SIMONETTE puissant de l'eau à la fontaine, et blanchissant du linge.

(Il est censé être trois heures après-midi.)

SIMONET penché sur la fenêtre et d'une voix effrayée.

PAPA!... maman!... ma sœur!... vous êtes-là, j'espère?

GERVAIS cessant de faucher et relevant la tête.

Non, je n'y sommes pas !

Mme GERVAIS tricotant.

Tu vois bien qu'il a peur.

GERVAIS grossissant sa voix.

Que je t'entende encor!

SIMONET d'abord d'un ton décidé, ensuite d'un ton câlin.

Dame... tenez, mon père,
Il ne me reste plus à faire
Que la chambre aux portraits. Si ma petite sœur
Pouvait m'aider....

SIMONETTE laissant son battoir et son panier.

J'y cours.

GERVAIS la renvoyant à la fontaine.

Il n'est pas nécessaire.

(Regardant sa femme durement.)

A douze ans, ventredienne, on n'est plus un enfant,

(A son fils.)

Et tu ne dois avoir peur que de me déplaire.

SIMONET se retirant de la croisée.

Papa, j'obéissons.

Mme GERVAIS excusant son fils.

A ton ordre il défère.

SIMONETTE, achevant de remettre le linge dans son panier.

Il reprend sa besogne.

SIMONET revenant à la croisée voisine de celle où il était.

Oui, mais souffrez qu'avant
J'ouvrions pour le moins cet autre contre-vent;
Cette maudite chambre en deviendra plus claire.

(Il rentre tout à fait.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, excepté SIMONET.

Mme GERVAIS haussant les épaules.

Tu le rendras timide en le grondant pour rien.
Veux-tu faire avec lui comme avec notre aînée?
A la maison quel sort était le sien!
Et voilà la dixième année
Que chez ton frère elle se trouve bien.

GERVAIS cessant de faucher et revenant près de sa femme.

Je te semble donc bien rigide?

Mme GERVAIS serrant son tricot.

Quand au retour des champs nous sommes tous si las,
Monseigneur veut-il donc nous fatiguer les bras
A nettoyer sans cesse un château toujours vide?

SIMONETTE passant derrière son père et sa mère en rentrant son panier de linge.

Où par discrétion je ne nous logeons pas.

Mme GERVAIS.

L'a-t-il mis dans son bail?

GERVAIS sévèrement.

Je l'ai mis dans ma tête.

Mme GERVAIS avec emphase.

Tu t'en fais une loi.

GERVAIS.

Je m'en fais une fête.
Vraiment pour Monseigneur il est toujours content.
Quand j'allons à Paris lui financer sa somme
Il me dit : Comment vont les vignes, les fromens,
Les chevaux et les bœufs, ta femme et tes enfans?
Il ne dirait jamais, et c'est ce qui m'assomme,
Comment va le château.

Mme GERVAIS.

Ça prouve clairement
Que de n'y pas venir il s'est fait le serment.

GERVAIS insistant, et après que Simonette, qui le voit en colère, lui a ôté sa faux qu'elle va serrer.

Mais je n'en dois pas moins, en fidèle économe,
Aussi bien que ses prés soigner son bâtiment;
Je ne dormirais pas volontiers d'un bon somme
Si je ne savais pas, le soir en me couchant,
Que sa chambre est bien faite et que son lit l'attend.
Aux yeux d'un fermier honnête homme
Son seigneur n'est jamais absent.

Mme GERVAIS.

Malgré sa répugnance à visiter sa terre,
M'est avis que monsieur s'y serait établi,
S'il avait épousé sa cousine Saint-Claire.

SIMONETTE.

Celle que t'as nourrie à la mort de sa mère
En nourrissant ma sœur?

Mme GERVAIS faisant un signe d'approbation.

Oh! quel couple joli,
Sans ce maudit procès qui vint gâter l'affaire,
L'un et l'autre auraient fait!

GERVAIS hochant la tête.

Tiens, notre ménagère,
Voilà, morgué, cinq ans tout fin dret aujourd'hui
Qu'à sa pauvre cousine il ne pense plus guère.

Mme GERVAIS.

Gervais, je craignons bien qu'elle ne pense à lui.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, SIMONET toujours le houssoir à la main.

GERVAIS.

Hé quoi, monsieur, déjà!

SIMONET se sauvant à gauche entre les bras de sa maman.

Papa toujours s'emporte.
Va, maman, c'est à toi qu'ici je m'en rapporte.
Ils sont là cent portraits tous sur le même rang,
Porteurs d'un sabre énorme et d'une barbe forte;
Je l'avoûrai, j'eus grand soin en entrant
De ne jamais fermer la porte,
Et de les saluer respectueusement.
Si vous saviez quel soin j'apporte
A les frotter bien doucement!
Hé bien, malgré tout ça, s'en va-t-on en courant,
Ils vous suivent de l'œil jusqu'à ce que l'on sorte:
On n'est point leur ami qu'on ne soit leur parent.

(Aux coups de fouet qu'on entend Gervais va à une coulisse; les enfans vont à l'autre.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LAPIERRE ET BOURGUIGNON, mettant pied à terre dans l'une des coulisses fermées de tourniquets, et attachant chacun la bride de leur cheval aux anneaux attenans à la grille. Ils gardent leurs bottes fortes pendant toute la scène, et n'entrent pas sans se toiser réciproquement.

DUO.

BOURGUIGNON ET LAPIERRE.

Aie, aie, aie, ouf, pauvre courrier,
Aie, aie, aie, ouf, pauvre courrier,
Qu'il faut d'adresse et de courage
Pour venir à franc étrier
De Paris jusqu'en ce village!
Aie, aie, aie, ouf, pauvre courrier,
Aie, aie, aie, ouf, pauvre courrier;
Que ce cheval m'a mis en rage!
Qu'il a le galop meurtrier!
Aie, aie, aie, ouf, etc.

LAPIERRE.	BOURGUIGNON.
Des paysans sur mon passage	Deux cents dragons sur mon passage
Portaient maint légume au village...	Défilaient au bout du village...
L'odeur l'empêcha de tourner...	La trompette vient à sonner...
Se mit-il pas à déjeuner!	Voulut-il pas escadronner!

ENSEMBLE, à part.

Et l'on faillit me bâtonner.

LAPIERRE à Bourguignon, confidemment.

M'avez-vous vu?

BOURGUIGNON.

Non.

LAPIERRE à part.

Non! courage.

BOURGUIGNON à Lapierre, confidemment.

M'avez-vous vu?

LAPIERRE.

Non.

BOURGUIGNON à part.

Non! courage.

LAPIERRE haut et avec hardiesse.

J'ai su garder mon étrier.

BOURGUIGNON sur le même ton.

J'ai su garder mon étrier.

LAPIERRE.

J'en fus quitte pour leur crier:

BOURGUIGNON.

J'en fus quitte pour leur crier:

LAPIERRE montrant son cheval dans la coulisse.

Il se souvient de son jeune âge;
Pardon, messieurs; c'est, je le gage,
La réforme d'un cavalier.

BOURGUIGNON montrant le sien.

Pardon, messieurs; c'est, je le gage,
La réforme d'un jardinier.

BOURGUIGNON ET LAPIERRE.	GERVAIS, Mme GERVAIS, SIMONET ET SIMONETTE leur offrant des chaises.
Aie, aie, aie, ouf, pauvre courrier, Qu'il faut d'adresse et de courage Pour venir à franc étrier. De Paris jusqu'en ce village! Aie, aie, aie, ouf, pauvre courrier.	Que je plains un pauvre courrier! Qu'il faut d'adresse et de courage Pour venir à franc étrier De Paris jusqu'en ce village! Reposez-vous, pauvre courrier.

BOURGUIGNON.

Je suis moulu.

GERVAIS allant examiner leurs chevaux.

Pourtant, demeurez-en d'accord,
Pour des chevaux de poste ils ont un air passable.

LAPIERRE.

Oh ventrebleu, passable est un peu fort!
Quand on pique le mien il est inébranlable;
Mais aussi dès qu'il rue on est certain qu'il mord.

BOURGUIGNON.

Et le mien il est incroyable;
Sitôt qu'il boite il tombe, et dès qu'il tombe il dort.

GERVAIS.

Allez-vous encor loin?

LAPIERRE.

Oh! non pas, que je croie.
J'ai besoin au château, chez un nommé Gervais.

BOURGUIGNON.

(à part.) (haut.)
Gervais! Attendez donc; le tour n'est pas mauvais;
C'est vers sa femme qu'on m'envoie.

LAPIERRE.

Enseignez-moi sur l'heure....

GERVAIS riant.

Hé que leur voulez-vous?

LAPIERRE regardant Bourguignon avec curiosité.

Pour moi dans ce papier j'apporte de la joie.

BOURGUIGNON.

J'en apporte de même.

GERVAIS souriant et prenant la lettre de Lapierre.

En ce cas-là c'est nous.

LAPIERRE ôtant son chapeau à Gervais.

O ciel! si j'avais su...

BOURGUIGNON à Mme Gervais, en ôtant son chapeau et en lui remettant sa lettre.

Madame, faites grâce....

GERVAIS.

Je me serais trompé de même à votre place.
Mettez votre chapeau.

LAPIERRE.

Mettez votre bonnet.

(Quand ils se sont couverts le père et la mère lisent les lettres.)

SIMONET.

Mon père a l'air content; je vois maman sourire:
Puisque ces lettres-là font tant d'plaisir à lire,
Messieurs, en auriez-vous une pour Simonet?

GERVAIS interrompant sa lecture.

Femme, monseigneur vient.

Mme GERVAIS sans interrompre la sienne.

Il vient? Bonne nouvelle!

Je peux de mon côté t'en apprendre une aussi.

BOURGUIGNON arrêtant Mme Gervais par son tablier.

Paix donc; c'est le secret de notre demoiselle:
Pour le dire tout haut nous sommes trop ici.

Mme GERVAIS, bas, à Bourguignon.

Je vous entends de reste. Ecoute, Simonette;
Tu vois bien ce monsieur qui parle à ton papa,
Il faudra l'emmener se rafraîchir.

SIMONETTE.

Oui-dà.

GERVAIS toujours en s'interrompant.

D'habiter parmi nous, quoi! monseigneur projette!

LAPIERRE, près de Gervais.

Je ne sais d'où lui vient son amour pour les champs.

SIMONETTE, à demi-voix, à Simonet, en lui montrant Lapierre.

Ecoute, Simonet; notre maman souhaite
Que tu fasses entrer ce monsieur là-dedans;
Ils ont à deviser d'une affaire secrète.

SIMONET.

Vas-y, toi.

SIMONETTE.

Vas-y, toi.

SIMONET.

Tiens, ma sœur, j'y consens.
Tu me rediras tout, car cela m'inquiète.

LAPIERRE à Gervais, qui rit d'un endroit de la lettre.

Je gage qu'il vous fait mille contes plaisans
Sur le divin repos auquel son cœur aspire,
Et sur les appas innocens
Des bergères du lieu que d'avance il admire;
Il vous parle moutons, ruisseaux, gazons fleuris:
Je le sais, moi qui l'accompagne;
Nous étions encore à Paris
Qu'il avait l'esprit en campagne.
(à part.)
Hélas! à peine il y sera
Que je le reverrai, suivant son noble usage,
Amoureux comme un fou dès qu'on résistera,
Et quand on cédera tout prêt d'être volage.

SIMONET tirant Lapierre par l'habit pendant cet à part.

Vous avez l'air bien las.

GERVAIS à Lapierre, après avoir mis la lettre dans sa poche.

Arrive-t-il bientôt?

LAPIERRE.

Mais il ne peut, je pense, être ici qu'à la brune;
Je l'ai laissé dînant.

GERVAIS apercevant son fils qui tire Lapierre par l'habit.

Mon fils vous importune.

SIMONET affirmativement.

Vous devez avoir soif.

LAPIERRE se résignant.

Je boirai s'il le faut.

GERVAIS.

Et que ne parliez-vous plutôt.
J'allons....

Mme GERVAIS, bas, à Gervais, en lui montrant Bourguignon qui salue avec mystère.

Simonet va se charger de l'affaire;
Monsieur et moi voulons te dire un mot.

SIMONET après un instant de réflexion, et en montrant une chambre haute.

Maman, j'allons le mener tout là-haut.
(bas, à sa sœur, en partant.)
Ecoute tout, ma sœur, pour l'apprendre à ton frère.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté LAPIERRE ET SIMONET.

Mme GERVAIS.

Qu'il me tardait qu'il fût parti!
Gervais, mademoiselle arrive à l'instant même.

GERVAIS.

O ciel! ma surprise est extrême!
Et monseigneur en est-il averti?

BOURGUIGNON avec une confidence infiniment mystérieuse, et en faisant le bon valet.

A d'autres. Il faut qu'il l'ignore.
Heureusement que j'ai su son départ,
Et qu'à mademoiselle alors j'en ai fait part.
La pauvre fille y tient encore,
Et vient à point nommé pour le voir.... par hasard.

Mme GERVAIS souriant.

Je la plains.

GERVAIS fronçant le sourcil.

Que de maux à sa tante elle apprête!

BOURGUIGNON.

A quinze ans!... au couvent!... Ainsi que de raison
D'épouser son cousin elle se faisait fête,
Quand un procès hors de saison....

GERVAIS.

Je savons tout cela.

BOURGUIGNON.

Son cœur est très-honnête;
Mais depuis quatre mois qu'elle est à la maison
Les romans ont fini par lui tourner la tête.

SIMONETTE.

Les romans!

Mme GERVAIS.

Les romans. Connais-tu ça, Gervais?

GERVAIS.

Parguienne, ainsi que moi tu les connais, je pense.
Ces livres-là ne sont pas vrais;
Ils sont toujours en bleu (c'est là leur ordonnance);

Enfin c'est comme tu dirais
La Belle au bois dormant, ou Pierre de Provence :
C'est joli quelquefois, mais c'est souvent mauvais.

SIMONETTE souriant.

J'aime bien quand maman nous en lit aux veillées.

GERVAIS grondant.

Mademoiselle, et moi ce n'est pas de mon goût.
Ces contes à dormir debout
Tiennent pendant la nuit les filles réveillées.

Mme GERVAIS à Bourguignon, avec empressement.

Ainsi donc ma Julie....

BOURGUIGNON.

Elle est tout sentiment.

Mme GERVAIS attristée.

J'entends; ces contes-là lui troublent la cervelle.

BOURGUIGNON.

Oh non; mais vous savez la complainte nouvelle
Sur la pauvre Nina, folle de son amant.

SIMONETTE cherchant à remettre sa mère sur la voie.

C'est celle-là, maman, je m'en rappelle,
Qu'à la foire dernière on jouait si souvent.

(Elle commence : *Quand le bien-aimé*, etc.)

BOURGUIGNON avec un attendrissement composé.

C'est celle-là, mademoiselle.
Elle la chante, hélas ! si naturellement,
Qu'il faut verser des pleurs, et que Nina c'est elle.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, SIMONET.

SIMONET.

Maman, j'ai fait bien plus que tu n'as demandé.
(à Gervais et à Bourguignon.)
Vous, n'appréhendez pas qu'on vienne vous distraire.
Trois fois de mon papa j'ai rempli le grand verre,
Et trois fois coup sur coup ce monsieur l'a vidé.
Je suis très-certain qu'il va prendre
Un bon à-compte sur la nuit;
Car il s'est jeté, sans m'entendre,
En bottes fortes dans mon lit.

(Simonette a l'air d'instruire Simonet de ce tout qu'on vient de dire.)

Mme GERVAIS.

Il suffit; mais tantôt qu'il faudra de mystère!
Avec ces enfans-là qui pourrait y compter?
(à Simonet.)
Si tu dis un seul mot....

SIMONET en feignant de ne rien savoir.

Sur quoi dois-je me taire?

SIMONETTE.

Il faut plutôt mentir que de rien raconter :
Auras-tu ce courage?

SIMONET à Simonette, pendant que Bourguignon, Gervais et sa femme ont une conversation secrète, très-animée, de l'autre côté de la scène.

Oh! j'en fais mon affaire.

Maman craint que je la trahisse
Par innocence ou par malice :
Elle ne me rend pas justice;
Combien de fois je ments pour rien!
Mais quand c'est pour rendre service,
Jugez, jugez si je mentirai bien !

A mentir, le tout par caprice,
De peur que je me divertisse,
Papa veut que l'on me punisse :
Mais ses défenses n'y font rien;
S'il faut qu'aujourd'hui j'obéisse,
Jugez, jugez si je mentirai bien !

(Il regarde toujours si son père ne l'écoute pas.)

Mon visage est saus artifice;
Aussi faut-il que je rougisse
Toutes les fois que je vous glisse
Un petit mensonge de rien :
Mais quand j'ai maman pour complice,
Jugez, jugez si je mentirai bien !

(Il câline sa maman, qui l'a entendu seulement au commencement du troisième couplet.)

GERVAIS cessant de causer avec Bourguignon.

On te dit de te taire, et tu jases toujours.

Mme GERVAIS.

Contre ce pauvre enfant sans cesse tu déclames.

GERVAIS en colère.

Je me prête avec peine à de pareils détours.

Mme GERVAIS.

Tu n'es pas indulgent. Tais-toi; voici ces dames.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, Mme DE VIEUX-BOIS, JULIE DE SAINT-CLAIRE.

JULIE après avoir embrassé Mme Gervais.

On revoit sa nourrice avec tant d'intérêt!
Embrassons-nous encor; c'est mon cœur qui l'ordonne.

Mme DE VIEUX-BOIS avec un air de protection.

Bonjour, Gervais; bonjour, ma bonne:
Vous vous portez tous mieux, à ce qu'il me paraît.

GERVAIS, surpris de la question, en se passant la main sous le menton, et en montrant sa femme.

Madame, en vérité, la question m'étonne.
Regardez son visage et regardez le mien.
Le bon air, le travail, la joie où l'on se livre
De nos santés à tous font ici le soutien.
Nous perdons tous les ans notre chirurgien;
Celui qui le remplace est forcé de le suivre,
Et tous ceux qui viendront ne feront jamais rien:
Enfans, femmes, vieillards, chacun se porte bien,
Et nul ne veut mourir pour les aider à vivre.

Mme DE VIEUX-BOIS à Julie.

Que me disais-tu donc qu'il était arrivé
A ces bonnes gens-là? Dans ta frayeur extrême
Tu rêvais donc, ma nièce?

JULIE cherchant sa réponse.

Oui, je l'avais rêvé:
Quand on croit en dormant voir souffrir ceux qu'on aime,
En vain vous dirait-on qu'ils n'ont rien éprouvé;
On veut à son réveil s'en éclaircir soi-même.

Mme DE VIEUX-BOIS à Gervais.

Je ne dis pas cela pour me faire valoir;
Mais si ce n'eût été sa tendre inquiétude,
Et le désir que j'ai de me rendre ce soir
Ici près à mon fief, vous devez concevoir
Que moi, qui de courir ai perdu l'habitude,
A ma nièce, à bon droit, je pourrais en vouloir.

Mme GERVAIS.

Madame, il est vrai qu'à votre âge....

Mme DE VIEUX-BOIS s'asseyant.

La fatigue n'est rien quand on a du courage,
Et j'en ai, Dieu merci; car depuis trois grands jours
Je n'ai pas eu, je pense, un instant de relâche;
La veille d'un départ on se presse, on se fâche,
On perd son temps en vains discours,
Et les préparatifs deviennent une tâche,
Comme pour faire un trajet de long cours.
(Elle regarde sa nièce en souriant.)
On veut prendre avec soi les plumes à la mode,
Les bonnets du matin, les chapeaux du bon ton,
Et les genoux pressés soi-même on s'incommode
Pour ne pas gêner un carton.
(Elle se lève.)

Mais cette route seule est pire encor peut-être;
Je ne l'avais point faite au moins depuis vingt ans.
Malgré le soin des intendans,
Qui ne peuvent sans doute y jeter l'œil du maître,
Les chemins tortueux en sont si cahotans,
Qu'on ne saurait les reconnaître:
De là des embarras, des délais infinis;
Et ce qui m'a paru risible,
C'est qu'outre les chevaux fournis,
J'ai payé bien souvent un cheval invisible.
Encor si l'on allait; mais j'ai bien observé
Qu'on vous traine toujours, par un calcul nuisible,
Doucement sur la terre et fort sur le pavé.
Êtes-vous aux relais, quels tourmens on endure!
Des fainéans viennent vous demander,
Des curieux viennent vous regarder,
Et des marchands, polis outre mesure,
Pour vous vendre bien cher viennent vous obséder.

(Elle se rassied.)

Vous espérez partir dans cette conjoncture;
Des charrons, des selliers, qu'on n'a pas vu rôder,
En soulevant à faux votre pauvre voiture
Vous la brisent exprès pour la raccommoder.
De descendre à l'auberge avez-vous l'imprudence,
Il faut souper par force ou payer l'abstinence;
Il faut tout habillé, si l'on veut fermer l'œil,
A côté d'un beau lit dormir dans un fauteuil.
Si vous courez la nuit on en prend à son aise;
Vous avez beau crier du fond de votre chaise:
Vous aurez double guide; allons, courage, allons.
Des cris de femme, hélas! bercent les postillons.

Bientôt en équilibre à la bride ils se tiennent,
Et ce sont au lieu d'eux leurs bêtes qui vous mènent.
(Elle se relève.)
Avant d'arriver dans ces lieux,
Tels sont depuis Paris et la poste et le gîte.
Dans ma jeunesse en route on était plus heureux;
Peut-être, à la rigueur, n'allait-on pas si vite;
Mais on payait moins cher et l'on voyageait mieux.

GERVAIS.

Vous devez éprouver une fatigue extrême;
Je vous offrirais bien....

BOURGUIGNON haussant les épaules, et tirant Gervais par l'habit.

Non, non; le temps est beau,
Et madame à son fief veut aller ce soir même.

Mme DE VIEUX-BOIS à Mme Gervais, en regardant le château et en jetant des soupirs.

Je ne saurais d'ailleurs, sans un chagrin nouveau,
Après qu'il a trompé cette nièce que j'aime,
D'un neveu qui me plaide habiter le château.

JULIE à part.

Il ne m'a pas trompée.

Mme DE VIEUX-BOIS avec effusion de cœur.

Hélas! ma chère fille,
Avec lui je voulais t'unir!
Nous n'aurions fait tous trois qu'une même famille,
Et mon bien eût fini par vous appartenir.

(A part.)

Que ne puis-je à ce prix la rendre encore heureuse,
Et forcer mon neveu moi-même à revenir!
Mais pourquoi rappeler sa conduite odieuse?

(A Julie.)

Partons pour écarter un pareil souvenir.

Mme GERVAIS officieusement.

A peine ai-je eu le temps d'embrasser ma Julie;
Si vous nous la laissiez.

Mme DE VIEUX-BOIS à Julie.

Qu'en dis-tu?

JULIE.

Je n'osais
Demander cette grâce.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Hé quoi! ma nièce oublie
Que tout ce qu'elle veut ne me fâche jamais.
Reste, ma chère enfant, chez la bonne Gervais;
Quand j'aurai recueilli tout l'argent nécessaire
Pour finir à Paris ce malheureux procès
Que mon neveu s'est permis de me faire,
Je reviens sous trois jours, et nous partons après.

(Elle embrasse Julie, et sort avec Bourguignon, qui salue Mme Gervais avec une connivence affectée.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté Mme DE VIEUX-BOIS ET BOURGUIGNON.

JULIE.

Je l'avoûrai, je souffrais le martyre.
Ma tante aime à causer ; c'est de son âge : hélas!
Dans ce moment sans doute elle ne savait pas
Combien j'ai pour ma part de choses à vous dire!

GERVAIS.

Je m'en doutons un peu.

JULIE.

Comment donc, s'il vous plaît?

Mme GERVAIS.

Vous sentez bien que votre lettre....

GERVAIS.

Vous sentez que votre valet....

Mme GERVAIS.

Sans nous raconter tout....

GERVAIS.

Sans trop vous compromettre...

Mme GERVAIS.

M'a dit assez...

GERVAIS.

M'a dit plus qu'il ne m'en fallait.

JULIE.

Apprenez tout à fait le secret de Julie.
J'avais quinze ans : ma tante un matin, entre nous,
Vint me dire au couvent : « Je veux être obéie.
« Mon neveu le marquis est riche, aimable et doux;
« Songe qu'il va s'offrir pour être ton époux,
« Et que si sa démarche est sans peine accueillie,
« De faire ton bonheur il sera très-jaloux. »
J'allais y réfléchir lorsque dans la soirée
Je vis venir, hélas! ce cousin indiscret,
Qui, me jurant d'abord que j'étais adorée,
Pour gage d'une ardeur à peine déclarée,
En disant que ma tante était dans son secret,
Je ne sais trop comment me glissa ce portrait.
Il n'a pu de mes traits distinguer l'apparence
Au travers des barreaux, des parloirs trop obscurs;
Mais lui, pourquoi m'avoir laissé sa ressemblance?
J'aurais pu l'oublier, et mes jours seraient purs.
Bien loin de là; toujours distraite,
Je fais de ce portrait mon bonheur, mon tourment;
Je le regarde à tout moment;
Seule avec lui je lui répète :
Serez-vous mon époux? êtes-vous mon amant?
J'écoute après cette image muette,
Et je dis : Son silence est un consentement....
Sans doute mon voyage est une inconséquence;
Je sais que mon cousin ne pense plus à moi,
Et que, las des plaisirs qu'affiche l'opulence,
De vivre à la campagne il s'est prescrit la loi;

Mais à l'aimer enfin s'il faut que je renonce,
Sans qu'il le sache au moins je voudrais aujourd'hui,
En cachette un instant, jeter les yeux sur lui.
Me le permettez-vous? J'attends votre réponse.

ROMANCE.

Quoi! Gervais garde le silence
Quand mes pleurs devraient l'émouvoir!
Voudrait-on m'empêcher d'avoir
Un moment d'aise et d'espérance!
Ah! sans manquer à mon devoir
Je ne demande qu'à le voir.

De l'aimer par obéissance
L'ordre était doux à recevoir;
Mais ma tante aurait dû prévoir
Qu'on aime ensuite par constance.
Ah! sans manquer à mon devoir
Je ne demande qu'à le voir.

Chers amis, si dès mon enfance
Sur vos cœurs j'eus quelque pouvoir,
Par pitié daignez concevoir
Quel mal m'ont fait cinq ans d'absence!
Ah! sans manquer à mon devoir
Je ne demande qu'à le voir.

Mme GERVAIS à Gervais.	JULIE.
Ah! Gervais, si dès son enfance Sur ton cœur elle eut du pouvoir, Par pitié daigne concevoir Quel mal lui font cinq ans d'absence! Ah! sans manquer à son devoir Elle peut bien du moins le voir.	Chers amis, si dès mon enfance Sur vos cœurs, etc. **GERVAIS à sa femme.** Quoi! sans manquer à son devoir Tu crois donc qu'elle peut le voir?

GERVAIS.

Mon dieu, croyez que j'ai bon cœur:
Moi je voudrais, en partageant son zèle,
Vous obliger, mademoiselle,
Sans mécontenter monseigneur.
Contez-moi seulement comment vous pourrez faire
Pour le considérer sans vous montrer à lui.

JULIE.

C'est là le difficile.

SIMONET avec réflexion.

Ah! si j'osais, mon père....

JULIE avec enthousiasme.

Ecoutons cet enfant.

SIMONET avec défiance.

D'un juste de ma mère
Elle pourrait s'habiller aujourd'hui.

JULIE.

Pour tromper le hameau comment pourrais-je faire?

SIMONET.

Oh! je sommes ben sûr qu'on va vous prendre ainsi
Pour ma grand' sœur qu'on n'a point vue ici
Depuis dix ans qu'elle est chez mon oncle Grand-Pierre.

SIMONETTE.

Dans la foule avec moi vous vous faufilerez;
Vous en imposerez aux yeux les plus habiles:
Ces habits vous seront utiles,
Et vous vous les embellirez.

JULIE *abondant dans le sens de Simonet.*

De ce conseil si nous faisions usage...

GERVAIS.

Arrangez tout cela ; je vous laisse y rêver;
C'est à vous d'aviser au parti le plus sage :
Moi je n'ai que le temps d'avertir le village
Que monseigneur doit arriver.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, excepté GERVAIS.

JULIE.

Ce projet me sourit. Je ne sais, mais j'espère.

Mme GERVAIS.

Ah! puisqu'il nous convient profitons du moment.

(A Simonet et Simonette qui sortent lentement.)

Rentrez à la maison; il faut que l'on m'apprête
Ma cornette à dentelle et tout l'ajustement
Que je mets les grands jours de fête.

(A Julie.)

Sur mon mari comptez également;
Je suis faite à son caractère,
Et malgré ses discours je ferais bien serment
Qu'il est loin dans son cœur de vous être contraire :
On n'est point si bourru lorsque l'on est méchant.

SCÈNE X.

Mme GERVAIS, JULIE.

JULIE *embrassant Mme Gervais.*

Ma reconnaissance est sincère ;
Me voilà votre fille, et vous êtes maman.

ARIETTE.

Mme GERVAIS.

Redites-moi ce nom que j'aime ;
Il ne pouvait pas m'échapper :
Puisse monseigneur s'y tromper
Comme je m'y trompe moi-même !
Je ne dis pas cela pour vous ;
Mais que de peines,
Souvent trop vaines,
Nos nourrissons nous coûtent tous !
Je ne dis pas cela pour vous.
Faut prévenir leurs soins, leurs goûts,
Deviner ce qui peut leur plaire,
Passer le jour, la nuit entière
A les bercer sur nos genoux !
Heureusement qu'un sentiment bien doux
Devient bientôt notre salaire !
Nous finissons par croire à nous
L'enfant qui nous croyait sa mère ;
Et je dis bien cela pour vous.
Redites-moi ce nom que j'aime ;
Il ne pouvait pas m'échapper :
Puisse monseigneur s'y tromper
Comme je m'y trompe moi-même !

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, SIMONETTE ET SIMONET.

SIMONETTE.

MAMAN, quand tu voudras; tout est prêt.

Mme GERVAIS.

Allons, vite.

JULIE.

Quand pourrai-je acquitter tout ce que je vous dois!

SIMONET.

Ma sœur, ma sœur!

SIMONETTE.

Hé bien?

SIMONET jouant l'homme important.

Regarde-moi;
De cette invention j'ai seul tout le mérite.

SIMONETTE fermant la porte au nez de son frère.

Nous n'avons plus ici besoin de toi.

(Mme Gervais rentre à la maison avec Julie et Simonette.)

SCÈNE XII.

SIMONET seul, assis devant la porte.

POUR me récompenser l'on me ferme la porte!
Morgué, me voilà ben chanceux!
Tout le monde s'habille, et j'allais faire en sorte
D'être ce soir brave comme eux...

SCÈNE XIII.

SIMONET ET GERVAIS.

GERVAIS *dans le fond du théâtre.*

J'ONS vu Lucas, Bertaut, Simon, Richard, Hilaire,
Et ceux-là m'ont promis d'avertir leurs voisins.
Il me reste à présent, le long de la rivière,
George, le vieux Robert, Blaise et les deux Alains.
Morguienne, où donc ai-je la tête?
Et le bailli que j'allais oublier!

(A Simonet qu'il rencontre.)

Que fais-tu là?

SIMONET.

Je suis à m'ennuyer
En attendant qu'elle soit prête.

GERVAIS.

Va dire au bailli que ce soir
Monseigneur ici doit se rendre,
Et tâche de lui faire entendre
Qu'il s'occupe du soin de bien le recevoir.

(Gervais poursuit sa route.)

SCÈNE XIV.

SIMONET seul.

Belle commission que mon père me donne
Près d'un sourd dont chacun n'est pas bien accueilli!
Faire entendre au bailli! faire entendre au bailli!
Voilà trente ans passés qu'il n'entend plus personne.
Commençons par sonner... Sonnons encor... Je crois
Que c'est, ma fi, peine inutile.
Avec le marteau que je vois
Frappons, et frappons fort; morgué, le plus habile
N'en viendrait pas à bout. Peut-être qu'à ma voix
Tout bonnement il sera plus docile :
Hé, monsieur le bailli! Que je suis imbécille!
Frappons, sonnons, et crions à la fois.

(*Il frappe effectivement à coups redoublés.*)

Bailli, bailli, bailli! Je crie en pure perte.
A son retour papa me grondera;
Comment faire? Oh parbleu! sa fenêtre est ouverte;
Allons, allons, soyons alerte;
Il ne veut pas m'entendre; hé bien! il me verra.

(*Simonet entre dans le bailliage par la fenêtre.*)

SCÈNE XV.

SIMONET ET LE BAILLI.

LE BAILLI.

Il me semblait que quelqu'un au bailliage
Avait heurté légèrement:
Je me trompe; rentrons.

SIMONET *sortant du bailliage, et se trouvant nez à nez avec le bailli.*

Apprenez qu'au village....

LE BAILLI.

Comment diable es-tu là? je sors dans le moment....

SIMONET *lui criant à l'oreille.*

Apprenez qu'au village ils sont tretous en joie:
Monseigneur est en route; on l'attend au château:
Pour vous en prévenir papa vers vous m'envoie.

LE BAILLI.

Voilà sans doute encore un mensonge nouveau.
Quand un seigneur chez lui veut faire son entrée
Au juge de l'endroit il écrit en ce cas:
Monseigneur est instruit de cette loi sacrée;
Il ne m'a pas écrit; donc il n'arrive pas.

SIMONET *le goguenardant.*

Donc il n'arrive pas!

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, GERVAIS, AUTRES PAYSANS.

SIMONET.

Demandez à mon père.

LE BAILLI.

Quoi, Gervais,..

GERVAIS lui criant à l'oreille.

Simonet ne vous a pas menti.

LE BAILLI.

La chose est extraordinaire.
Puisque vous l'assurez il faut prendre un parti.

GERVAIS.

Vous avez dans un livre, à ce que je présume,
Et la marche à tenir, et l'ordre qui convient?

LE BAILLI.

C'est tout au plus s'il m'en souvient.
Un moment; j'ai là-haut les débris d'un volume
Que je lisais jadis sans y comprendre rien;
Allons le feuilleter : mais, hélas! je crois bien
Que les rats dans mon greffe ont mangé la coutume.

(Il rentre chez lui avec les paysans.)

SCÈNE XVII.

JULIE, Mme GERVAIS, SIMONET, SIMONETTE ET GERVAIS.

SIMONETTE *retenant Gervais pour lui montrer Julie habillée en paysanne.*

Papa, regarde donc; qui la reconnaîtrait?

JULIE *bas à Mme Gervais.*

Maman, nous convenons que je m'appelle Rose.

Mme GERVAIS *à elle-même.*

Il lui manque encor quelque chose.
(*A Simonette.*)
Baille-lui ta croix d'or.

GERVAIS.

C'est fort bien : je suppose
Que pour ma fille aînée elle passe en effet;
Il ne faut donc pas qu'elle cause.

JULIE *cherchant à patoiser.*

Vous ne savais donc pas qu'ici je me propose
De parlai comme vous?

GERVAIS.

Oh! ce sera bien fait.

QUINQUE.

CERVAIS, Mme GERVAIS.

A nos leçons soyez docile.

Mme GERVAIS.

Point de grands airs.

GERVAIS.

Point de grands mots.

Mme GERVAIS.

Si vous marchais comme à la ville,

GERVAIS.

Si vous parlais comme à la ville,

ENSEMBLE.

Adieu le fruit de nos travaux.

GERVAIS,

Oubliez s'il se peut vos grâces.

Mme GERVAIS.

Cachez s'il se peut votre esprit.

JULIE.

Je vous entends; le cœur suffit.

GERVAIS, Mme GERVAIS et LES ENFANS.

Vous l'avez dit; le cœur suffit.
Il faut en tout suivre nos traces:
Vous l'avez dit; le cœur suffit.

JULIE.

Je vous entends; le cœur suffit:
J'aurai s'il se peut ce maintien.

(Ils font tableau en laissant Julie s'asseoir.)

Mme GERVAIS.

Très-bien.

LES ENFANS.

Très-bien.

GERVAIS.

Très-bien.

JULIE.

Et quand viendra notre entretien
Votre ton guidera le mien.

Mme GERVAIS.

Très-bien.

LES ENFANS.

Très-bien.

GERVAIS.

Très-bien.

ENSEMBLE.

Mais pour qu'il ne soupçonne rien ,

GERVAIS, Mme GERVAIS ET LEURS ENFANS.	JULIE.
A nos leçons soyez docile;	A vos leçons je suis docile;
Point de grands airs, point de grands mots:	Plus de grands airs, point de grands mots:
Si vous parlais comme à la ville,	Si je parlais comme à la ville,
Si vous marchais comme à la ville,	Si je marchais comme à la ville,
Adieu le fruit de nos travaux.	Adieu le fruit de nos travaux.

GERVAIS.

Or, à présent qu'elle est ma fille....

Mme GERVAIS.

Faut prévoir tous les embarras.
La croira-t-on de la famille
Si nous ne la tutoyons pas?

JULIE affectueusement.

Tutoyez-moi; n'y manquez pas.

GERVAIS, Mme GERVAIS et LEURS ENFANS.

Tutoyons-là; n'y manquons pas.

JULIE à Simonette et à Mme Gervais.

Je suis ta sœur; je suis ta fille.

GERVAIS, Mme GERVAIS et LEURS ENFANS.

Voilà ta sœur, voilà ta fille.

JULIE.

Ah! je me crois de la famille;
Tout cela ne me coûte pas.

GERVAIS, Mme GERVAIS et LEURS ENFANS.

Tout cela ne nous coûte pas.

GERVAIS, Mme GERVAIS ET LEURS ENFANS.	JULIE.
A nos leçons soyez docile;	A vos leçons je suis docile;
Point de grands airs, point de grands mots:	Plus de grands airs, plus de grands mots:
Si vous parlais comme à la ville,	Si je parlais comme à la ville,
Si vous marchais comme à la ville,	Si je marchais comme à la ville,
Adieu le fruit de nos travaux.	Adieu le fruit de nos travaux.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, LE BAILLI ET LES PAYSANS qui étaient restés chez lui.

LE BAILLI tenant un vieux registre, et cherchant à le déchiffrer à l'aide de ses lunettes.

De tous les parchemins voici, ma foi, le seul
Dont on puisse aujourd'hui tirer quelque lumière;
Il est de mil six cent : Isaac de la Serre
(Otez votre chapeau; c'était mon bisaïeul)
A composé le tout, que je vais vous extraire.
« Dès que nouveau Seigneur s'installera céans
« Nous enjoignons aux habitans
« De se trouver sur son passage.
« Nous enjoignons aux tambours du village
« De battre aux champs dans la cour du château. »
Lorsque mon bisaïeul écrivit ce morceau
Il était un peu gai, je gage.
« *Item*, les cloches sonneront. »
Le clocher n'en tient qu'une... Oh! oh! ceci me trouble :
Il est clair qu'il y voyait double;
Feu mon parent me fait affront.

ALAIN.

Mais, monsieur, parlez donc; que faire? cela presse.

LE BAILLI.

Je conclus.... Mes enfans, il faut de cet écrit,
Vu la nécessité, ne prendre que l'esprit:
Il faut sonner la cloche et battre de la caisse.

GERVAIS cherchant à faire sauter le registre.

ARIETTE.

Ah! quelle fête
L'usage apprête!
Amis, tâchons qu'il n'en soit rien;
Est-il honnête
De lui rompre la tête
Pour lui prouver qu'on l'aime bien?
Que l'on sonne
Quand il tonne;
Qu'on carillonne
Quand un seigneur vient en personne,
Ce sont là d'inutiles lois:
S'il faut du bruit n'attristons point nos âmes;
Laissons nos filles et nos femmes
Parler dans ce cas à la fois.

Ah! quelle fête
L'usage apprête!
Amis, tâchons qu'il n'en soit rien;
Est-il honnête
De lui rompre la tête
Pour lui prouver qu'on l'aime bien?
Si Monseigneur s'en allait à la guerre
J'ordonnerais aux tambours de rouler;
Oui, je me ferais fort de le bien régaler
D'un tintamarre militaire;
Mais quand en père
Il vient nous voir,
Quand il cherche un asile au fond de nos retraites,

(On reprend les trois vers suivans et le reste en chœur.)

C'est au son du hautbois,
C'est au son des musettes
Que nous devons le recevoir.

Ah! quelle fête
L'usage apprête!
Amis, tâchons qu'il n'en soit rien;
Est-il honnête
De lui rompre la tête
Pour lui prouver qu'on l'aime bien?

UN PAYSAN à l'oreille du bailli.

Voilà Monseigneur qui s'avance.

LE BAILLI surpris.

C'en est fait du plan concerté;
Je ne sais plus en vérité
Comment parler en sa présence.

GERVAIS.

Nous suppléerons par la gaîté
A notre défaut d'éloquence.

CHŒUR DE PAYSANS.

Célébrons tretous sa présence;
Ah quel plaisir! ah quel bonheur!
De faire avec lui connaissance;
Ah quel plaisir! ah quel bonheur!

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Mes bons amis, mes chers enfans,
Je suis sensible à votre hommage;
Mais la fatigue du voyage
Demande mes premiers momens;
Et demain, demain je m'engage
A recevoir vos complimens;
Oui, demain, demain je m'engage
A recevoir vos complimens.

LES PAYSANS en s'éloignant.

Laissons-le seul en ces instans:
Il est sensible à notre hommage;
Mais la fatigue du voyage
Demande ses premiers momens;
Et demain, demain il s'engage
A recevoir nos complimens;
Oui, demain, demain il s'engage
A recevoir nos complimens.

LE MARQUIS les rappelant, après avoir remarqué Julie.

Ecoutez donc, mes bonnes gens;
Quelle est cette belle sauvage
Qui, tout en cachant son visage,
Laisse entrevoir des yeux charmans?

SIMONETTE.

C'est ma grand' sœur.

LE MARQUIS caressant Simonette.

Ah! je t'entends.

LE BAILLI à Simonette, après avoir également remarqué Julie.

Jusqu'à ce jour dans le village
Je n'ai point vu ces yeux charmans.

SIMONETTE criant dans l'oreille du bailli.

C'est ma grand' sœur.

LE BAILLI.

Mais je t'entends.

LE MARQUIS par réflexion.

Son regard doux, son maintien sage
Viennent d'enflammer tous mes sens.
(à Gervais.)
Quel est son nom?

GERVAIS ET Mme GERVAIS, après avoir cherché.

Rose est son nom.

LE MARQUIS, galamment.

Je vous entends;
Et c'est un nom qu'elle partage
Avec la fleur dont elle offre l'image.

GERVAIS, Mme GERVAIS.

Ah, Monseigneur! dans ces instans
Daignez cesser un tel langage;
Car la fatigue du voyage
Demande vos premiers momens:
Mais demain Monseigneur s'engage
A recevoir nos complimens.

LE MARQUIS à Rose, qu'il approche avec affectation.

Belle Rose, si des galans
Venaient un jour vous rendre hommage,
Que diriez-vous de leurs sermens?

ROSE échappant à ses agaceries.

Moi tous les jours, en fille sage,
Je répondrais à leurs sermens :
Demain, demain, oui, je m'engage
A recevoir vos complimens.

LE MARQUIS badinant.

Hé bien, Rose, dans ces instans
Laissez-moi donc vous rendre hommage;
Et dès aujourd'hui je m'engage
A recevoir vos complimens.

CHŒUR DE PAYSANS.

C'est donc demain, c'est donc demain
Que nous fêterons notre maître.

LE MARQUIS ET LE BAILLI, chacun à part.

Quel regard vif! quel air malin!
Plus je la vois, plus il me tarde d'être
A demain, à demain.

TOUT LE MONDE.

A demain, à demain, à demain.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

(Le Théâtre représente l'intérieur des jardins du Marquis. A droite on aperçoit un des côtés du château ; à gauche, dans le fond, est une orangerie qui se prolonge sur le devant de la scène. Un cerisier extrêmement élevé, au bas duquel roule une échelle de jardin, rompt la monotonie des autres arbres. L'aurore commence à peine au lever de la toile.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS seul.

Point de valet-de-chambre ! Il m'avait tant promis
Que d'être matinal il aurait le courage!
D'avoir couru sans doute il n'est pas bien remis,
Et le sommeil au fond lui peut être permis;
De Rose pour réveil il n'a pas eu l'image:
Pour moi je ne dois plus espérer le repos;
A mes sens agités Rose est toujours présente ;
Je n'ai vu que d'hier sa figure charmante,
Et mon cœur a connu des sentimens nouveaux.
Rose est là; je la vois sourire;
Je vois cette fraîche beauté,
Coquette avec naïveté,
Se cacher dans la foule afin qu'on la désire.
J'entends encor ces demi-mots
D'une résistance agaçante,
Et ces doux *à demain* que sa voix si touchante
M'a su répéter à propos;

Sa main repoussante et craintive,
Que le soleil n'a pas osé brunir,
Je crois toujours la retenir
Entre les deux miennes captive:
Ce que j'éprouve enfin ne peut se définir.
L'amour sans doute aux champs n'est plus la même chose;
Oui, le premier coup d'œil de Rose
Aura su m'enflammer jusqu'au dernier soupir.
Sois la divinité de mon champêtre asile;
Rose, à jamais pour toi mon encens va brûler;
Auprès des femmes de la ville
Rien ne saurait me rappeler:
Tout l'éclat d'une intrigue où le cœur est tranquille
Ne vaut pas le loisir que Rose peut troubler.

A Paris veut-on s'enflammer,
On court de la blonde à la brune;
Mais si d'abord pour nous charmer
Les dames font cause commune,
Contre l'homme à bonne fortune
Tôt ou tard on les voit s'armer:
Quand on veut toutes les aimer
On n'est souvent aimé d'aucune,
Quand on veut toutes les aimer.

Belles qui m'avièz su charmer,
Adieu; la ville m'importune:
Je vais aux champs me renfermer;
C'est prévenir votre rancune.
Vous pouvez me bouder chacune;
De grâce, laissez-vous calmer:
Ne pouvant toutes vous aimer,
Je vais enfin n'en aimer qu'une,
Ne pouvant toutes vous aimer.

Lapierre, holà; Lapierre. Il dort encor je gage.
Allons, allons, il est temps de changer
De ma maison le ridicule usage.
Oui, messieurs, à Paris j'ai pu vous ménager;
La paresse en commun était notre partage;
Mais elle pourrait croître en ces lieux davantage,
Et c'est le premier jour qu'il faut vous corriger.
Lapierre.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LAPIERRE.

LAPIERRE accourant tout essoufflé.

Hélas! avant que le jour ne paraisse
Qui de nous à vous voir se serait attendu?
Je vous avais bien entendu
Réveiller Saint-Germain, Champagne et Lajeunesse...
(Avec une confidence familière.)
Monsieur à leurs dépens a voulu s'amuser.

LE MARQUIS.

Mons Lapierre a mal pris le sens de ma parole;
La leçon était générale,
Et le premier sans doute il devait en user.

LAPIERRE achevant de s'habiller.

J'étais sûr que Monsieur nous chercherait querelle.

LE MARQUIS.

Lapierre à sa parole a-t-il été fidèle?
De devancer l'aurore il s'était fait la loi.

LAPIERRE.

L'aurore à la campagne est ma foi bien cruelle;
Que ne se levait-elle un quart d'heure après moi,

J'eusse été levé plutôt qu'elle.

LE MARQUIS.

Demeure ici ; j'aurai besoin de toi
Pour me porter avec mystère...

LAPIERRE.

Une lettre?

LE MARQUIS.

Un bouquet.

LAPIERRE.

Quoi! déjà de l'emploi!
Oh! c'est aller vite en affaire.

LE MARQUIS.

Parmi les fleurs de ce parterre
Il te faut choisir avec moi
Celles qui d'aujourd'hui s'ouvrent à la lumière.

LAPIERRE.

Allons, me voilà jardinier:
A faire un peu de tout il faut que je m'attende.

LE MARQUIS.

Jette un coup d'œil sur cette plate-bande;
Moi je m'attache à ce rosier.

LAPIERRE cueillant des fleurs au bas du château.

A vos plaisirs, Dieu me pardonne,
Je crois que je vais prendre goût.
Que ces œillets sont beaux! que leur fraîcheur m'étonne!
Les bouquets de Paris n'ont pas l'odeur si bonne.

LE MARQUIS cueillant des roses de côté opposé.

Vraiment, c'est qu'à Paris l'intérêt flétrit tout,
Et qu'on vend jusqu'aux fleurs que la nature donne.

LAPIERRRE.

Mais, Monsieur, ce paquet va vous embarrasser.

LE MARQUIS.

Le maladroit! un rien le décourage.
Avec un brin de myrte on peut tout enlacer.

LAPIERRE *se rapprochant du Marquis.*

M'envoyez-vous bien loin?

LE MARQUIS.

Non; dans le voisinage.

LAPIERRE.

Mais encor, le nom du château?

LE MARQUIS.

Ce n'est que chez Gervais.

LAPIERRE *avec dédain.*

Votre fermier?

LE MARQUIS.

Tout beau;
Il vous sied mal d'être si susceptible;
Rose mérite bien qu'on lui fasse un cadeau.

LAPIERRE *à part, en voyant le Marquis rêver.*

Je l'avais toujours dit qu'à peine en ce hameau
Pour quelque villageoise un caprice infaillible
Viendrait l'enflammer de nouveau:
En amour impromptu, d'un goût toujours nouveau,
On pourrait l'appeler l'infidèle sensible.

LE MARQUIS *avec fierté.*

Je vous défends toute réflexion;
Partez, et le plutôt possible
Acquittez-vous de ma commission.

SCÈNE III.

LE MARQUIS seul.

Que n'est-il déjà de retour!
Non, je ne suis point sans alarmes:
Rose, tu méconnais tes charmes;
Devineras-tu mon amour?
Quelle nouvelle jouissance
M'offre ce jardin enchanteur!
La nature, dans le silence,
Me permet d'écouter mon cœur,
Qui bat de crainte et d'espérance.
Que n'est-il déjà de retour!
Non, je ne suis point sans alarmes:
Rose, tu méconnais tes charmes;
Devineras-tu mon amour?

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LAPIERRE.

LE MARQUIS impatient.

Hé bien, Lapierre?

LAPIERRE honteux.

Hé bien, j'ai vu la belle.

LE MARQUIS.

Après?

LAPIERRE.

Monsieur, c'est qu'avec elle

J'ai rencontré...

LE MARQUIS.

Quelle lenteur!

LAPIERRE.

Et le père et la mère, et le frère et la sœur:
Le père a l'air robuste, et porte sur l'épaule
Un grand croissant de fer emmanché d'une gaule;
Le fils a pour sa part deux serpes sous son bras;
La mère a des ciseaux qui ne finissent pas;
Et tout cela, Monsieur, m'a coupé la parole.
Voilà votre bouquet.

LE MARQUIS lui arrachant le bouquet.

Vous êtes devenu
Depuis hier bien gauche et bien timide.

LAPIERRE.

Vraiment, c'est qu'à la ville on n'est pas si rigide,
Et qu'un présent du sexe est toujours bien venu:
Mais ici, ventrebleu! les dangers sont extrêmes;
Autour de leurs enfans les parens font le guet,
Et si l'on nous prenait à glisser un bouquet,
Les profits à coup sûr ne seraient pas les mêmes.

LE MARQUIS.

Ciel, je les aperçois! Je craindrais franchement
De me trouver déjà sur son passage,
Et j'aime mieux d'abord la laisser prudemment

Vaquer aux soins du jardinage;
Lorsque ses surveillans seront bien à l'ouvrage
Peut-être pourra-t-on lui parler en passant,
Et de ces fleurs risquer même l'hommage.

(Il sort avec Lapierre.)

SCÈNE V.

JULIE sous le nom de Rose; GERVAIS, Mme GERVAIS, SIMONET ET SIMONETTE.

ROSE.

Savez-vous bien, maman, que votre vieux Bailli
Est tout à fait plaisant chaque fois qu'il soupire!
J'ai cru que je mourrais de rire
Lorsque, de son savoir tantôt enorgueilli,
Il m'a fait répéter les vers que je dois dire;
Il me pressait la main, jurant de bien m'instruire,
Si par moi son amour pouvait être accueilli.

Mme GERVAIS.

Il est fou; mais, tenez, souffrez que je vous gronde,
Si vous ne changez pas de façon de parler.
Monseigneur n'est pas sourd; croyez-vous l'enjôler?
Il vous reconnaîtra pour être du grand monde.

ROSE cherchant à patoiser.

Je fesons de mon mieux pour nous en rappeler;
Mais drès que j'y serons vous serai bien contente.

(Elle fait tenir Simonet droit devant elle.)

Supposons que c'est lui qui vient à m'appeler;
Je répondrais tout net : Monsieur, votre servante;
Jamais je ne causons quand il faut travailler.
Hé bien, maman, c'est parler, je m'en vante!

Mme GERVAIS.

Allons, enfans, faut qu'on se diligente.
(à Rose.)
C'est ce grand arbre-là que vous allez tailler.
(à part.)
Alle s'y prend ma fi d'une façon charmante.

SIMONET.

Le vrai Monseigneur vient.

Mme GERVAIS à Rose.

Gardez de vous troubler.

SIMONET.

Montons au cerisier.

GERVAIS.

Toi, Simonette; chante.

Mme GERVAIS.

Vous direz le refrain.

ROSE.

Si l'on veut me souffler.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS arrivant du fond du théâtre avec un livre à la main, et se promenant de long en large.

SIMONETTE, pendant que Rose taille le premier oranger, et que Gervais, sa femme et Simonet taillent les autres.

Nous autres fillettes
Qui taillons des orangers,
Si des étrangers
Venaient nous conter fleurettes,
Nous dirions aux étrangers:
Laissez-nous donc seulettes,
Et courez dans les vergers
Dire aux échos vos chansonnettes;
Nous aimons mieux la voix des fauvettes
Que les chansons des bergers.

LE MARQUIS bas à Rose.

Rose, quand on vous voit travailler en ces lieux
Le fil d'une lecture est difficile à suivre;
Et mes regards s'échappent de mon livre,
Pour rencontrer en passant vos beaux yeux.
(Le Marquis se retourne.)

ROSE.

Laissez-nous donc seulettes, etc.

SIMONETTE.

Cueillez des noisettes
Au fond des bois ombragés;
Des amans légers
Vous devisent d'amourettes.

On rit des amans légers,
Et, sans être inquiètes
De leurs discours mensongers,
Fermant l'oreille à leurs sornettes,
On aime mieux demeurer muettes
Que de répondre aux bergers.

LE MARQUIS bas à Rose.

Obligé de me promener
De peur que votre mère ici ne s'effarouche,
Rose, avant de me retourner,
De grâce, un mot de votre bouche.

(Le Marquis se retourne.)

ROSE.

Et, sans être inquiètes, etc.

SIMONETTE.

Les fleurs aux coquettes
Souvent cachent des dangers.
Quand des passagers
Font des offres indiscrètes
Je disons aux passagers:
Ces bouquets que vous faites,
Quoiqu'avec soin arrangés,
Sont trop beaux pour nos collerettes,
Et j'aimons mieux les simples violettes
Que les bouquets des bergers.

LE MARQUIS bas à Rose.

Rose, pourquoi montrer cette rigueur extrême?
Votre maman n'est plus si près de vous;
Acceptez ce bouquet; en le cueillant moi-même
Je ne l'ai cueilli que pour vous.

(Le Marquis se retourne.)

ROSE.

Ces bouquets que vous faites, etc.

LE MARQUIS.

Ces énormes ciseaux doivent endommager
Une main aussi délicate.
Pour qui chante si bien, si je puis en juger,
Cette tâche est donc bien ingrate?
Vous n'en êtes encor qu'au premier oranger.

ROSE.

Mais vous venais toujours me déranger;
Puis-je, quand on regarde, avançai mon ouvrage?
Et vous qui vous moquais, j'oserions bien gager
Que vous êtes encore à la première page.

LE MARQUIS à part.

Elle est rusée, et m'a compris d'abord.
(à Rose.)
Je ne m'en défends pas; mais pourquoi me distraire?
Je cherchais à m'instruire, et je cherche à vous plaire:
Auprès de vous le meilleur livre a tort.

ROSE.

Monseigneur, j'ons dans l'âme une crainte secrète
Que ce ne soit un de ces doux propos
Que pour mieux nous tromper à la ville on répète.
On n'a qu'à dire aussi que je devians distraite;
Car j'ons, sans y songer, laissé là mes ciseaux.

LE MARQUIS avec instance.

Rose, vous me fuyez; Rose, je vous conjure
De m'écouter quelques momens:
Tel à la ville était parjure,
Qui ne saurait plus l'être aux champs.

Là-bas, il est trop vrai, dans nos cercles brillans,
Aussi loin du plaisir que loin de la nature,
Nous nous croyons heureux quand nous sommes galans;
Les coquettes sans nombre y font les inconstans;
Et comme leur beauté n'est que dans leur parure,
Notre tendresse à nous n'est que dans nos sermens :
Vous n'avez point à craindre une semblable injure;
Et les charmes intéressans
Répandus sur cette figure,
Pour enivrer ici mes sens
N'ont pas eu besoin d'imposture.
Vous n'avez point aimé.... probablement;
Moi je n'ai, j'en conviens, jamais été fidèle:
Tâchez de me devoir un tendre sentiment;
Je vous devrai sans peine une vertu nouvelle.

ROSE à part.

Voilà ce qu'à la grille il m'a dit autrefois;
Et je le crois encor!... Ah! dans ma joie extrême,
Qu'il n'aille pas demander si je l'aime;
Je ne pourrais jamais lui répondre en patois.

LE MARQUIS.

Que je chéris le trouble où je la vois!

ROSE.

Du trouble?

LE MARQUIS.

Il prouve à mon âme ravie
Que si Rose aimait une fois,
Elle aimerait toute la vie.

DUO.

ROSE.

Eh! comment ne pas me troubler
Lorsque je suis devant mon maître!

LE MARQUIS.

Pourquoi toujours me rappeler
Que le hasard m'a fait ton maître?
Non, non, je ne prétends plus l'être.

ROSE.

Pouvais-vous donc cesser de l'être?

LE MARQUIS.

Oui, le seigneur va disparaître,
Et l'amant seul va te parler.

ROSE.

Quoi! Monseigneur va disparaître,
Et mon amant va me parler!

LE MARQUIS.

Si le sentiment le plus tendre
Anime ici notre entretien,
Et si ton cœur avec le mien
Peut ainsi que nos yeux s'entendre...

ROSE.

Hé bien?

LE MARQUIS *avec emphase.*

Hé bien!
Je te comblerai de largesses;
Tu partageras mes richesses,
Et ce château qui m'appartient.

ROSE.

Voilà Monseigneur qui revient:
L'amant n'offre point de richesses.

LE MARQUIS.

L'amant...

ROSE.

N'offre point de richesses;
A donner son cœur il s'en tient.

LE MARQUIS.

Hé bien?

ROSE.

Hé bien?

LE MARQUIS.

Je change à tes pieds de langage;
Et si tu reçois mon hommage
Prends du moins ce bouquet pour gage.
Hé bien?

ROSE.

Hé bien je le veux bien;
Mais n'exigez rien davantage.

LE MARQUIS la poursuivant autour de l'échelle du jardin, qu'il dérange un peu.

Oh! je ne donne rien pour rien;
Lorsque j'ai paré ton corsage
C'est un baiser qui m'appartient.

ROSE.

Ah quel dommage! ah quel dommage!
Encor Monseigneur qui revient:
L'amant aurait été plus sage.

LE MARQUIS.

Le seigneur eût été moins sage.

ROSE.	LE MARQUIS.
Ah quel dommage ! ah quel dommage !	Vous vous trompez, belle sauvage ;
Encor Monseigneur qui revient.	Non, c'est l'amant qui se contient.

(Rose échappe au seigneur, et va rejoindre Gervais et sa femme dans le fond du théâtre près de l'orangerie.)

LE MARQUIS seul, sur le devant de la scène.

D'honneur j'admire encor sa conversation;
A son âge, au hameau quelle finesse extrême!
Sexe charmant, partout vous êtes bien le même;
Votre esprit naturel vaut l'éducation.

Mme GERVAIS à Gervais.

Approchons-nous, Gervais; faut saisir le moment.

GERVAIS.

C'est à toi de parler.

Mme GERVAIS.

Je manquons d'assurance.

GERVAIS.

T'as vu que Monseigneur s'enflammait aisément;
Faut, de peur que cela ne tire à conséquence,
Lui demander très-sérieusement
Ce que pour Rose au fond du cœur il pense.

Mme GERVAIS.

Quand il faut des conseils t'es plein d'intelligence;
Mais quand il faut parler tu te tais prudemment.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous, ma bonne, et quelle confidence...

Mme GERVAIS.

ARIETTE.

C'est bien difficile à vous dire,
Mais il faut pourtant vous le dire;
Ah, monseigneur! ah, monseigneur!
L'amour que Rose vous inspire
Nous fait beaucoup, beaucoup d'honneur:
Mais, monseigneur, mais, monseigneur,
C'est bien difficile à vous dire,
Mais il faut pourtant vous le dire,
La pauvre petite en soupire;
Mais, monseigneur, mais, monseigneur,
Pourquoi nous faire cet honneur?
C'est bien difficile à vous dire,
Mais il faut pourtant vous le dire;
Il faut... il faut, mon bon Seigneur;
Qu'à la main de Rose on aspire
Drès que l'on aspire à son cœur.

LE MARQUIS à part.

Qu'à la main de Rose on aspire
Lorsque l'on aspire à son cœur!

Mme GERVAIS comme essoufflée de la confidence.

C'était bien difficile à dire,
Mais je vous l'ai dit, Monseigneur.

LE MARQUIS.

Je ne vous en veux pas d'un semblable langage;
C'est celui de la probité;

Votre juste sévérité
M'éclaire même on ne peut davantage.
Si Rose est belle, Rose est sage;
Et je dois, après tout, pour sa félicité
Renoncer à ma liberté,
Ou renoncer à mon hommage.
J'y rêverai; c'est un point arrêté:
Mais vous, en attendant, loin de perdre courage,
Reprenez tous les deux votre tranquillité;
Quelques attraits que Rose aie en partage,
Dès ce moment je m'interdis
Jusqu'à l'innocent badinage
Que sous vos yeux je m'étais cru permis.
S'il vous faut ma parole ici je vous l'engage,
Et je vous jure, mes amis....

Mme GERVAIS.

Arrêtais, Monseigneur; je sommes au village;
On a juré chez nous lorsque l'on a promis.

(Ils font une profonde révérence, et sortent avec Rose et Simonette.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, SIMONET dans l'arbre, écoutant la conversation du Marquis.

LE MARQUIS.

Ces bonnes gens craignent de me déplaire;
Et plus j'y fais attention,
Plus en effet la chose est singulière:
Accoutumé, sans contradiction,

A nouer chaque jour une intrigue légère,
Sans que d'un lien plus sévère
On me fît la condition,
Il en faut convenir, je ne présumais guère
Que cette proposition
M'attendît au fond de ma terre:
Mais ne combats-je point une vaine chimère?
Rose, n'aurais-tu pas quelque inclination?
Et j'aurais un rival! S'il se faisait connaître,
Mon penchant est bien vif, mais il redoublerait;
De ne pas m'engager je ne serais plus maître,
Et de l'opinion peut-être
Que l'amour dans mon cœur un jour triompherait.
(Apercevant Simonet.)
Que fais-tu là perché?

SIMONET bas.

Bon; c'est nous qu'il appelle.
(Haut.)
Pardonnez-moi, mon bon Seigneur;
Je voulions essayer de regagnai l'échelle
Que vous avais poussée en poursuivant ma sœur.

LE MARQUIS.

Ah! petit curieux, tu m'écoutais, je pense?

SIMONET.

Oh que non, Monseigneur : d'abord c'est défendu,
Et puis à mon travail j'étions trop assidu;
Et puis entre nous deux voyais quelle distance!
Comment voudriez-vous que j'eussions entendu?

LE MARQUIS à part.

Facilement un enfant cause ;
Celui-ci peut me mettre au fait
Sur les vrais sentimens de Rose.
(A Simonet.)
Ta sœur au mariage à coup sûr se dispose ?

SIMONET.

Ah, Monseigneur, c'est un secret.
Je connais bien quelqu'un qui se propose ;
Mais pour vous dire au vrai la chose,
Ce n'est pas mon affaire, et je serons muet.

LE MARQUIS.

(A part.)
Quel est son nom ? Je veux le savoir, et pour cause.

SIMONET.

Oh ! tenais, Monseigneur, ne m'interrogeais pas ;
Je ne sais rien, je ne sais rien, vous dis-je ;
Sinon que le bailli, lui trouvant des appas,
Pourvu qu'elle y consente à l'épousai s'oblige.

LE MARQUIS à part.

Oh ciel ! quoi, mon bailli ! Quel malheur est le mien !
(A Simonet.)
Si ta discrétion n'était pas un prodige
Je te demanderais, et cela pour son bien,
Comment ta sœur répond à l'amour qu'il exige.

SIMONET.

Je vous ons déjà dit que je ne savions rien.
Après tout, tant s'en faut que le bailli l'afflige;
Elle rit drès qu'ensemble ils ont un entretien.

LE MARQUIS.

Elle rit?

SIMONET.

Elle rit.

LE MARQUIS.

En effet, je conviens
Que le bailli pour elle est un grand personnage;
Qu'elle doit avant tout distinguer son hommage:
Et tu prétends, petit vaurien,
Qu'elle rit?

(Il a l'air de vouloir lui tirer les oreilles.)

SIMONET fuyant.

Monseigneur...

LE MARQUIS à part.

Allons, soyons plus sage.

SIMONET à part.

Hé pourquoi jurait-il de l'aimer davantage
S'il se trouvait quelqu'un qui lui fît les doux yeux?
Voilà qu'il parle seul, le voilà furieux.
Je croyais avançai l'ouvrage,
Et j'avons fait le mal en faisant pour le mieux.

LE MARQUIS.

Dissimulons; j'aperçois le village:
Peut-être, quand je pense à prendre de l'ombrage,
Que Rose avec un mot me rendra plus joyeux.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, GERVAIS à la tête des paysans.

FINALE.

GERVAIS.

Monseigneur n'a pu, quand j'y pense,
Nous donner hier audience;
C'est qu'il était bien fatigué;
Mais, tatigué! mais, tatigué!
C'est aujourd'hui notre revanche,
Et chacun doit auprès de lui
Faire éclater sa gaîté franche
Pour hier et pour aujourd'hui. } *Bis avec le chœur.*

Notre cœur nous sert de génie,
Et par nous en cérémonie
Vous ne serez point harangué;
Mais, tatigué! mais, tatigué!
Notre bailli nous en dispense,
Et Rose vous dira pour lui
Des vers qu'il a (sans médisance)
Dès hier faits pour aujourd'hui. } *Bis avec le chœur.*

Il voulait, pour s'en faire accroire,
Nous charger à tous la mémoire
D'un beau discours bien distingué;
Mais, tatigué! mais, tatigué!
J'ons su le fuir avec adresse,
Exprès pour vous dire avant lui
Que nous vous aimerons sans cesse
Comme hier et comme aujourd'hui. } *Bis avec le chœur.*

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE BAILLI, ROSE à la tête des paysannes, et donnant la main au bailli, qui la présente au marquis.

LE MARQUIS apercevant Rose dans le fond du théâtre.

Dans ce jour de réjouissance
Je partage sincèrement
Ces signes de reconnaissance
Que vous dicte le sentiment;
Mais laissez Rose qui s'avance
Me faire aussi son compliment.

(A part.)

Pour mon bailli dans ce moment
Elle semble effectivement
Avoir beaucoup de déférence.

ROSE saluant le marquis profondément; le bailli a l'air de la souffler, et d'adresser le même compliment.

Il était à l'ombre une fleur
Qui semblait mourir de langueur,
Quand le soleil par sa chaleur
Lui rendit sa vive couleur:
Votre village était la fleur;
Le soleil c'est vous, Monseigneur.

LE MARQUIS.

Dans ce jour de réjouissance
Je voudrais bien sincèrement
Pouvoir avec reconnaissance
Payer un si doux compliment.

LE BAILLI prenant pour lui ce que dit le marquis.

Accordez-moi pour récompense
La main de cet objet charmant.

LE MARQUIS.

Oh ciel, quelle est son espérance!

Mme GERVAIS au bailli.

Y pensez-vous?

LE BAILLI.

Certainement.

Je ne saurais entendre son langage;
Mais j'ai des yeux, et je vois en ce jour
Que je serais avec un tel partage
Le plus heureux des baillis d'alentour:
Mais au contraire il faudrait à son tour
Qu'elle daignât s'aveugler sur mon âge,
Pour mieux prêter l'oreille à mon amour.

LE MARQUIS à part, se confirmant dans l'idée que Rose aime le bailli.

Oh ciel! adieu mon espérance!

(A Rose d'un ton piqué.)

Vous avez tant de déférence
Pour mon bailli tendre et galant...
Rose, il faut sur tout autre amant
Qu'il obtienne la préférence.

ROSE à part, pénétrée.

Oh ciel! adieu mon espérance!

(Au marquis.)

Quand j'acceptai sans résistanee
Ces fleurs offertes tendrement,
Je me flattais qu'un autre amant
Demanderait la préférence.

ROSE.

Mon cœur se r'ouvre à l'espé-
rance;
Il me regarde tendrement.

LE MARQUIS.

Mon cœur se r'ouvre à l'espé-
rance;
Parlez; quel est cet autre amant?

CHOEUR, au bailli.

Bailli, perdez toute espérance;
Il la regarde tendrement.

LE BAILLI.

Oh ciel! adieu mon espérance!

LE MARQUIS avec empressement.

Parlez; quel est cet autre amant?

ROSE tendrement.

J'ai pris ces fleurs sans résistance;
Dois-je les rendre en ce moment?

ROSE.

Mon cœur se r'ouvre à l'es-
pérance;
Il me regarde tendrement.

LE BAILLI.

Oh ciel! adieu mon espéran-
ce;
Il la regarde tendrement.

LE CHOEUR.

Bailli, perdez toute espéran-
ce;
Il la regarde tendrement.

LE MARQUIS.

Mon cœur se r'ouvre à l'espé-
rance;
Garde les fleurs de ton amant.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, Mme DE VIEUX-BOIS.

LE MARQUIS.

Quel est ce bruit que l'on entend?
Ciel! c'est ma tante!

LES PAYSANS confusément, et tandis que Rose se cache dans le groupe des paysannes.

Assurément.
Elle a mal choisi son moment.

LE MARQUIS et Mme DE VIEUX-BOIS.

Par quel heureux événement...
Ah, ma tante! } dans ce moment
Ah, mon neveu! }
J'attendais peu votre présence.

LE MARQUIS.

Mais pour nous tous assurément
C'est un jour de réjouissance.

Mme DE VIEUX-BOIS bas à Gervais et à sa femme.

Que fait ma nièce en ce moment?
Chez vous j'ai frappé vainement.

GERVAIS ET Mme GERVAIS bas à Mme de Vieux-Bois.

Comptez, comptez sur sa prudence.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Chez vous j'ai frappé vainement.

LE MARQUIS à Lapierre pendant l'aparté précédent.

Veille sur elle exactement,
Et tâche avec intelligence
Qu'après dîner secrètement
Je puisse la voir un instant
Sans que ma tante ait connaissance
De ce rendez-vous important.

LAPIERRE bas au marquis.

Elle se cache en ce moment;
Comptez, comptez sur sa prudence:
Je vais avec intelligence
Le lui dire confidemment.

Mme DE VIEUX-BOIS bas à Gervais et à sa femme.

Mon neveu n'a pas connaissance...

GERVAIS ET Mme GERVAIS.

Hé non, madame, assurément:
Comptez, comptez sur sa prudence;
Elle se cache en ce moment.

LE BAILLI pendant les apartés précédens.

Mon cœur se r'ouvre à l'espérance;
Ah! qu'elle arrive au bon moment
Pour s'opposer à son penchant!

LE MARQUIS ET Mme DE VIEUX-BOIS se retournant l'un vers l'autre.

Par quel heureux événement...
Ah, ma tante! } dans ce moment
Ah, mon neveu! }
J'attendais peu votre présence.

LE MARQUIS.

Mais pour nous tous assurément
C'est un jour de réjouissance.

(Aux paysans avec gaieté, et en considérant Rose par-dessus le groupe des paysannes qui l'entourent.)

Du château, j'en fais la défense,
Que nul ne sorte en ce moment:
Mes amis, qu'on chante, qu'on danse,
Que le vin coule en abondance!
Lorsque j'ordonne expressément
Que nul ne sorte en ce moment,
C'est mon cœur qui fait la défense.

(A sa tante.)

Ma chère tante, assurément
J'étends jusqu'à vous la défense.

CHOEUR.

Dans ce jour de réjouissance
Monseigneur veut absolument
Qu'au château l'on chante, l'on danse,
Que le vin coule en abondance!
Lorsqu'il ordonne expressément
Que nul ne sorte en ce moment,
C'est son cœur qui fait la défense.

LE BAILLI à part.

Pour servir mon ressentiment,
Ah! qu'elle arrive au bon moment!

GERVAIS ET Mme GERVAIS à part, en se désolant.

Si nul ne sort en ce moment,
Si l'on nous veille exactement,
Rose est contrainte, quand j'y pense,
A garder son déguisement.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

(Le théâtre représente les jardins du Marquis, vus d'un autre côté qu'au second acte. On aperçoit dans le fond le château du premier acte. La première coulisse à droite, et la troisième à gauche, sont fermées chacune d'un pavillon gothique.)

SCÈNE PREMIÈRE.

GERVAIS, Mme GERVAIS, SIMONET, SIMONETTE ET ROSE sur le devant de la scène à droite; LAPIERRE ET LES PAYSANS dans le fond du théâtre à gauche. Le premier groupe paraît être dans la tristesse, et le second semble reprendre une danse interrompue.

Mme GERVAIS.

Quel contre-temps de n'avoir pu sortir!

GERVAIS à sa femme.

La ruse à son bonheur te semblait nécessaire,
Et j'avions tout prévu; diras-tu le contraire?
Quand sa tante la cherche à dessein de partir,
Comment faire à présent pour écarter Lapierre?
De ses premiers habits il fallait la vêtir
Avant qu'on lui baillât ce gardien si sévère;
Maintenant tout est dit.

Mme GERVAIS à Gervais.

Hélas! j'en conviendrai;
Mais le projet tournait à notre gré
Si dans son fief sa tante retenue
Sous deux jours seulement en était revenue.

LAPIERRE.

Allons, allons, Gervais, tout le village attend
Que vous les régaliez d'une chanson joyeuse,
Qu'on puisse en rond danser également.

GERVAIS.

Je ne suis pas en voix.

LAPIERRE.

Peut-être la maman....

Mme GERVAIS.

Moi! je n'en suis nullement curieuse.

LAPIERRE à Rose.

Mademoiselle, obligeamment,
Consentira sans doute.

ROSE.

Oh! je suis trop honteuse.

SIMONET.

Parbleu, monsieur Lapierre est bien embarrassé!
Avec tous ces grands airs qu'il a pris à la ville
Personne encor n'a bien dansé;
Avec son violon je serions plus habile.

LAPIERRE, d'abord avec le sourire de la défiance, et admirant ensuite les préludes de Simonet.

C'est ce qu'il faudra voir. Oh! oh! c'est singulier;
Comme à se mettre en train tout le monde est agile!
(A Rose.)
Rose, à vous joindre à nous vous serez plus docile
Quand votre frère est le ménétrier?

ROSE.

(A part.)
Bien obligé, Monsieur. Quelle affreuse contrainte!
(Haut, à Simonette.)
Ma sœur, remplace-moi.

LAPIERRE.

Pourquoi m'humilier
Par un refus pareil?

ROSE.

A vous parler sans feinte,
L'air que dit Simonet ne m'est pas familier.

SIMONET en s'accompagnant sur le violon à la mode des paysans.

Derrière un lilas,
Chagrin d'attendre Lisette,
Le jeune Lucas
Se lamente et s'inquiète;
Viendra-t-elle, hélas!
Ne viendra-t-elle pas?
Qu'on est malheureux quand on guette
Ceux qu'on craint et ceux qu'on souhaite!
On croit sans cesse entendre leurs pas.

Vous vous arrêtez tous! Vous devais bien savoir,
En fait de ces chansons, que la fin se répète.

ROSE à part.

De revoir mon cousin je serais satisfaite....
Ma tante en paraissant détruirait mon espoir!

ROSE ET CHOEUR DES PAYSANS.

Viendra-t-elle, hélas!
Ne viendra-t-elle pas? etc.

SIMONET.

Ah! mon cher Lucas,
Lui cria de loin Lisette,
Maman suit mes pas;
Partageons cette retraite.
Viendra-t-elle, hélas!
Ne viendra-t-elle pas? etc.

ROSE ET LE CHOEUR.

Viendra-t-elle, hélas! etc.

SIMONET.

Auprès de Lucas
Jusqu'au soir resta Lisette;
Ils disaient tout bas,
N'osant quitter leur retraite:
Viendra-t-elle, hélàs! etc.

ROSE ET LE CHOEUR.

Viendra-t-elle, hélas! etc.

LAPIERRE.

Au petit Simonet il faut rendre justice;
En dansant comme il chante on danse de bon cœur.
(Après avoir regardé sa montre.)
Mais à présent il faut qu'on obéisse
Aux volontés de Monseigneur,

Qui prétend qu'au château chacun se rafraîchisse.
(A part.)
De les congédier je pense qu'il est temps.
(Haut.)
Excepté Rose ici que tout le monde sorte.
Dans la salle aux tableaux rendez-vous, mes enfans;
A boire à sa santé mon maître vous exhorte;
Et vous, Gervais, faites en sorte
Que les convives soient contens.

GERVAIS hésitant à sortir.

Quoi! pour fêter ces bonnes gens....

LAPIERRE le poussant par les épaules.

C'est à vous seul qu'on s'en rapporte.

SCÈNE II.

ROSE, Mme GERVAIS ET LAPIERRE.

LAPIERRE.

Et d'un de renvoyé. Mais, madame Gervais,
Suivez donc votre époux; je crois qu'il vous appelle.

Mme GERVAIS.

(A Rose.)
Très-volontiers. Venais, mademoiselle.

ROSE à part.

Adieu mon rendez-vous!

Mme GERVAIS bas à Rose.

Si vous vous esquivais
Nous l'aurons tous échappé belle.

ROSE se décidant à ne point attendre le Marquis.

Allons, maman, c'en est fait, je vous joins:
De ne plus le revoir je suis peut-être à plaindre;
Mais ce qui me console au moins,
C'est que Gervais et vous vous n'aurez plus à craindre
Qu'on vous reproche et ma ruse et vos soins.

LAPIERRE revenant du fond du théâtre, et bas à Rose.

Monseigneur veut ici vous parler sans témoins;
Vous ne sortirez pas.

Mme GERVAIS, à part.

Prétend-il la contraindre?

(A Rose.)

Je ne vous quittons plus.

LAPIERRE à part.

Je suis déconcerté;
Sa mère malgré moi va rester auprès d'elle:
Feignons de prendre un chemin écarté,
Et n'en faisons pas moins exacte sentinelle.

SCÈNE III.

ROSE ET Mme GERVAIS.

ROSE.

Vous le voyez, maman, le sort en est jeté;
Je ne saurais me soustraire à ma tante:
Puis-je espérer de sa bonté
Qu'elle pardonnera ma démarche imprudente?

Et toi pour qui j'ai fait plus que je n'aurais dû,
Contre ce cœur qui t'a trop attendu
Ne tourneras-tu pas cette épreuve funeste?
Si le cousin m'est une fois rendu,
Est-il sûr que l'amant me reste?

ROMANCE.

Quelle mélancolie
S'empare de mon cœur!
Faut-il donc que j'oublie
Une aussi douce erreur!
A ses yeux embellie
Rose avait des appas;
Mais qui sait si Julie
Ne lui déplaira pas!

Quoique son inconstance
M'eût laissé peu d'espoir,
Après cinq ans d'absence
J'ai voulu le revoir:
Par une ruse vaine,
Hélas! si je lui plus,
J'en vais subir la peine;
Je ne l'oublîrai plus.

Mme GERVAIS.

Pourquoi perdre courage?
C'est nous qu'on peut blâmer;
Sous l'habit de village
Vous l'avez su charmer:
Seriez-vous moins jolie
En ne le portant pas?
Rose avait à Julie
Emprunté ses appas.

ROSE.

A ses yeux embellie
Si Rose eut des appas,
Peut-être que Julie
Ne lui déplaira pas.

SCÈNE IV.

ROSE, Mme GERVAIS, LE BAILLI, Mme DE VIEUX-BOIS.

LE BAILLI à Mme de Vieux-Bois, dans le fond du théâtre.

Monseigneur me l'a dit; ce n'est plus un mystère.

Mme GERVAIS à Rose.

Quelqu'un vient; cachez-vous.

ROSE hésitant.

Si c'était mon cousin!

Mme GERVAIS.

Hé non, c'est votre tante. Il est très-nécessaire
Que dans le pavillon voisin....

ROSE en entrant dans le pavillon à gauche, et en le refermant sur elle.

Je vous entends. Tâchez de nous tirer d'affaire.

LAPIERRE *s'opposant à son entrée.*

Où courez-vous, madame? Il est fermé.
Soyez moins curieuse, oui, passez-moi ce terme,
Car telle est ma consigne, et Monsieur est charmé
Que personne ne touche au trésor qu'il renferme.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Hé bien, je vais, mon cher, entrer dans celui-ci;
Et de peur qu'on ne touche au trésor qu'il renferme,
Je t'ordonne à l'instant de t'y cacher aussi.

LAPIERRE *hésitant.*

Madame....

Mme DE VIEUX-BOIS.

Point de résistance,
Ou je te fais chasser d'ici.
Lorsque leur rendez-vous m'aura tout éclairci,
Je verrai s'il le faut à payer ton silence.

(*Mme de Vieux-Bois se cache dans le pavillon qui est à droite, et Lapierre y entre avec elle, bon gré malgré.*)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, ROSE *cachée dans un pavillon*, Mme DE VIEUX-BOIS ET LAPIERRE *cachés dans l'autre.*

LE MARQUIS.

J'AI cru que je n'aurais jamais ma liberté:
À me débarrasser de ma très-chère tante
J'étais bien parvenu, non sans difficulté;
Ne m'a-t-il pas fallu, d'une humeur complaisante,

Endurer tour à tour la gaîté turbulente
De tous mes paysans buvant à ma santé?
Rose aura disparu....

ROSE entr'ouvrant la porte du pavillon où elle est cachée.

Comme je suis tremblante!

LE MARQUIS sans la voir.

Et ce maudit Lapierre où donc a-t-il été?
Ah! qu'il me paîra cher sa contrariété!
(En allant au pavillon où est sa tante.)
Rose est peut-être là.

ROSE à part.

Montrons-nous.
(Au Marquis, en le retenant par l'habit.)
Voici Rose,
Qui n'imaginait pas vous attendre en ces lieux.

LE MARQUIS.

Hé quoi! m'en voulez-vous? Répondez.

ROSE.

Je ne l'ose.

LE MARQUIS à part.

J'ai peine à concevoir son maintien sérieux.

QUATUOR.

ROSE.

Ah! parlez bas; il nous faut du mystère;
Ah! parlez bas; quel est mon embarras!

LE MARQUIS.

Moi parler bas! je ne te comprends pas.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Il parle si bas que je n'entends pas.

LE MARQUIS plus haut.

Moi parler bas! à quoi bon ce mystère?
(A part.)
De son trouble, hélas!
Je ne reviens pas.

LAPIERRE cherchant à sortir du pavillon.

Ciel, quel embarras!

LE MARQUIS à Rose.

Comment, comment puis-je me taire,
Seul auprès de tant d'appas!

ROSE fixant le pavillon où est sa tante.

Hélas! hélas!
Dois-je parler? dois-je me taire?

LE MARQUIS.

Quand cet endroit est solitaire
Qui peut causer ton embarras?

ROSE.

Laissez-moi rejoindre ma mère;
Si vous saviez mon embarras!

LE MARQUIS insistant.

Non, non, je ne te quitte pas
Sans approfondir ce mystère.

ROSE avec une confidence douloureuse.

Laissez-moi rejoindre ma mère;
Je dois renoncer à vous plaire;
Recevez mes derniers adieux.

LE MARQUIS.

Qui te fait cette loi sévère?

ROSE.

Pour jamais je quitte ces lieux.

LE MARQUIS.

Lorsqu'un rendez-vous plein de charmes
Nous réunissait en ce jour,
Faut-il perdre au sein des alarmes
Des instans marqués pour l'amour!
Rose soupire, et moi je tremble,
Quand nous pouvions tout espérer!
Ne nous retrouvons plus ensemble
Que pour ne plus nous séparer.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Voilà, voilà le fatal aveu
Que je craignais d'entendre faire;
Mais il est temps que mon neveu
Sache à quel point va ma colère.

LAPIERRE à Madame de Vieux-Bois.

Ah, Madame! à votre neveu
N'allez pas parler de Lapierre,
Car Monsieur avec moi ne badinerait pas.

(Il s'enfuit sans être vu de madame de Vieux-Bois ni du Marquis.)

Mme DE VIEUX-BOIS sortant du pavillon.

Surprenons pas à pas l'objet qui sait lui plaire.

ROSE.

J'entends du bruit; précipitons mes pas.

LE MARQUIS.

J'entends du bruit; on observe mes pas...

(A Rose qui fuit.)

Reviens bientôt, reviens avec ta mère.

Mme DE VIEUX-BOIS furieuse de ce que Rose lui est échappée.

Oh ciel, je ne l'aperçois pas!

LE MARQUIS à sa tante.

Oh ciel, vous observiez mes pas!

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, Mme DE VIEUX-BOIS.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Oh! vraiment, mon neveu, vous êtes singulier.
De vous quand nous plaidions j'étais fort mécontente;
Mais comment aujourd'hui pouvez-vous oublier
Qu'une alliance extravagante
Est faite pour vous perdre et pour m'humilier!

LE MARQUIS.

Epargnez-vous, ma tante, un semblable langage;
A ces objections je suis accoutumé:
Mais j'aime Rose, et si j'en suis aimé
Je dois pour mon bonheur m'affranchir de l'usage.

Mme DE VIEUX-BOIS.

De retour à Paris vous serez fui, blâmé.

LE MARQUIS.

Je ne quitte plus le village.

Mme DE VIEUX-BOIS.

O ciel! et sans songer à vos nobles aïeux
Vous ne rougissez pas de vous faire connaître!

LE MARQUIS.

J'ai beaucoup de respect pour eux;
Mais comme eux je serai mon maître.
Plusieurs de ces messieurs, que vous croyez meilleurs,
Ont soumis leurs vassaux au joug de l'esclavage;
Plusieurs, en abusant du droit de vasselage,
De la faible innocence ont fait couler les pleurs:
Pour moi j'aime bien mieux, quoique l'on me condamne,
Blessant les préjugés, mais respectant les mœurs,
Illustrer une paysanne
Que d'en déshonorer plusieurs.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Mon neveu, nous sortons d'une illustre famille
Dont la noblesse intacte est le premier soutien;
Y prétendriez-vous faire entrer une fille
Qui n'a point de fortune et qui ne tient à rien?

LE MARQUIS.

Ma tante, encore un coup, je sais ce que nous sommes,
Et les parens de Rose ont fait, de père en fils,
Dans ce canton vivre cent fois plus d'hommes
Que mes aïeux partout n'ont tué d'ennemis.

Mme DE VIEUX-BOIS avec dérision.

Le père est laboureur!.... Quand je voudrais vous croire,
Pour labourer la terre on n'est point anobli.

LE MARQUIS.

Je ne connais que trop le principe établi!

Celui qui la ravage est fameux dans l'histoire ;
Celui qui la cultive est toujours dans l'oubli.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Avec tous ces grands mots vous croyez vous défendre ;
Mais, la naissance à part, quel est donc votre goût ?
D'une paysanne après tout
Quel retour devez-vous attendre ?

LE MARQUIS.

Quel retour ! le plus doux. Laissez-moi pour l'instant
Mesurer ma franchise à mon expérience :
Je crois plus que le mien votre sexe inconstant ;
Et quand l'amour, prenant notre défense,
Prétend chez vous détruire ce penchant,
Deux cordes à son arc ne sont pas trop, je pense.
Rose, en tenant de moi toute son existence,
Ne peut m'aimer par goût sans m'aimer par devoir,
Et si son cœur naïf, je n'ose le prévoir,
Allait connaître aux champs la sombre indifférence,
J'aurais toujours le consolant espoir
Qu'il reviendrait à moi par la reconnaissance.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Je vois bien qu'inutilement
Je combattrais votre système ;
Ne comptez pas au moins sur mon consentement.
Contre le beau projet d'un tel engagement
Chez le bailli du lieu je vais à l'instant même
Protester juridiquement.

SCÈNE X.

LE MARQUIS revenant sur le devant de la scène, à la cantonnade.

Mais je ne conçois pas quel courroux est le vôtre :
Au fond de mon château c'est en vain que je fuis ;
Ma tante prend la poste, et vient droit où je suis
Me payer un procès pour m'en chercher un autre.
Vains obstacles ! je sens mon amour redoubler,
Et Rose sur ma foi peut être bien tranquille ;
Si sa mère à mes vœux une fois est docile,
Ma tante et mon Bailli ne sauraient m'ébranler.

ARIETTE.

Je les vaincrai ces résistances vaines
Que l'on m'oppose tour à tour !
Rien ne peut éteindre l'amour
Que Rose allume dans mes veines :
Je veux que la fin de mes peines
Arrive avant la fin du jour.

Tante sévère, épargnez l'innocence ;
Pour prix du mien je lui dois son bonheur :
Rose me plaît ; les droits de la naissance
Valent-ils donc ceux que j'ai sur son cœur !

Je les vaincrai ces résistances vaines, etc.

Et vous qui répandez des larmes,
Mère sensible, appaisez-vous ;
Calmez vos injustes alarmes,
Et rendez Rose aux vœux de son époux.

Je les vaincrai ces résistances vaines, etc.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, Mme GERVAIS, GERVAIS, ROSE, qui a l'air extrêmement triste.

Mme GERVAIS.

Mon bon Seigneur, je pouvons donc entrer?

LE MARQUIS à Mme Gervais.

Ah! je vous attendais avec impatience,
Pour vous....

GERVAIS.

Ma foi, sans l'importance
Qu'on a mise à nous entourer,
Je ne viendrions pas demander audience.

LE MARQUIS à part.

Rose, vous vous plaisez à me désespérer;
J'établirai mes droits sur votre confiance.
(A Gervais et à sa femme.)
Et vous qui dans votre âme avez juré l'absence
D'un objet dont mon cœur ne peut se séparer,
Telle chose que l'on en pense,
Il est temps de vous déclarer
Le parti que j'ai pris.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, LAPIERRE.

LAPIERRE tout essoufflé.

Votre tante s'avance,
Et crie à qui mieux mieux avec votre Bailli.

LE MARQUIS.

Quel nouveau contre-temps dans cette circonstance!
Faut-il me voir toujours par ma tante assailli!
Rose, rassurez-vous; il est de la prudence
Que vous entriez tous....

GERVAIS.

Où?

LE MARQUIS.

Dans ce cabinet.
C'était dans celui-ci qu'elle nous espionnait:
De le lui rendre ayez la complaisance.
Si pour entrer dans mon projet
Elle fait trop de résistance,
Vous en sortirez s'il vous plaît,
Et vos appas feront plus que mon éloquence.

(Ils entrent tous, à l'exception du Marquis et de Lapierre, dans le pavillon où la tante s'était cachée.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, Mme DE VIEUX-BOIS, LE BAILLI, avec un papier à la main.

TRIO.

LE BAILLI.

Excusez ma licence;
Madame avec instance,
Malgré ma résistance,
M'a dicté cet écrit.

LE MARQUIS.

C'est quelque extravagance.

LE BAILLI.

Excusez ma licence.

LE MARQUIS.

Point tant de révérence.
Vous gardez le silence;
Quel est donc cet écrit?

LE BAILLI.

Vous voulez, m'a-t-on dit,
Former une alliance
Que votre rang proscrit:
Madame votre tante
S'y déclare opposante
Par le présent écrit.

Mme DE VIEUX-BOIS.

O ciel, mon neveu rit!

LE MARQUIS.

Bailli, bailli, silence;
Remportez cet écrit.

LE BAILLI criant très-fort.

Un moment de silence;
Que je lise l'écrit.

Mme DE VIEUX-BOIS lui ôtant le papier des mains.

Je lirai cet écrit
Puisque l'on vous offense.
« L'an et jour ci-dessous datés,
« Très-haute et très-puissante Dame... »

LE MARQUIS.

Passons, passons les qualités.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Hé non; ce sont les qualités
Qui font qu'aujourd'hui je réclame
Contre des nœuds mal concertés.
Quels sont les titres mérités
Du bel objet de votre flamme?

LE MARQUIS.

C'est à tort que vous insultez
L'objet de la plus tendre flamme;
Ses vingt ans à peine comptés,
Les vertus qui sont dans son âme,
Voilà, voilà ses qualités,
Et je m'en contente, madame.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Vraiment les belles qualités!

LE BAILLI à part.

Bon! les voilà bien irrités.
Rose avec ces difficultés
Tôt ou tard deviendra ma femme.

LE MARQUIS à Mme de Vieux-Bois.

Mais quel courroux!
Appaisez-vous;
Tenez, ma tante,
Elle est charmante.
Permettez-vous
Que son époux
Vous la présente?

Mme DE VIEUX-BOIS.

Vous moquez-vous!

LE MARQUIS.

Elle est charmante.
Je suis sûr quand vous la verrez
Que vous-même vous l'aimerez,
Et qu'à mon choix vous souscrirez.

(Il va au cabinet.)

Mme DE VIEUX-BOIS à part.

Jamais vous ne l'épouserez,
Et celle que vous choisirez
Aura pour le moins dix degrés...

(Apercevant le marquis qui va chercher Rose.)

Elle était là... Ciel, quel outrage!

LE BAILLI à part.

Bon! bon! la querelle s'engage,
Et va tourner à mon profit.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, ROSE, GERVAIS, Mme GERVAIS.

QUINQUE.

LE MARQUIS prenant Rose par la main.

Paroissez, Rose.

GERVAIS ET Mme GERVAIS.

Allons, courage.

ROSE.

Tendre Amour, soutiens mon courage.

Mme DE VIEUX-BOIS sans tourner la tête.

Me la présenter! quel outrage!

LE MARQUIS à Rose, qui se cache de sa tante en couvrant son visage avec son tablier.

Vous vous cachez; mais quel dommage!
A mon hommage
Quand on vous voit on applaudit.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, SIMONET, SIMONETTE, PAYSANS ET PAYSANNES. Ils se tiennent dans le fond.

SUITE DU QUINQUE.

Mme DE VIEUX-BOIS.

Gervais ici!

LE MARQUIS l'interrompant très-vite, en chœur avec les paysans et paysannes.

Tenez, ma tante,
Regardez donc ; elle est charmante.

Je suis sûr quand vous la verrez
Que vous-même vous l'aimerez.
Paraissez, Rose; allons, courage.
Dès qu'on {vous / la} voit à {mon / son} hommage
Dès qu'on {vous / la} voit on applaudit.

Mme DE VIEUX-BOIS à part, reconnaissant Rose pour être sa nièce.

Ah! pourquoi l'ai-je contredit
Lorsque l'objet de son hommage
Etait digne de mon suffrage!

LE MARQUIS à madame de Vieux-Bois.

J'étais sûr de votre suffrage;
Ne vous l'avais-je pas bien dit?

GERVAIS, Mme GERVAIS, SIMONET ET SIMONETTE bas à Rose.

Puisque votre tante applaudit,
Mademoiselle, du courage.

LE BAILLI voyant madame de Vieux-Bois déchirer ses protestations.

O ciel! je demeure interdit!
Quoi! l'on déchire mon ouvrage!
Non, plus d'espoir de mariage,
Puisque la tante se dédit.

ROSE à part.

Lorsque ma tante me sourit
Tout est pour moi d'un bon présage;
Et j'en aurai plus de courage
Pour éprouver s'il me chérit.

LE MARQUIS à Mme DE VIEUX-BOIS.

Ne vous l'avais-je pas bien dit?

ROSE à sa tante.

Madame, en ma faveur daignez être indulgente,

(Bas, à la même.)

Et pour ma démarche imprudente

Ne prenez pas de moi mauvaise opinion.

Mme DE VIEUX-BOIS dissimulant encore pour obliger Rose.

Puis-je vous pardonner?

LE MARQUIS.

Hé bien, ma chère tante,

Vous approuvez enfin notre union?

Mme DE VIEUX-BOIS souriant.

J'y pourrais bien encor mettre opposition;

Mais pour que vous m'aimiez il faut que j'y consente.

Mme GERVAIS bas à la tante.

Dissimulez toujours, pour raisou importante.

LE MARQUIS.

Je n'éprouve donc plus de contradiction,

Et nous allons former une chaîne constante.

ROSE.

N'y comptais pas, mon bon Seigneur;

Je ne veux plus d'un infidèle.

LE MARQUIS stupéfait.

Je commence à croire, en honneur,

Que la nature entière à mes vœux est rebelle.

ROSE.

Vous avez vu mon air boudeur

Dès notre rendez-vous.

LE MARQUIS.

Hélas, je m'en rappelle!

ROSE.

J'apprenais à l'instant (jugez quelle nouvelle!)
Que vous n'étiez rien qu'un trompeur,
Et quelqu'un en a fait une épreuve cruelle.

LE MARQUIS vivement.

Quelqu'un!

ROSE montrant sa tante.

Sa nièce.... Hélas! pour mon malheur
J'avais dans vos jardins vu cette demoiselle.

LE MARQUIS très-vivement et en fixant sa tante.

Ma cousine est ici?

Mme DE VIEUX-BOIS.

J'en conviens.

LE MARQUIS bas à Rose, quoiqu'un peu déconcerté.

Bagatelle!

ROSE.

Que dites-vous? Sur l'état de son cœur
J'ons causai, croyez-moi, bien longtemps avec elle.
Peut-être qu'on vous plaît quand on est plus nouvelle;
Mais je me suis promis, en voyant sa douleur,
De n'être point assez cruelle
Pour être heureuse en causant son malheur.

LE MARQUIS.

Ah, Rose! en sa faveur c'est être trop émue;
Avec elle autrefois je peux vous attester
Que je n'ai jamais eu qu'une simple entrevue.

ROSE.

Vous vous étiez cependant hasardé
A bâiller un portrait: elle vous le renvoie,

Et moi c'est tout au plus si je l'ai regardé.

LE MARQUIS avec un mouvement de sensibilité.

O ciel! elle l'avait gardé.
Pardon, Rose, pardon; ce n'est pas de la joie.

ROSE tendrement.

Craignais-vous, si c'en est, d'être réprimandé?

LE MARQUIS.

Trop généreuse Rose!

ROSE.

Ah! calmais sa tristesse.

LE MARQUIS.

La plaindre quand je t'aime est tout ce que je doi:
Elle a mon amitié; conserve ma tendresse:
Les regrets sont pour elle, et les désirs pour toi.

ROSE.

Non; pour votre cousine ici je vous implore;
De l'oublier pour moi vous seriais un ingrat:
D'être votre parente outre qu'elle s'honore,
Son nom plus que le mien convient à votre état;
Je vous dirons bien plus, et sa tante l'ignore,
Elle eut cinq ans pour vous un amour délicat:
Pour ravoir votre cœur, qu'elle mérite encore,
Que faudrait-il de plus?

LE MARQUIS.

Qu'elle te ressemblât.
Hé mais! je la surprends à rire!
Serait-ce.... Hélas! j'espère et je n'ose m'instruire.
Serais-je assez heureux pour que l'on me trompât!

Mme DE VIEUX-BOIS.

Vous l'avez deviné. Moi qui suis encor fine,
On m'a trompée aussi; mais qui s'en fâcherait?
C'est elle, c'est Julie....

LE MARQUIS.

Ah, charmante cousine!
Je vous rends tout l'amour que Rose avait distrait....
Ma tante, permèttez que je vous détermine
A reprendre le gain d'un procès indiscret.

JULIE.

Puisque vous rendez tout, rendez donc le portrait.

LE MARQUIS.

Ah! d'un parfait retour qu'il soit le tendre gage!
Je vais de notre hymen hâter les doux instans:
Mais nous habiterons parmi ces bonnes gens,
Pour nous aimer comme on aime au village.

CHOEUR ET VAUDEVILLE.

Chantons tous son bonheur extrême.
D'amant volage par système
Il deviendra fidèle époux;
A l'artifice le plus doux
Il doit la main de ce qu'il aime:
N'est pas qui veut trompé de même.

LE BAILLI, que Lapierre met tout bas au fait.

D'après ce qui vient d'arriver
Je réfléchis, en homme sage,
Qu'un vieillard doit toujours trouver
La beauté sourde à son hommage;
Oui, quand nous sommes assez fous
Pour brûler de flamme amoureuse,
C'est une inconséquence à nous,
Mais rien ne peut la rendre heureuse.

SIMONETTE à Julie.

Dans ce beau jour moi pour tout bien
Je ne demande pas grand'chose;
Puisqu'il ne te sert plus de rien,
Fais-moi donner le nom de Rose:
Je fais vœu d'être comme toi
Douce, tendre et laborieuse;
C'est une inconséquence à moi
Qui deviendra peut-être heureuse.

SIMONET à Julie.

Je t'appelais ma chère sœur,
Et cela sans te compromettre;
Mais à tout seigneur tout honneur;
Je ne peux plus me le permettre :
Au lieu de vous si je dis toi,
N'en prends pas une humeur fâcheuse;
C'est une inconséquence à moi,
Mais pour mon cœur elle est heureuse.

JULIE au public.

L'auteur, qui s'est vu fréquemment
Enhardir par votre indulgence,
Voudrait sans doute en ce moment
Obtenir même récompense;
Il a toujours de votre appui
L'espérance la plus flatteuse;
C'est une inconséquence à lui,
Mais vous pouvez la rendre heureuse.

CHOEUR.

Quel auteur ne reste en chemin
Du moment qu'on le décourage?
Mais s'il obtient votre suffrage,
Messieurs, ce n'est jamais en vain,

Et demain, demain il s'engage
A mettre un autre ouvrage en train.
    Oui, pour refrain
A revenir il vous engage;
Mais accueillez ce soir l'ouvrage,
    Et demain,
  Ce soir et demain,
    Et demain.

FIN DE LA FAUSSE PAYSANNE.

LES
TROIS DÉESSES RIVALES,

OU

LE DOUBLE JUGEMENT DE PARIS,

Divertissement en un acte, en vers, mêlé d'ariettes et de danses,

Représenté pour la première fois par les comédiens Italiens, le 28 juillet 1788.

A M. DE PIIS,

GRAND SÉNÉCHAL DU BAZADOIS,

DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE.

Si Pâris dans ma pièce, ainsi que dans la fable,
Ne couronnait que la seule beauté,
Pâris, frivole et tant soit peu coupable,
Ne se fût point à vos yeux présenté:
Mais au sein des plaisirs sa raison se conserve,
De sa gloire bientôt il redevient jaloux;
C'est surtout aux pieds de Minerve
Que je le crois digne de vous:

Chérissant comme lui les arts et la campagne,
Vous aviez désiré, pour faire un heureux choix,
Attraits, vertus et naissance à la fois,
Et dans votre illustre compagne[1]
Vous avez trouvé tous les trois.

---

1) Mademoiselle de Caupenne a été tenue sur les fonts de baptême par la ville de Baïonne.

AVERTISSEMENT.

La fable du Jugement de Pâris est généralement connue ; mais elle n'a pas été mise au théâtre aussi souvent qu'on serait tenté de le croire.

Pellegrin - Barbier donna en 1728, à l'Opéra, un ballet héroïque de ce nom ; je ne sais si la musique lui fit avoir quelque réussite, mais il est difficile de trouver un ouvrage plus faible de style.

En revanche il n'y a rien d'aussi frais, d'aussi piquant et d'aussi varié que le poëme de M. Imbert sur ce sujet : si tous nos auteurs avaient donné tour à tour une production de ce genre agréable, la poésie légère ne serait point tombée dans le discrédit où elle est aujourd'hui ; la littérature

sombre et les romans anglais n'auraient point prévalu contre la gaieté nationale.

Au reste, je crois que la manière dont j'ai conçu mes *Trois Déesses rivales* ne rentre point dans le plan des ouvrages ci-dessus mentionnés, et n'a rien de commun, quant aux détails, avec la petite pièce du Jugement de Pâris, représentée avec succès à l'Ambigu-Comique; le désir de faire valoir les talens de mesdemoiselles Renaud, si justement appréciés par le Journal de Paris et par les Petites Affiches le lendemain du début de la troisième, m'a fait inventer ce divertissement de circonstance. A l'exemple de Molière dans Amphitryon, de Saint-Foix dans les Grâces et dans Deucalion, et de d'Hèle dans le Jugement de Midas, j'ai préféré le mélange de l'épigramme et du madrigal à la monotonie de l'églogue : je ne sais si j'ai réussi; mais ce qui me console, c'est que la mythologie n'est froide qu'aux yeux des ignorans, et que MM. les

Comédiens italiens n'ont rien épargné dans la pompe du spectacle, qui est inséparable de cet opuscule.

Je prie messieurs les Directeurs des spectacles de province de tenir la main à ce que les costumes soient suivis avec la plus grande rigueur, et de ne pas permettre qu'une prétention déplacée substitue le ridicule des coiffures modernes à la simplicité des tresses antiques, qui n'admettent que peu de poudre, et dont un ruban transversal, en manière de bandeau, fait le principal ornement.

PERSONNAGES.

MINERVE.
VÉNUS.
JUNON.
IRIS.
PARIS.
L'AMOUR.
AGLAÉ.
GRACES.
Bergers, Bergères, Plaisirs personnifiés, etc.

La Scène est au pied du mont Ida.

LES

TROIS DÉESSES RIVALES,

OU

LE DOUBLE JUGEMENT DE PARIS.

SCÈNE PREMIERE.

(Le théâtre représente un vallon, coupé dans le milieu par un ruisseau ombragé de saules très-verts. Le fond de la scène à droite figure le mont Ida, et sur le devant à gauche on aperçoit une espèce de chaumière antique, propre à caractériser une bergerie. La toile doit se lever aux trois quarts de l'ouverture, et tandis que les bergers du pays exécutent différens pas, Pâris, assis d'une manière pittoresque sur la colline la plus avancée, conduit de l'œil la rentrée de ses troupeaux.)

PARIS.

Imitons les petits oiseaux;
Quand la chaleur est sans mesure
Cherchons la fraîcheur des ruisseaux
Et la fraîcheur de la verdure.
Voilà vingt ans que la nature
M'offre ici les mêmes tableaux;
Mais pour une âme toujours pure
Ces plaisirs sont toujours nouveaux.

ROMANCE.

J'ai vu près de mon asile
Les beautés de ces cantons
Fouler par leur danse agile
L'émail naissant des gazons:
Mais pour vivre plus tranquille
J'en reviens à mes moutons.

(Il s'assied au pied d'un saule.)

Pour soupirer une idylle
Et fredonner des chansons,
J'ai voulu d'un maître habile
Prendre parfois des leçons:
Mais pour vivre plus tranquille
J'en reviens à mes moutons.

(Il se relève pour aller fermer la porte de la bergerie.)

J'ai vu les gens de la ville,
Au mépris de mes raisons,
Me vanter leur or fragile
Et leurs superbes maisons:
Mais pour vivre plus tranquille
J'en reviens à mes moutons.

Il est bien vrai que, malgré mon système,
Ce sexe fait pour tout charmer
Plus d'une fois aurait su m'enflammer,
S'il n'était pas d'une inconstance extrême;
Mais le moyen de ne point s'alarmer!
Malheureux par le doute, au sein du bonheur même,
L'homme le plus certain d'aimer
N'est jamais aussi sûr qu'on l'aime.
Pour les beaux-arts vaincrai-je mon dégoût?

On ne sait trop comment s'y prendre;
L'homme d'esprit veut toujours vous reprendre,
Le sot vous montre au doigt partout:
Autant vaut-il ne rien apprendre
Que de savoir un peu de tout.
D'ailleurs j'ai sur ce point certaine inquiétude....
Quand c'est pour s'illustrer qu'on s'adonne à l'étude
Le corps, par le travail en chemin arrêté,
Laisse aller l'esprit seul à l'immortalité,
Et ce fatal honneur ne vaut pas l'habitude
De vivre sur la terre en parfaite santé.
Dans ma condition commune
Est-ce enfin à Plutus que je ferai ma cour?
L'Ambition comme l'Amour
Donne mainte espérance et n'en contente aucune;
Quelque faveur qu'on obtienne à son tour,
Au-dessus de la sienne on en voit toujours une;
Le trésor que l'on garde à la fin importune,
Et nous laisse du sort craindre quelque retour:
Il est moins dur de rester sans fortune,
Que de pouvoir la perdre un jour.

(L'orchestre indique un orage subit. On entend un grand coup de tonnerre; des nuages brillans semblent entourer le mont Ida, et l'arc-en-ciel présage l'arrivée d'Iris.)

Je ne m'attendais pas à ce coup de tonnerre.
Sans le savoir, c'est à propos
Que j'ai dans leur bercail fait rentrer mes troupeaux.
Quel nuage extraordinaire
Couvre le mont Ida!.... Je tremble et je jouis....
Non, jamais l'arc-en-ciel à mes yeux éblouis
N'avait fait, sans qu'il plût, briller tant de lumière.

SCÈNE II.

PARIS, IRIS.

IRIS du haut de son char arrêté sur le mont Ida.

Paris, c'est de la part des dieux....

PARIS un peu effrayé.

Pâris sera toujours leur serviteur fidèle.

IRIS.

Pour te dire deux mots j'arrive exprès des cieux.

(Elle descend de la montagne.)

PARIS à part et entre ses dents.

Je n'en attends point de nouvelle;
Mais on veut m'en apprendre, et tout est pour le mieux:
Jamais un dieu, jamais une immortelle
N'aurait osé jadis paraître dans ces lieux!
Et pour eux maintenant c'est une bagatelle.
Madame,... le respect... qui vient de me saisir...
M'oblige de parler à certaine distance.

IRIS.

Devrais-je t'inspirer si peu de confiance?
Iris n'annonce rien qui ne fasse plaisir.

PARIS.

D'accord; mais par l'effet d'une juste rancune
Je crains l'amour des dieux et leur protection:

Je n'avais qu'un ami, c'était Endymion;
Diane en plein midi l'emporta dans la lune.

IRIS.

N'est-ce donc que cela? Rassure tes esprits;
Quand on a comme toi sa figure et son âge
On risque de s'y trouver pris;
Mais le sort te réserve un plus rare avantage.

PARIS.

Qu'est-ce donc?

IRIS *regardant de côté et d'autre.*

Un moment.

PARIS.

Expliquez ce langage;
Nous sommes seuls.

IRIS.

Et c'est l'essentiel;
Il ne serait pas bien que le secret du ciel
Devînt la chanson du village.

CHANSON.

Thétis, par Jupiter
Dès longtemps cajolée,
Avait promis hier
De s'unir à Pélée;
Tant du ciel que de l'onde
Tous les dieux ce matin
Ont fait à table ronde
La noce et le festin.

L'Olympe n'eut jamais
De plus brillante fête;
Le nectar était frais;
Comment garder sa tête!
A plusieurs récidives
Junon de son côté
Agaça les convives,
Et but à leur santé.

Pour rire cette fois,
Sans garder de mesure,
Vénus de quelques doigts
Desserra sa ceinture;
Et Pallas la discrète
A son tour se surprit
Disant la chansonnette
Et faisant de l'esprit.

DUO.

PARIS.	IRIS.
Que l'Olympe boive et mange;	Berger, si je te dérange
Eh que m'importe à moi:	Les dieux m'en ont fait la loi:
Certes, vous prenez le change;	La confidence est étrange;
Cette confidence étrange	Mais je ne prends point le change;
N'était point faite pour moi.	Un moment écoute-moi.

IRIS.

(Reprise de la chanson.)

Cette pomme au dessert
Fit naître une querelle
Quand on eut découvert
Ces mots : *à la plus belle.*
Junon, Vénus, Minerve
La briguant toutes trois,
Toutes trois sans réserve
Ont fait valoir leurs droits.

(Reprise du duo.)

PARIS.	IRIS.
Que l'Olympe boive et mange;	Pour que ce débat s'arrange,
Eh que m'importe à moi:	Les dieux t'ont choisi, sur ma foi,
Ils m'ont choisi moi! moi! moi!	Toi, toi, toi;
Non, sur ma foi.	Viens avec moi:
(Ironiquement.)	Sois donc plus raisonnable;
Raisonnable!	Le temps est admirable,
Admirable!	Mon char est agréable;
Agréable!	Nous allons dans les airs
La course est honorable;	Planer sur l'univers:
Vous pouvez dans les airs	Les dieux sont tous encore à table;
Planer sur l'univers:	Berger, berger, dépêchons-nous.
Moi j'en suis incapable;	
Non, non, non, j'en suis peu jaloux.	

PARIS.

Je ne puis me résoudre à voyager dans l'air:
L'emploi me paraît beau; mais priez Jupiter
Que ce trio sacré, de l'Olympe transfuge,
Ici bas sans façon vienne trouver son juge;
Ce sera pour Pâris, de leurs bontés confus,
De la peine de moins et de l'honneur de plus.

(On entend un coup de tonnerre extrêmement fort.)

IRIS.

Sais-tu pourquoi la foudre a roulé?

PARIS.

Non, sans doute.

IRIS.

C'est pour te faire entendre....

PARIS.

Ah! j'en suis presque sourd!

IRIS.

Et pour te faire voir...

PARIS.

Mais je n'y vois plus goutte.

IRIS.

Qu'à remplir tes souhaits l'Olympe entier concourt:
Junon descend de la céleste voûte,
Quoiqu'en trouvant ton propos très-hardi....
Crainte de disputer en route,
Minerve part du nord, et Vénus du midi.

PARIS.

Qui m'abordera la première?
Belle Iris, ne me trompez pas.

IRIS.

Celle qui voit les fleurs éclore sous ses pas,
La mère des Amours, la reine de Cythère.

PARIS *vivement.*

Et Minerve sans doute à propos surviendra?

IRIS.

Non; Junon la précédera:
La Sagesse à pas lents vient toujours la dernière.

PARIS.

Je vous suis obligé de ces renseignemens.

IRIS.

Que ne puis-je à mon gré t'en donner davantage!
Prends la pomme fatale, et dans quelques momens
Tâche d'en faire un bon usage.

(*Elle remonte dans son char.*)

PARIS au bas du mont Ida.

Elle est massive, et vaut seule un trésor.
St, st; Iris, daignez me dire encor
Pourquoi l'on s'est permis ce luxe que je blâme.

IRIS.

La Discorde lançait une triple épigramme
Lorsqu'elle fit la pomme en or.
(Avec plus de confidence.)
Si Vénus est parfois rebelle à la tendresse,
Ce n'est qu'avec de l'or que l'on peut la fléchir;
D'enseigner ses talens Minerve à tort s'empresse;
Ce n'est qu'au poids de l'or qu'on peut les acquérir;
Et quand on vise à la richesse,
Ce n'est qu'en semant l'or qu'on peut en recueillir.
(Le nuage se referme, et le char d'Iris disparaît avec elle.)

SCÈNE III.

PARIS seul.

Demandez-moi par quel caprice
Les dieux vont me choisir pour leur rendre justice!
Au reste, obéissons; les dieux sont avertis
Que si je juge mal, je juge au moins gratis.
(On entend dans les airs une musique mélodieuse.)
Quels sons mélodieux ont frappé mon oreille!
Le lever de l'aurore, au retour du printemps,
N'embaume point les airs du parfum que je sens;
Je n'éprouvai jamais une douceur pareille.

SCÈNE IV.

PARIS, VÉNUS descendant de son char avec l'Amour, les Grâces et les Plaisirs, qui se tiennent à l'écart pendant la moitié de la scène.

VÉNUS à l'Amour.

AMOUR, à quelques pas demeure autour de nous.
(A Pâris.)
Quelle surprise est donc la vôtre !
Vous sentez bien que Vénus, plus qu'une autre,
Doit être exacte au rendez-vous.

PARIS à part.

Ah ! que le son de sa voix ingénue
Imprime à son langage un charme séducteur !
En mettant la main sur mon cœur,
Sans entendre son nom je l'aurais reconnue.

ROMANCE.

VÉNUS.

Sur les mortels et sur les dieux
Qui peut ignorer mon empire !
C'est en tout temps, c'est en tous lieux
Que, grâce à moi, l'Amour respire;
Mes droits sont écrits dans mes yeux,
Mon pouvoir est dans mon sourire.
Charmant Pâris, n'hésitez plus;
A ma demande il faut souscrire:
Je suis Vénus, je suis Vénus;
N'est-ce pas tout vous dire?

PARIS.

Quel transport je sens!
Ses doux accens
Troublent mes sens;
Malgré moi je soupire.

VÉNUS.

Junon, du haut de sa fierté,
Veut qu'on la craigne et qu'on l'admire:
Minerve a trop de cruauté
Quand la Gloire au combat l'attire.
Junon prend un air affecté:
Minerve veut toujours instruire.
Charmant Pâris, à leurs dépens
Il ne tiendrait qu'à nous de rire;
Mais des absens, mais des absens
On ne doit pas médire.

PARIS.

Quel transport je sens!
Ses doux accens
Troublent mes sens;
Malgré moi je soupire.

VÉNUS.

C'est à la sensibilité
Que nuit et jour mon cœur aspire;
On n'a point vu de déité
Plus humainement se conduire;
Je préfère aussi par bonté
L'art de plaire à l'art de détruire...
Charmant Pâris, n'hésitez plus;
A ma demande il faut souscrire.

VÉNUS.	PARIS.
Je suis Vénus,	Quel transport je sens!
Je suis Vénus;	Ses doux accens
N'est-ce pas tout vous dire?	Troublent mes sens;
N'est-ce pas tout vous dire?	Malgré moi je soupire.

VÉNUS à Pâris, qui regarde vers le ciel.

Qui peut donc vous causer cette distraction?

PARIS.

Mais je ne conçois pas Minerve ni Junon;
Venant du même endroit, pourquoi se faire attendre?

VÉNUS tendrement.

De chérir leur délai je ne puis me défendre;
Un juge en tête à tête est bien moins sérieux,
Et la solliciteuse en persuade mieux.

PARIS avec fermeté.

Je suis incorruptible.

VÉNUS avec infiniment d'art, et en cherchant à lire dans les yeux de Pâris.

Et voilà ce que j'aime.
Hélas! dans notre Olympe il n'en est pas de même;
S'il eût fallu là-haut juger entre nous trois,
Mars eût été le seul qui m'eût donné sa voix,
Et tous les autres dieux, vendus à mes rivales,
M'auraient ravi la pomme à force de cabales:
Mais le Destin, plus juste, a su tout arranger;
C'est pardevant un homme, un sensible berger,
Qu'il renvoie en ce jour une aussi belle cause.

Je ne lui promets pas ici la moindre chose ;
Il est si délicat qu'on craint de l'outrager:
Mais, malgré sa réserve à me désobliger,
S'il a lu dans mes yeux, je doute qu'il s'expose.

PARIS à part.

Que sa douceur ajoute aux charmes de ses traits!
Grands dieux, vous qui savez combien elle a d'attraits,
Si vous voulez qu'ici ma raison se conserve,
Envoyez au plutôt et Junon et Minerve!

(Haut.)

Madame, pardonnez, mais je fais mon devoir;
J'aurais dû les entendre avant que de vous voir.

SCÈNE V.

PARIS, VÉNUS, JUNON.

JUNON dans la coulisse.

En vérité je n'y peux rien comprendre!
Où donc est ce Pâris qui doit me recevoir?
Serais-je faite pour l'attendre?
Non, puisqu'en fait d'égards il n'a rien su prévoir,
Il n'aura pas l'honneur de m'aider à descendre.

PARIS.

Quel amour-propre et quel dédain!
A ses regards j'ose à peine paraître.

VÉNUS ironiquement.

Volez donc galamment lui présenter la main.

JUNON.

Passant, enseigne-moi, dans cet endroit champêtre....

PARIS.

C'est moi qui suis Pâris.

JUNON.

Cela ne peut pas être.

VÉNUS *se montrant.*

Je vous assure moi que rien n'est plus certain.

JUNON.

Voilà donc ma rivale, et voilà donc mon juge!
Vénus, ne cherchez point ici de subterfuge;
En devançant Junon dans ce séjour
Vous n'aurez pas manqué de faire votre cour;
Mais pour reprendre ici ma place
Je n'aurai pas besoin de faire un grand effort:
La rose a de l'éclat, et peut plaire d'abord;
Mais l'astre du jour brille, et la rose s'efface.

ARIETTE.

Berger, sais-tu que mon époux
Est dans les cieux le maître du tonnerre?
J'ai bien voulu descendre sur la terre;
Tremble à ton tour d'éveiller mon courroux,
Et pour m'offrir cette pomme si chère
Fixe mon front, et tombe à mes genoux!

Comme Vénus garde-toi bien de croire
Que je m'abaisse à te solliciter...
Au vif éclat qui jaillit de ma gloire
Il n'est rien qui puisse ajouter...
A tes regards ici me présenter
C'est à coup sûr emporter la victoire.

Berger, sais-tu que mon époux, etc.

Comment donc, je crois qu'il balance!
Ce pâtre irrésolu veut me pousser à bout!

PARIS à part.

Son maintien, son air noble et sa magnificence
Seraient peut-être de mon goût,
Si l'excès de sa suffisance
Ne faisait pas oublier tout.

(A Junon.)

Daignez prendre, madame, un peu de patience;
Nous attendons Minerve.

VÉNUS.

Et Vénus s'y résout.

JUNON à Pâris.

Je ne me plaindrais pas sans ton inconséquence:
Est-ce au milieu d'un pré que l'on donne audience?
Et de quel droit fais-tu tenir debout
Une femme de ma naissance?

PARIS.

Je ne peux vous offrir qu'un tapis de gazon.

VÉNUS.

Je m'asseoirai fort bien sur la simple fougère.

PARIS s'asseyant sur l'herbe.

Si Vénus y consent....

JUNON.

Quelle comparaison!
La fougère à Vénus n'est rien moins qu'étrangère:
Mais moi je hais les champs.

VÉNUS.

Quelle est votre raison?

JUNON.

Je suis reine, madame.

VÉNUS à Pâris en se mettant près de lui.

Et moi je suis bergère.

JUNON à part, et seule debout.

Quand Vénus a pour lui des soins si complaisans,
Avec cet homme-là ma fierté serait vaine:
Il faut pour le séduire employer les présens.
(A Pâris.)
Ce vallon est borné....

PARIS s'interrompant avec humeur dans ce qu'il disait tout bas à Vénus.

Mes moutons sont contens.

JUNON.

Ta maison est petite.

PARIS.

Oh! pourvu que j'y tienne...

JUNON à part.

Ces bergers sont cruels pour ne rien désirer!
(A Pâris.)
Mais insistons encor; je veux sans différer
Te donner de mon zèle une preuve certaine.
Et ce ruisseau....

PARIS.

Suffit pour me désaltérer.

JUNON.

Pour peu que cela te convienne
Il roulera de l'or.

VÉNUS.

C'est le dénaturer :
Des Jeux et des Plaisirs que ce soit la fontaine.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, MINERVE le casque sur la tête et la lance à la main.

MINERVE.

Qu'IL parle, et ce sera la source d'Hypocrène.

(Pâris et Vénus se lèvent.)

VÉNUS à Pâris.

C'est Minerve.

PARIS.

Allons donc, c'est elle que voilà!
Je ne vois pas trop son visage.

JUNON ironiquement.

Le mérite se cache.

VÉNUS ironiquement.

Et l'on gagne à cela.

PARIS.

Qui vous reconnaîtrait à ce simple équipage?

MINERVE.

C'est la simplicité que l'on cherche en voyage.

PARIS.

Sans doute votre char est demeuré par-là?

MINERVE.

Ne prenez donc point garde à cette bagatelle;

J'ai fait comme j'ai pu cette route éternelle :
L'exemple en est sur terre assez multiplié;
Les chars brillans sont faits pour le riche et la belle;
L'artiste et le soldat ne vont jamais qu'à pié.

PARIS.

Si la pomme vous intéresse,
Ou quittez votre casque, ou daignez l'entr'ouvrir.

MINERVE.

Ne craignez pas que la Sagesse
Les armes à la main vienne la conquérir.

ARIETTE.

Quand on lance à son gré les foudres de la guerre,
Et qu'on tient dans ses mains le destin des états,
On peut séduire un mortel ordinaire,
Et l'enchaîner s'il le faut sur ses pas:
Mais que Pâris soit sans alarmes;
Je quitte en le voyant ma lance et mon pouvoir,
Et s'il fait triompher mes charmes,
C'est à son cœur que je veux le devoir.

(Elle dépose son armure au bord du ruisseau.)

Ne voyez en moi que Minerve;
Oubliez que je suis Pallas:
C'est au nom des beaux-arts que je vous tends les bras;
C'est le prix des vertus qu'un jour je vous réserve.
Si vous cédez à mes nobles transports,
La Peinture, la Poésie
Vous prodigueront leurs trésors;
De la douce mélodie,
De la divine harmonie
Je vous enseignerai les sublimes accords.

Quand on lance à son gré, etc.

VÉNUS à Pâris avec dérision.

Vraiment je vous conseille, entre nous, d'écouter
Tout ce qu'il lui plaira de venir vous chanter!
Vous resteriez bien là pendant une semaine.

PARIS.

Le doute était déjà dans mon âme incertaine;
Minerve en paraissant n'a fait que l'augmenter.

MINERVE prenant Pâris par la main.

Junon vous parle de sa gloire,
Et Vénus vous dit des douceurs:
Je vous promets bien plus, sans vous en faire accroire;
Je vous raconterai ce qu'ont fait les neuf Sœurs;
Je vous raconterai les beaux traits de l'histoire.

VÉNUS riant à gorge déployée.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

MINERVE.

Quel rire immodéré!

VÉNUS.

Pâris vous n'avez qu'à la croire...
Je vous raconterai, je vous raconterai!
On dirait que la pomme est un prix de mémoire.

JUNON à part.

Voilà Pâris encor déconcerté!
Je n'ai que du pouvoir; Vénus a de l'adresse.

MINERVE.

C'est ainsi qu'un bon mot, à tout hasard jeté,
Souvent en ridicule a tourné la Sagesse...

PARIS.

Pour vous apprécier comme il faut toutes trois,
Je voudrais vous entendre et vous voir à la fois.
Les dieux depuis longtemps attendent ma réponse;
Mais comment veulent-ils qu'entre vous je prononce?
Je le donne au plus fin... Pour faire un choix heureux
Attendons que mon cœur s'accorde avec mes yeux.

QUATUOR.

JUNON.

Ecoute la Vanité.

MINERVE.

Ecoute la Probité.

VÉNUS.

Ecoute la Volupté.

PARIS.

Ah que je suis agité!

JUNON.

Regarde ma dignité.

MINERVE.

Songe à ma célébrité.

VÉNUS.

Ne pense qu'à ma beauté!

PARIS.

Ah que je suis agité!
C'est vraiment un martyre;
A peine je respire...

JUNON.

Je veux te rendre opulent.

MINERVE.

Je veux te rendre savant.

VÉNUS.

Moi je te rendrai content.

PARIS.

Quoi! sincèrement,
Me rendre opulent,
Ou bien savant,
Ou bien content!
Ah! je conçois vos droits;
On n'est pas, je le vois,
Tous les trois
A la fois.

JUNON, VÉNUS, MINERVE.

Oui, tu conçois
Nos droits;
On n'est pas, je le crois,
Tous les trois
A la fois.

VÉNUS.

Allons, mon beau berger,
Décide-toi bien vite;
Il est temps d'y songer:
Décide-toi bien vite;
Allons, mon beau berger,
Il est tems d'y songer.

Junon, qui se dépite,
Sème l'or sur ses pas;
Et moi pour tout mérite
Je n'ai que des appas.

Allons, mon beau berger, etc.

Minerve en est réduite
A se faire estimer.
Moi, qui suis plus petite,
Je sais me faire aimer.

Allons, mon beau berger.

RÉCITATIF.

PARIS.

Oh! c'est trop différer; je cède au mouvement
Que m'inspire auprès d'elle un tendre sentiment...
La richesse et l'orgueil n'auront point mon suffrage.

(A Minerve avec douceur, et en remettant la pomme à Vénus.)

Elle est pour la plus belle, et non pour la plus sage.

JUNON.

Rien n'égale ma rage...
C'est le comble de l'outrage...

MINERVE.

Dans quelque temps, je gage,
J'obtiendrai son suffrage.

PARIS.

Elle est pour la plus belle, et non pour la plus sage.

VÉNUS.

Accourez, Jeux et Plaisirs;
C'est moi que Pâris nomme;
Accourez, Jeux et Plaisirs,
Et jusqu'à mon retour enchantez ses loisirs.
Je vais montrer la pomme
A l'Olympe égayé,
Et je viendrai voir comme
Pâris veut être payé.

CHOEUR.

Elle va montrer la pomme
A l'Olympe égayé,
Et reviendra voir comme
Pâris veut être payé.

AGLAÉ à Pâris.

Aux plaisirs du bel âge
Livrez-vous en ce jour:
Minerve est trop sauvage,
Et Junon, je le gage,
Vous joûrait quelque tour;
Suivez sous cet ombrage
Les Grâces et l'Amour.

CHOEUR ET PARIS.

Aux plaisirs du bel âge, etc.

(On danse cet air en emmenant Pâris.)

SCÈNE VII.

MINERVE ET JUNON.

JUNON.

Et c'est Vénus qui l'emporte sur nous!
Et le tonnerre dort aux pieds de mon époux!
Que je suis malheureuse!

MINERVE.

Autant que vous, madame,
Je devrais en avoir du déplaisir dans l'âme;
Mais je ris franchement de voir que vous grondez;
Assurément mes droits n'étaient pas mal fondés.

JUNON.

Moi qui menai toujours une vie exemplaire!

MINERVE.

La chronique du ciel dit pourtant le contraire;
Et Momus m'a conté qu'un certain Ixion...

JUNON l'interrompant avec vivacité.

Avec votre permission
Momus en imposait. Constante par systême,
Je me donne, après vous, pour la Sagesse même.
Ixion, rappelant les torts de Jupiter,
Ma tenu, j'en conviens, quelques discours en l'air;
Mais, soudain repoussant son indiscret hommage,
Pour l'en punir, entre ses bras
Je n'ai laissé que mon image.

MINERVE.

Tout ce qu'il vous plaira, mais je ne voudrais pas
Avoir sur ma conduite un semblable nuage...

JUNON.

Ciel, c'est Pâris qui revient de là-bas!
Comme l'ennui se peint sur son visage!

MINERVE.

L'Amour avec des fleurs veut enchaîner ses pas;
Mais il gronde l'Amour, et c'est d'un bon présage.

JUNON.

Laissons passer cette troupe volage,
Et cachons-nous derrière ces lilas.

MINERVE.

Ah ! que ne puis-je encor le tirer d'embarras !

JUNON.

Moi je voudrais l'y plonger davantage.

MINERVE.

Vous êtes bien sévère...

JUNON.

Oh ! moi c'est mon usage.

MINERVE.

Dédaignez la fortune, elle ne revient pas...
Il est toujours temps d'être sage.

SCÈNE VIII.

PARIS, L'AMOUR, AGLAÉ, LES GRACES ET LES PLAISIRS.

(La troupe des Plaisirs entoure Pâris de guirlandes; il a l'air pensif, et repousse les agaceries de l'Amour.)

PARIS.

Je n'entends rien du tout à ce charmant langage.

AGLAÉ.

Dans le char de Vénus ce soir même emporté,
De l'île de Paphos tu feras le voyage :
Là, toujours plus galant et toujours écouté,
A peine auras-tu fait sourire une beauté,
Que d'une autre beauté tu brigueras l'hommage.
De ce bonheur qui naît de la diversité,
Les Grâces et les Ris vont t'offrir une image ;
Je ne te préviens point sur la réalité.

(Les Grâces et les Ris exécutent un ballet-pantomime, où l'on voit un Amour obtenir successivement un grand nombre de roses, qu'il paie toutes d'un baiser, et se faire ensuite une seule couronne de toutes ces roses réunies. Il faut avoir grand soin que les airs de ce ballet soient d'un choix voluptueux, et se terminent par celui de la romance qui va suivre. Cette note est pour la province, où MM. les maîtres de ballets substituent souvent des airs de leur choix à ceux de l'auteur.)

PARIS.

Oh Vénus! oh Vénus! puisque l'univers t'aime,
Il me faut bien prendre part à tes jeux;
Mais s'ils font seuls le bien suprême,
Garde-moi du malheur d'être toujours heureux.

AGLAÉ reprenant l'air de la danse.

Vénus à son retour
Comblera votre envie;
Avec nous à sa cour
Vous passerez la vie.
Quand nos jeux sont si doux,
Dans vos plaintes extrêmes
Pourquoi murmurez-vous
De ce qu'ils sont les mêmes?

Par un tendre désir
Il faut bien qu'on commence;
L'instant qu'il faut saisir
Naît de la résistance:
A l'éclair du plaisir
Succède l'inconstance,
Qui ramène au désir;
Il n'est point de loisir
Qu'avec l'indifférence.

AGLAÉ.	PARIS.
Vénus à son retour	
Comblera votre envie;	
Avec nous à sa cour	Quoi! toujours à sa cour
Vous passerez la vie.	Je passerais ma vie!
Quand nos jeux sont si doux,	
Dans vos plaintes extrêmes	
Pourquoi murmurez-vous	
De ce qu'ils sont les mêmes?	Ils sont toujours les mêmes.

PARIS brisant la guirlande dont il était entouré.

Il sied bien à l'Amour de nous donner des chaînes,
Lui qui peut après s'envoler!

AGLAÉ.

D'avoir ainsi perdu mes peines
Rien ne pourra me consoler;
Lorsque Vénus va voir ses espérances vaines,
Je sais bien sur quel ton elle va me parler.

PARIS à l'Amour.

Que me veut-il? pourquoi suit-il mes traces?

L'AMOUR.

Oh! tu me le paîras!...

PARIS.

Crois-tu donc à ton tour
M'intimider par des menaces?
Celui qui d'un œil sec a vu pleurer les Grâces,
Rira facilement du courroux de l'Amour.

L'AMOUR.

Crois-tu donc pour me fuir en être plutôt quitte?
J'en ai vaincu de plus puissans que toi.

PARIS avec dédain.

Ils te cédaient la place.

L'AMOUR.

Ils cédaient à ma loi.

PARIS.

Mais tu n'es qu'un enfant...

L'AMOUR.

J'en ai plus de mérite.

PARIS.

Avise-toi de me lancer,
Comme c'est ta coutume, un trait sûr de percer.

L'AMOUR.

J'en ai dans mon carquois un que je te réserve;
Défends-toi si tu peux, ou je vais te blesser.

PARIS parant le trait avec le bouclier de Minerve, qui se trouve sous sa main parce qu'il s'est approché du ruisseau.

L'Amour n'a point de traits qu'on ne puisse émousser
Sur le bouclier de Minerve.

L'AMOUR tapant des pieds.

Elle avait bien affaire aussi de le laisser!...
O ma mère! à mes cris daignez ici vous rendre;
C'est moi, c'est vous que l'on vient d'offenser.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, VÉNUS.

VÉNUS.

Paris, à tant d'humeur j'étais loin de m'attendre!
Comment mon fils peut-il te courroucer?

PARIS.

Sa mère en sa faveur a beau s'intéresser,
Tant qu'il m'attaquera je saurai me défendre.

VÉNUS.

Mon fils n'a jamais tort...

PARIS.

Ciel, que viens-je d'entendre!
Que n'ai-je encor la pomme!

VÉNUS *lui remettant la pomme.*

Oh! vraiment la voilà;
Je ne tiens point du tout à ces misères-là;
Ma gloire est satisfaite, et je suis sans colère.

L'AMOUR.

Vous avez bien raison, ma mère;
En la rendant ainsi ce n'est pas la quitter,
Et c'est toujours l'avoir que de la mériter.

VÉNUS.

Adieu, Pâris...

PARIS *froidement.*

Adieu.

VÉNUS *à part.*

Mais que va-t-il en faire?
Mon fils, derrière un saule il faudra le guetter.

L'AMOUR.

Il a tourné la tête; il va se consulter...

VÉNUS.

Quiconque suit de l'œil celle qui lui fut chère,
N'est pas loin de la regretter.

(Elle se cache avec l'Amour entre les branches d'un saule écarté. Minerve et Junon se groupent sur le mont Ida.)

SCÈNE X.

PARIS seul.

ARIETTE.

Je la tiens, je la tiens encor,
Je la tiens cette pomme d'or,
Objet des vœux des trois déesses!
Non, ce n'est plus par des promesses,
Non, ce n'est plus par des caresses
Qu'on m'arrachera ce trésor.
Vénus est si jolie!
Mais c'est une folie
De chagriner Junon:
Junon, par sa puissance,
Par sa magnificence,
Aura la préférence.
La préférence?... Oh non...
Je la tiens, je la tiens encor, etc.

Minerve est si savante!
Et Minerve se vante
De me faire un beau nom.
Minerve, à ta science,
A ton expérience
Je dois la préférence.
La préférence?... Oh non...
Je la tiens, je la tiens encor, etc.

Vénus est si jolie!
Mais c'est une folie
De ne pas s'arranger :
Je saurai bien m'y prendre;
Puisse le ciel m'entendre!
En trois, sans plus attendre,
Je vais la partager.

SCÈNE XI.

PARIS, IRIS portant trois couronnes sous son manteau; **JUNON, VÉNUS, MINERVE**, etc., s'approchant avec curiosité.

(L'arc-en-ciel reparaît comme à la seconde scène. Les Grâces, les Jeux entourent Vénus.)

IRIS prenant la pomme entre les mains de Pâris.

Arrête, et remets-moi cette pomme funeste,
Dont le partage en vain par toi serait tenté.
Ton premier jugement, un peu précipité,
Avait indisposé le comité céleste;
Mais le second pour base a la pure équité;
Vénus, Junon, Minerve y souscrivent de reste,
Et l'Olympe en est enchanté.
Depuis que tu fais vœu d'impartialité
On dirait de trois sœurs aussi belles que bonnes.
Il faut récompenser avec égalité
Celles qu'un même but met en rivalité;
Pâris, tu dois m'entendre, et voici trois couronnes:
De celle où brille l'or avec le diamant
En faveur de Junon je veux que tu disposes;
A celle de laurier c'est Pallas qui prétend;
Vénus de droit aura celle de roses.

A la Discorde avant la fin du jour
Je rendrai sans regret cette pomme importune;
Et toi, Pâris, suis la marche commune:
Les moutons, j'en conviens, peuvent avoir leur tour;
Mais l'homme, en s'occupant du soin de sa fortune,
Doit son esprit aux Arts, et son cœur à l'Amour.

CHŒUR ET VAUDEVILLE.

Ah! divisez votre suffrage;
Pâris, Pâris, un nouveau choix
Aurait passé pour un outrage;
Qu'elles partagent toutes trois
L'encens, l'encens de votre hommage!

IRIS ET LES GRACES.	PARIS.
Ah! divisez votre suffrage, etc.	Ah! divisons notre suffrage, etc.

PARIS.

Je voudrais pouvoir à la fois
Leur payer ce tribut sincère;
Pour les couronner toutes trois
Un peu d'aide m'est nécessaire...
Aux trois Grâces qu'ici je vois
Cet emploi ne saurait déplaire...

(Aux Grâces.)

Il faut à vous trois, pour bien faire,
Que vous vous chargiez de l'affaire; } *Bis en chœur.*
L'Olympe y donnera sa voix.

CHOEUR.

Ah! divisez votre suffrage, etc.

JUNON.

Moi j'aurai soin qu'un roi fameux (1
Passe désormais pour son père.

MINERVE.

Je veux qu'il lise dans les cieux
Comme un astronome peut faire.

VÉNUS.

Et moi qu'il lise dans les yeux
D'une jeune et tendre bergère.

IRIS à Pâris.

Dans les cours, au Pinde, à Cythère
Vous voilà bientôt sûr de plaire;
Est-il un mortel plus heureux !

CHOEUR.

Dans les cours, au Pinde, à Cythère
Le voilà bientôt sûr de plaire;
Est-il un mortel plus heureux!

VÉNUS au public.

C'est avec crainte qu'un auteur
Rajeunit un sujet vulgaire,
Et qu'un nouveau compositeur
Risque une musique légère;
C'est en tremblant qu'un jeune acteur
Prête à son rôle un caractère:
Il faut entre eux trois, pour bien faire,
Que le seul désir de vous plaire } *Bis avec le chœur.*
Etablisse un débat flatteur.

---

1) Priam.

CHOEUR au public.

Ah! divisez votre suffrage;
L'indulgence qui fait un choix
Manque son but et décourage;
Ah! qu'ils partagent tous les trois
Le prix, le prix de cet ouvrage!

FIN DES TROIS DÉESSES RIVALES.

LES SAVOYARDES,

OU

LA CONTINENCE DE BAYARD,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE, MÊLÉE D'ARIETTES,

Représentée pour la première fois par les comédiens Italiens, le 30 mai 1789.

PERSONNAGES.

BAYARD.

PETIT-JEAN, page de Bayard.

OGIER, } Soldats.
ELOI, }

AUTRES SOLDATS, personnages muets.

MAURICE, Savoyard.

VICTOR, petit Savoyard.

CHRISTINE, mère de Charlotte, et grand'mère de Victor.

CHARLOTTE, fille de Christine, et mère de Victor.

CAROLINE, fille de Christine, et mère de Victor.

JEANNETTE, fille de Charlotte.

THERÈSE, sœur de Maurice.

BEATRIX, grand'mère de Maurice.

AUTRES SAVOYARDES, vieilles et jeunes.

La Scène est dans un hameau de Savoie peu distant de Grenoble.

LES SAVOYARDES,

OU

LA CONTINENCE DE BAYARD,

COMÉDIE.

(La scène représente, de très-hautes montagnes dans le fond; et sur le devant l'intérieur d'un hameau; on doit distinguer une grange.)

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINE, CHARLOTTE, CAROLINE, THÉRÈSE, VICTOR, autres Savoyardes.

CHRISTINE pleurant.

Non, je n' pouvons pas me faire à l'idée que je serons tant de temps sans revoir mon petit-fils! Le pauvre enfant! j'aurons du moins le plaisir de lui faire présent de ce qui lui est le plus nécessaire pour le commerce où il va entrer.

(Elle lui donne une petite sellette.)

CHARLOTTE.

J' serons ben aise itou d'y joindre pour

ma part les ustensiles qui en dépendent. (à part.) J' n'avons jamais vu un enfant aussi résolu que mon neveu.

VICTOR.

Vous l'avez dit : résolu à partir.

CAROLINE à Charlotte.

Mon guieu ! mon guieu ! faut-il que ma bonne mère Christine aie si besoin de nos soins réunis ! mon fils n'irait pas tout seul à Paris. Vous m' dirais : i' n'y va pas seul, puisque c'est Maurice qui l'emmène.

THÉRÈSE.

A six ans faire deux cents lieues !

VICTOR.

Et deux cents pour revenir, ça fait quatre. Quoi qu' c'est qu' ça vous fait donc, mamsell'? Si j'ons de petites jambes, eh ben, ça me les grandira.

CAROLINE en lui passant son havresac sur les épaules.

Mais dis-moi donc, m'n enfant, c' qui t' baille tant d' courage et d'envie de partir drès c'te année.

VICTOR.

Hé mais, ma mère, c'est qu' j'ons vu

Maurice rapportai d' Paris tout plein d'argent à sa bonne maman Béatrix, et qui m' tarde comme tout de t'en rapporter de d' même.

CHARLOTTE.

C'est à merveille, mon neveu : mais Maurice est avancé; Maurice sait lire, écrire et compter; et ce qu'il y a de mieux c'est qu'i sait la musique comme celui qui l'a inventée.

VICTOR.

Je n' savons ni lire ni écrire, et ça m' fâche, parce que je n' pourrons pas, quand j' serons à Paris, demander des nouvelles de ma grand'maman, de maman, de ma tante et d' tout le village.

CHRISTINE.

Encore faudrai-ti qu' tu susses compter.

VICTOR.

Oh! pour le négoce que j'entreprends, le travail se fait d'une main, et le gain se compte de l'autre; quant à c' qui est d' la musique, quoique je n' sache pas encore jouer du triangle, j' savons sans y manquai la chanson qu' ma tante m'a apprise.

CHRISTINE.

Chante-nous ça, chante-nous ça.

VICTOR confidemment à Charlotte et à Caroline.

Air connu.

Je vends des fines éguilles
Pour les femmes, pour les filles;
Mais les vieilles n'en auront pas.
Ramonez-ci, ramonez-là,
Là, là, là,
La cheminée du haut en bas.

J' portons des lettres ben gentilles
Aux femmes ainsi qu'aux filles;
Mais les vieilles n'en auront pas.
Ramonez-ci, ramonez-là,
Là, là, là,
La cheminée du haut en bas.

CHRISTINE.

Acoute Victor, maugrai qu' tu dises du mal des vieilles, j'allons te prouver que j' n' t'en voulons pas, en t' donnant...

VICTOR avec un empressement intéressé.

Donnais, maman, donnais.

CHRISTINE.

En t' donnant un bon conseil! Drès qu' t'auras affaire à queuq'un pour ce qui regarde ton petit commerce, faudra toujours l'appelai mon gentilhomme, monsieur le

comte, monsieur le baron, et s'il est ben brave sur lui, pas moins que mon prince.

VICTOR.

Hé mais! ma bonne maman, si j' me trompe?

CHRISTINE.

Va, va, m'n enfant, si ça n' fait pas d' bien, ça n' fait pas d' mal; la vanité fait tout sur la plupart des hommes; ils se fâchont rarement qu'on leur suppose des qualités; ils ne pardonnont jamais qu'on leur en retranche.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, MAURICE, JEANNETTE.

CHRISTINE.

Ah! à la parfin, vous v'là donc, vous autres?

MAURICE.

Hé oui, me v'là.

THÉRÈSE.

C'est singulier, comme le p'tit Victor n'a d' cesse qu'i n' soit en route, et comm' mon frère, qui est le double plus grand, s' fait tirer l'oreille pour s'en aller.

MAURICE.

Hé ben donc, ma sœur, vous trouvais ça surprenant! J' savons que ben du monde est parti d'hier, mais est-c' que Michel n'est pas parti ce matin, au grand regret de sa Charlotte? est-c' que je ne pouvions pas aussi retardai not' voyage d'une journée? est-c' que j' nons pas le petit Victor à menai? est-c' que avec lui j' pouvons suivre les autres? et puis, est-c' qu'i n'est pas ben naturel que j' restions le plus que j' pourrons auprès de not' femme?

JEANNETTE.

Hé! mais tu n'es pas encore not' mari.

MAURICE.

Mon guieu, j' savons ça itou, mais tes parens en sont d'accord, v'là déjà queuque chose; j' sommes d'accord aussi, v'là encore queuque chose, et au printemps prochain quand j' pourrons joindre encore à ça queuque chose de réel et de comptant, ça s'ra conclu que d' reste.

CHARLOTTE.

Ah çà, tu m'as promis, si tu rejoigniais mon mari en route, d' l'i rappelai qu'i s'est engagé à m' faire écrire, ainsi qu'à sa fille Jeannette.

CHRISTINE.

Ah ça, tu m'as promis aussi que si Victor était gentil garçon en voyage tu l' pousserais tout d' suite en arrivant dans la grand' ville.

MAURICE.

Oh de ça, j' vous promettons qu' j'aurons soin de lui ni plus ni moins que si c'était mon fils; je l' mettrons à même, dès que j' serons entrés dans Paris, d' n'avoir pas besoin de not' assistance.

CAROLINE.

Comment qu' tu comptes t'y prendre?

MAURICE.

C'ment? c'est tout simple; je n' serons pas plutôt passé lès barrières que je l' planterons au coin d'une rue tout seul, pour qu'il se tire mieux d'affaire : ça n' sera pas mal débuté.

CAROLINE.

Mais, mon guieu, Maurice, j'imaginais que toi qui joues de l'orgue sous les fenêtres du roi et d' tant d' grandes dames d' la cour, tu pourrais l' placer mieux qu' ça.

MAURICE

Mieux qu' ça, Caroline! i' n' peut pas mieux

faire que d' commencer comme avait commencé défunt vot' mari, comme a commencé l' mari d' Charlotte, comme j'avons commencé nous-mêmes, et comme j' commençons tretous dans not' pays; mais faut qu'il achète ça par le travail; i' n' sera pas plus malade que moi.

MAURICE.

J' pardis père et mère en bas âge;
Mais, sans perdre l'espoir pour ça,
Un beau matin j' pars du village;
Voilà que dans Paris me v'là:
J' fais c' qu'i va fair'; dam', c'est l'usage
Bientôt, pour gagner davantage,
J' monte à l'emploi de ramonage.
Oh! oh! ah! ah! oh! oh! ah! ah!
Y a, drès que l' pauvre aime l'ouvrage,
Eune voix qui lui dit: courage; } bis en chœur.
Aide-toi, le ciel t'aidera.

De montrer l'ours je me fis fête
Quand je devins deux fois plus grand;
Mais j' m'aperçus qu' j'étais une bête
D'en montrer eun' qui mangeait tant:
J' n'eus qu'un' marmote, et l'on devine
Qu' ça fut tout gain d' montrer sa mine;
Ça dort six mois, et qui dort dîne.
Oh! oh! ah! ah! oh! oh! ah! ah!
Y a, drès que l' pauvre aime l'ouvrage,
Eune voix qui lui dit: courage; } bis en chœur.
Aide-toi, le ciel t'aidera.

J' voulus jouer d' la flûte et d' la vielle,
Mais faut êtr' trop savant pour ça;
I' restait l'orgue à manivelle;
J'étais né pour c't instrument-là;
J'y somm's fort d'eun' manière unique,
Et d' pis qu' du roi j'ons la pratique
J'entreprends la lanterne magique.
Oh! oh! ah! ah! oh! oh! ah! ah!
Y a, drès que l' pauvre aime l'ouvrage,
Eune voix qui lui dit : courage; } bis en chœur.
Aide-toi, le ciel t'aidera.

(Il prend Victor par la main.)

VICTOR.

Adieu, maman; adieu, ma grand'maman; adieu, tout l' monde.

CHRISTINE.

C'est plus fort que moi d'jà; je n' pouvons pas m' résoudre à le voir partir, et j' rentrons tout exprès... Adieu, Maurice.

MAURICE.

Hé quoi! la maman, vous n' venez pas nous reconduire un p'tit bout d' chemin?

CHRISTINE.

Ça n' se peut pas, ça n' se peut pas; c'est affaire aux jeunesses qui ont de bonnes

jambes de grimper là-haut; mais pour moi, qui n' sommes pas sûre de te r'voir au printemps prochain, j'ons le double de tristesse, et ça m'empêche de marcher; j' resterons à consoler ta grand'maman.

MAURICE.

Adieu..... adieu..... Si j' faisons c't' année un hiver aussi bon qu' l'année dernière, j' n'attendrons pas à not' retour pour vous bailler d' nos nouvelles. Adieu, Jeannette... j'espère qu'on s'embrasse en se quittant.

JEANNETTE allant pour l'embrasser.

Bien mieux encore quand on se r'voit; mais non, puisque j'allons te r'conduire jusque là, j' t'embrasserons quand j'y serons arrivée; ça f'rais deux baisers pour un.

MAURICE l'embrassant.

Hé ben, celui-ci s'ra d' cérémonie; garde-moi l'autre pour l' moment où j' nous séparerons; j' m'en souviendrons tout le long de la route.

(Elles s'éloignent en le reconduisant.)

SCÈNE III.

CHRISTINE, BÉATRIX.

CHRISTINE.

C'EST un ben brav' garçon que c' Maurice; il n'a des yeux qu' pour vous.

BEATRIX *l'interrompant.*

Et pour vot' petite fille Jeannette. Oh de ça, c'est ben naturel; ça s'ra un couple ben assorti.

CHRISTINE.

Il y a tout plein de vieilles femmes qui ne trouvent jamais bien que les jeunes gens s'amusent; y en a tout plein qui disent que l' monde va d' mal en pis : je n' sommes pas de c't avis-là nous autres; j' trouvons qu' Jeannette est plus jolie que j' n'avons jamais été; j' trouvons qu' Maurice est plus biau que n'était son pauvre père, et j' paririons qu'un jour l' p'tit Victor s'ra encore plus gentil qu'eux tous.

BEATRIX.

Tiens, tiens, Christine; lève donc la tête si tu peux de c' côté-là. Les vois-tu? les v'là

qui passent là-haut; les vois-tu qui nous font signe?

(**Elles font des adieux muets, tandis que l'on voit ceux de Maurice, de Jeannette, de Caroline et de Victor.**)

Va, va, j' pense qu'i' n'ont pas été fâchés que nous n' puissions pas les reconduire si loin. Tiens, Christine, quand j'étais jeune et que mon mari n'était encore qu' mon amant, j' n'étais pas ben aise qu'on fût toujours sur mes pas...

CHRISTINE.

Tais-toi donc, Béatrix; ne parlons pas de ces choses-là... V'là nos enfans qui redescendent; allons leur préparer à déjeuner.

(**Elles rentrent toutes deux.**)

SCÈNE IV.

CHARLOTTE, CAROLINE, THÉRÈSE, JEANNETTE.

CHARLOTTE.

Hé ben, vous v'là aujourd'hui comme j'étais hier... Pourvu qu'ils ne tardent pas à rejoindre Michel!... Mon pauvre Michel, il s'ennuierait seul en route!

JEANNETTE pleurant.

Oh, vraiment! chacune de nous a sa peine.

QUATUOR.

CHRISTINE.

Être six mois sans mon fils!

THÉRÈSE.

Sans mon frère!

JEANNETTE.

Sans mon amant!

CHARLOTTE.

Sans mon époux!

ENSEMBLE.

Oh, dam', c'est moi, voyez-vous,
Dont la douleur est plus amère.

CAROLINE.

Être six mois sans mon fils!

THÉRÈSE.

Sans mon frère!

JEANNETTE.

Sans mon amant!

CHARLOTTE.

Sans mon époux!

ENSEMBLE.

Oh, dam', c'est moi, voyez-vous,
Dont la douleur est plus amère.

CAROLINE.	CHARLOTTE.
Victor, hélas! Soir et matin dans not' chaumière, Hélas! hélas! je ne te varrons pas Trotter, sauter et voler dans nos bras D'une si gentille manière!	Michel, hélas! Soir et matin dans not' chaumière, Hélas! hélas! je ne te varrons pas Au retour des champs me tendre les bras En m'appelant ta ménagère!
JEANNETTE.	**THÉRÈSE.**
Maurice, hélas! Dimanche ainsi qu'à l'ordinaire, Hélas! hélas! je ne te varrons pas Chanter, sauter, nous tenir par le bras D'une si gentille manière!	Maurice, hélas! Dimanche ainsi qu'à l'ordinaire, Hélas! hélas! je ne te varrons pas Chanter, sauter, nous tenir par le bras D'une si gentille manière!

CAROLINE.

Être six mois sans mon fils!

THÉRÈSE.

Sans mon frère!

JEANNETTE.

Sans mon amant!

CHARLOTTE.

Sans mon époux!

ENSEMBLE.

Oh, dam', c'est moi, voyez-vous,
Dont la douleur est plus amère.

Dans six mois, jour pour jour,
Il sera de retour;
Et jugeai queu beau jour!
Pour mieux l' voir revenir,
Là-bas dans la campagne,
J' tâcherons de ben m' tenir
Là-haut sur c'te montagne.
J' crîrons { Victor, / Mauric', / Mauric', / Michel, } bonjour;
Et si l' vent m'accompagne,
Ah! ah! comme à son tour
I' m' renverra l' bonjour!

JEANNETTE.

Je n' me trompe pas, c'est Maurice qui r'vient!

CAROLINE.

Il a l'air effrayé; serait-il arrivé quelque chose à mon fils!

THÉRÈSE.

Oh qu' non ; je l' vois courir comme à son ordinaire ; c'est qu' mon frère aura sûrement oublié queuque chose.

CHARLOTTE.

Vous n'y êtes pas, vous autres ; est-ce que les amoureux ne reviennent pas vingt fois avant d' s'en aller tout de bon ?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTES, MAURICE, VICTOR.

MAURICE, qui a entendu les dernières paroles de Charlotte.

Hé bien, maman, vous n'y êtes pas non plus vous : hum ! si vous saviais c' que j' viens vous apprendre !...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, BEATRIX, CHRISTINE.

CHRISTINE.

VENAIS donc déjeunai, vous autres...
(Apercevant Maurice et Victor.)
Hé mais ! qu'est-c' que ça signifie ?

BÉATRIX se frottant les yeux.

Est-ce que je rêvons? Pour queu sujet...

CHARLOTTE.

C'est ce que je l'y demandons.

MAURICE.

Hé ben! il y a que j' viens d' voir tout là-bas, là-bas comme une armée formidable qui arrive tout fin drès par ici; elle est encore ben loin; mais.... j'ons vu qu'i' s' prépariont à traversai le village.

JEANNETTE.

Une armée!

THÉRÈSE.

Une armée!

CHARLOTTE.

Et toi qu'es savant, tu n'as pu voir si c'étaient des ennemis?

MAURICE.

Ma fin' non; j' n'ons vu qu' des soldats armés d' piques, et qui f'saient tant d' poussière en marchant, que j' n'ons pu distinguer ce qu'il y avait sur leux drapeaux.

CHRISTINE.

Mais acoutez donc, mes enfans; m'est avis que les troupes du roi d' France sont d'puis

six mois en Italie; si c'étaient elles qui revenaient!

MAURICE.

Que ce soit elles ou non, ça n' nous promet rien d' favorable.

CHRISTINE.

V'là comme t'es toujours avec tes craintes, toi! quel mal veux-tu qu' nous fassent les troupes du roi d' France? est-ce que François Ier n'est pas fils de Louise de Savoie? est-c' que je n' sommes pas sous sa protection, quoiqu' je n' soyons pas sous sa puissance? Et pis s'i' s' trouviont par hasard dans les soldats queuques mauvaises têtes qui vouliont faire tapage, est-ce qui gn'y aurait pas dans les officiers queuqu'un de ta connaissance qui prendrait ton parti?... est-ce que tu n'es pas musicien suivant la cour?

MAURICE.

Tout ce qu'il vous plaira, tout ce qu'il vous plaira; faut avisai ben vite au parti l' plus prudent; faut consultai le vieux père Emmanuel; gn'ya que li dans tout l' village qui soit dans le cas d'avoir vu d' ces choses-là : il faut que toutes les bonnes têtes se réunissent avec la sienne, afin qu'il en sorte un avis qui mette toutes les femmes et les

filles en sûreté, (A part.) et qui me tire d'inquiétude.

JEANNETTE.

Ah, maman! ça doit être ben biau d' voir passer une armée.

MAURICE.

V'là-t-il pas déjà leur cervelle qui galoppe; gn'ya pas de nécessité, mamsell', et gn'ya rien de curieux. Vous avez vu le fils à Nicolas quand il est revenu l'an passé dans le hameau; tout l' monde l'a vu le casque en tête, la lance en main, l' bouclier au bras, et les grandes moustaches sous le nez : hé ben, mamsell', y s' ressemblont tous; qui en a vu un en a vu mille.

CHARLOTTE.

N'allez-vous pas vous disputer, vous autres, tandis que le temps presse? Allons consulter not' bon vieillard; comme il ne peut plus marchai, c'est ben l' moins qu' j'allions chez lui.

MAURICE se radoucissant.

Mamsell' Jeannette vient-elle avec nous?

JEANNETTE.

Gn'ya pas de nécessité, monsieur; gn'ya rien de curieux à voir en route; faut ben qu'i' reste queuqu'un à faire le guet de dessus la

montagne, et c'est nous toutes qui nous en chargeons. Quoi que c'est que vous feriez d' nous là-bas? j' sommes trop jeunes pour bailler not' avis, et d'ailleurs quand on aura l' vôtre, monsieur Maurice, on en aura mille.

(Les mères emmènent Maurice.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, excepté les VIEILLES, les MÈRES et MAURICE.

THÉRÈSE.

Tu as eu raison, Jeannette, d' répondre comme ça à Maurice; ça li est ben aisé à li qui court l' monde de ne pas vouloir que les autres voient ce qu'ils n'ont jamais vu. Hé mais! queu mal est-c' que je ferions de nous trouver là sur le passage de ces gens de guerre?

JEANNETTE.

Pardienne, j' pouvons examiner derrière ces taillis s'ils sont encore ben loin.

THÉRÈSE.

Comme tu dis, Jeannette; on les aperçoit ben d'ici.

JEANNETTE.

Comme leux armes reluisont au soleil!

VICTOR sur le devant de la scène.

Fi qu' c'est vilain d' m'avoir laissé là tout seul! j' sommes ben sûr que si ma grand'-maman était là elle me mènerait par la main où c' qu' vous êtes; mais ça m'est égal, ça m'est égal. (Il monte sur sa sellette.) C'est singulier, ça n' m'avance à rien... Tiens, tiens, tiens comme elles accouront! Oh ben, tant mieux, c'est que ça vient jusqu'ici.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN.

Ne vous sauvez donc pas comme ça; je suis tout seul.

JEANNETTE.

Maurice avait raison; si c' petit-là nous fait peur, c'ment f'rons-nous donc pour rester en place à considérer les autres?

(Elles rentrent toutes dans leurs maisons, dont elles tiennent les portes entr'ouvertes.)

PETIT-JEAN.

Holà, gentilles bergerettes,
Dont l'air me paraît obligeant;
Quittez, quittez vos maisonnettes,
Approchez-vous de Petit-Jean.
Ah! peut-être qu'on appréhende
De nous voir par autorité
Obtenir l'hospitalité;
Ne craignez rien, on la demande.

THÉRÈSE.

I' n'a pas l'air méchant du tout.

JEANNETTE.

Ça n' dépend pas tout à fait de nous de vous bailler l'hospitalité; d'ailleurs j' vous observerons qu' nos papas et nos frères sont partis hier pour Paris, et que...

PETIT-JEAN.

Comment! un village sans hommes!
D'honneur ce hasard est charmant!
D'abord, grâce au nombre où nous sommes,
Qui de vous n'aurait un amant?
Pauvres filles, je conjecture
Que vous n'avez dans vos loisirs
Ni jeux, ni danses, ni plaisirs;
Vous en aurez, je vous l'assure.

THÉRÈSE à Jeannette.

V'là ben la preuve qu' tu ne dois pas toujours

croire c' que Maurice t' dit. I' semblait que j'avions tout à craindre, et en v'là déjà un qui n' parle que d' nous donner des fêtes.

PETIT-JEAN, après avoir été dans le fond du théâtre examiner les différentes maisons et en avoir marqué quelques-unes à la craie.

Pourquoi, trop fidèle à l'usage,
Comparer ces différens toits?
Ici, n'ayant qu'un seul étage,
Toutes les maisons sont sans choix:
Que la troupe se les partage,
Hormis pourtant celle où je vois
Un essaim de jolis minois;
(A part.)
C'est pour Bayard et pour son page.

Adieu, mes jolis enfans; je reviendrai bientôt vous voir en nombreuse compagnie.

SCÈNE IX.

JEANNETTE, THÉRÈSE, et autres JEUNES SAVOYARDES.

JEANNETTE.

VOYONS donc ce qu'il a tracé sur not' porte... Bah! il n'a fait qu'une croix; c'est qu'il ne sait pas écrire.

THÉRÈSE.

Pardienne, est-ce qu'on a besoin d'être savant pour se battre?

JEANNETTE.

T'as raison, pas plus que pour se faire aimer. V'là Maurice, par exemple, hé ben, jamais il ne m'aurait dit avec la plume ce qu'il m'a dit avec ses yeux; s'il avait fallu qu'il écrivît des lettres pour me déclarer son amour, pour le déclarer à ma mère, ça n'aurait jamais fini, au lieu qu'un beau matin il m'a lancé un coup d'œil qui signifiait tout cela.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTES, MAURICE, CHARLOTTE, CAROLINE, BÉATRIX, CHRISTINE, et autres VIEILLES.

THÉRÈSE.

Vous êtes ben heureux, mon frère; Jeannette ne cesse de parlai de vous.

MAURICE avec défiance.

Oui, quand elle me voit. Je parierais qu'il est déjà venu queuqu'un pendant que j'ons été cheux le père Emmanuel.

JEANNETTE.

Hé ben, vous gagneriais; il est venu un biau petit jeune homme, ben vêtu, qui nous a parlé ben doucement, et qui n'est pas fier.

MAURICE *précipitamment.*

Un biau petit jeune homme! Et où est-il? comment s'appelle-t-il? quand reviendra-t-il?

JEANNETTE *vivement.*

Il nous a dit qu'il allait rejoindre l'armée; quant à son nom, comme il n'a mis qu'une croix sur not' porte, je n' savons pas c' que ça veut dire; mais ce dont je sommes sûre, c'est qu'i' r'viendra tout à l'heure.

MAURICE.

Hé ben, mamselle, c'est le cas d'exécuter les conseils du père Emmanuel. J' sommes ben fâché d'avoir une mauvaise nouvelle à vous apprendre, c'est qu'il faut que toutes les filles demeurent cachées jusqu'à demain matin dans la grange que v'là.

JEANNETTE.

Et moi aussi! jusqu'à demain matin! mais je ne te verrai pas!

MAURICE.

C'est pour ton bien, ma chère Jeannette,

et pour ma tranquillité; aussi je veux avoir le plaisir de t'enfermer moi-même.

JEANNETTE.

Je te remarcions de la préférence.

MAURICE.

Hé mais sans doute. Si j'avions un trésor, et qu'il y eût des voleurs qui en fussent envieux, je ne m'en fierais à personne qu'à moi pour le sarrer.

CHRISTINE.

Mais ce n'était pas mon avis.

BÉATRIX.

Ni le mien.

MAURICE.

Je vous assurons ben qu' c'est d' la prudence et non d' la jalousie; j' vous porterons à manger sans qu'on s'en aperçoive. Allons, les jeunes personnes à droite, et les bonnes mères à gauche.

CHRISTINE.

Faut faire toutes ses volontés à ce petit coquin de Maurice. Allons, nous v'là prêtes.

(Maurice fait entrer toutes les jeunes filles dans la grange.)

JEANNETTE que Maurice pousse dans la grange.

Ma chère Christine, si le p'tit jeune homme qui est venu n'est pas un menteur, il vous demandera ben poliment l'hospitalité; il vous divertira tant qu'il lui sera possible, et c'est chez nous qu'il s'établira avec son capitaine: ayez-en ben soin.

BÉATRIX.

Avec ce bel arrangement-là vous allez voir cependant que nous allons rester toutes seules pour les recevoir : je ne sais, mais...

MAURICE.

Mais, mais vous trouvais encore des difficultés; est-ce que Maurice ne sera pas là? I' sera ben plus aisé de les contraindre à vous respecter, qu'il ne serait facile de leur défendre de lorgnai ces jeunes bargères. J'entends du bruit; fermais la porte de la grange.

CHRISTINE l'empêchant d'entrer dans la grange.

Oh, pour le coup, monsieur Maurice, tu viendras avec nous. Je n' serions pas fâchée d'avoir un chapiau; ça impose toujours.

(Toutes les portes se ferment aux premiers coups de tambour que l'on entend. Les troupes descendent, et, après l'exercice d'usage, entrent dans les différentes maisons.)

SCÈNE XI.

BAYARD, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN.

Monseigneur, il ne faut pas vous arrêter à l'examen des maisons; elles ne sont couvertes que de chaume, mais sous ce chaume reposent les plus charmantes petites personnes que j'aie jamais vues; l'Italie, d'où nous sortons, n'en laisse point apercevoir d'aussi fraîches, et la France, que nous allons rejoindre, en contient à peine autant dans une grande ville que vous en verrez de réunies dans ce hameau.

BAYARD.

Ma foi, mon ami, tu piques ma curiosité; pourtant l'endroit ne me paraît pas peuplé.

PETIT-JEAN.

C'est qu'apparemment elles dorment après leur repas, comme dans le pays que nous quittons. Mais je vois qu'il vous tarde de connaître vos charmantes hôtesses, et que vous ne vous ferez pas de scrupule de troubler ce sommeil momentanée qui rafraîchit les roses de leur teint : voilà la maison que je vous ai destinée; frappons.

BAYARD.

Les pauvres petites, c'est conscience de les réveiller.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, CHRISTINE, BÉATRIX, et autres VIEILLES.

(A l'instant où la scène commence on voit les soldats hésiter, et répugner à entrer daus les maisons, du fond desquelles il sort pareillement de vieilles femmes.)

BAYARD apercevant Béatrix et Christine.

VERTU de ma vie, quelles figures!... Monsieur Petit-Jean!...

PETIT-JEAN.

Monseigneur...

BAYARD.

Rendez grâce à votre âge, qui fait que vous n'êtes pas encore chevalier, car vous me feriez raison de votre petite plaisanterie; j'ai toujours mis avec vous l'amitié à la place de la sévérité, et je m'aperçois que j'ai eu tort.

PETIT-JEAN.

Monseigneur, que je meure à l'instant si je vous avais menti! Il y a quelque chose là-

dessous que je ne comprends pas : j'ai vu là, de mes yeux, vu, ce qui s'appelle vu, tantôt dans cette maison les objets les plus accomplis.

CHRISTINE.

Vous avez rêvé c'la, mon biau monsieur; c'est nous, nous que vous avez entrevues, et à qui vous avez parlé. (*A part.*) Cela me divertit fort de l'embarrasser.

PETIT-JEAN.

En voici bien d'un autre!... Quoi! c'est vous à qui...

CHRISTINE.

A qui vous avez demandé si gentiment l'hospitalité, à qui vous avez promis des divertissemens, et c'est not' maison que vous avais marquée à la craie pour monsieur et pour vous. Allais-vous encore dire que non?

PETIT-JEAN.

Oh! pour celui-là c'est un peu fort! Monseigneur, je vous ferais si j'osais tous les sermens possibles...

CHRISTINE.

C'est mal à vous de ne pas nous reconnaître; serions-nous donc si changées?

PETIT-JEAN *prenant le change.*

Vous l'entendez, Monseigneur; elles conviennent qu'elles se sont changées : nous sommes ici dans un village de sorcières.

BAYARD.

Ecoute, Petit-Jean, je crois à la magie des jeunes femmes pour nous séduire, et à la magie des grand'mères pour mener leurs filles à la baguette en les faisant disparaître quand elles le jugent à propos.

PETIT-JEAN.

Ah oui, je crois que vous l'avez deviné.

BAYARD.

Tu n'as pas encore autant d'expérience que moi, et je vois qu'on t'a attrapé : au reste, la galanterie ne doit marcher qu'après le devoir, et pour le séjour que nous sommes dans le cas de faire ici, j'aime bien autant que mes hôtesses soient aussi respectables.

CHRISTINE.

Vous êtes ben bon, Monseigneur, vous êtes ben bon... Quoi donc que c'est que vous regardais? C'est mon petit-fils Victor que j'ons l'honneur de vous présenter.

VICTOR montrant sa sellette: à Bayard; et lui prenant la jambe comme pour le décrotter.

Oh! si mon capitaine voulait....

CHRISTINE.

Pauvre petit! comme il a de l'industrie, et comme il cherche à se pousser! il fera quelque chose, je l'ai toujours dit, il fera quelque chose!

BAYARD.

Mon petit ami, nous autres soldats nous prenons cette peine-là nous-mêmes, et quant à moi, pendant que votre bonne maman va me préparer, ainsi qu'à mon page, la collation la plus frugale, là tout bonnement devant cette porte, afin que nous soyons plus au frais, je m'en vais retourner sur mes pas pour voir si mes pauvres malades ont tout ce qu'il leur faut; ils ne peuvent marcher qu'après moi; il est juste que je ne dîne qu'après eux.

PETIT-JEAN.

Allez, Monseigneur, que je perde mon nom si je ne me venge pas du tour qu'on nous a joué!

BAYARD.

Et de qui te vengeras-tu? Il y avait de jolies Savoyardes dans ce hameau, et il n'y en a

plus; peut-être bien que Lapalisse est passé par ici.

PETIT-JEAN reconduisant Bayard dans le fond.

C'est ce que je saurai.

CHRISTINE.

Monseigneur, quand vous reviendrais tout sera prêt. Maurice, Maurice...

SCÈNE XIII.

CHRISTINE, BÉATRIX, MAURICE, VICTOR.

MAURICE.

Quoique c'est qu' vous me voulais?

BÉATRIX.

Est-c' que ça s' demande? Je voulons que tu nous aides à mettre l' couvert d' ces braves chevaliers qui nous ont fait tant d' politesses.

MAURICE.

J' n'aurons pas c'te vertu-là ; j' ne pouvons pas me résoudre à les aimer.

CHRISTINE mettant la table.

Pourquoi-t-est-ce, monsieur Maurice?

MAURICE.

Parce qu'ils sont trop résolus à aimer les femmes des autres.

BÉATRIX mettant la nappe de toile jaune.

Ah! s'ils sont tous comme ces deux là, ma foi, vivent les gens de guerre! l'un a l'air de la probité même, et l'autre est d'une expiéglerie qui m'enchante et me rajeunit.

CHRISTINE mettant des vases sur la table.

V'là du vin pour c'tilà qui est le plus vieux, et v'là du bon lait pour c'tilà qui est le plus jeune.

MAURICE tandis que Victor pose des assiettes.

Ah ça, j'espère que vous ne ferais pas tant de façons.

CHRISTINE.

Mon ami, c'est dans ces occasions-ci qu'il faut s' faire honneur de c' qu'on a; je n' veux pas qu'ils alliont dire à la cour qu'on ne boit ni ne mange dans not' pays, et j' prétends ben qu'ils y mettent en vogue nos gâteaux de Savoie quand ils auront mangé c'tilà qu'est de ma façon... Va-t-en cherchai des chaises.

MAURICE.

Ah ben oui des chaises! si vous les faites asseoir ils resteront jusqu'à demain.

VICTOR.

Maman, en v'là.

MAURICE.

Et toutes ces jeunes filles qui sont renfermées là, quoique c'est qu'elles feraient toute la nuit à s'ennuyer?

CHRISTINE.

Mais si tu veux que je te le dise, Maurice, je compte ben les délivrai de prison pour qu'alles dansent les castagnettes au dessert; t'auras beau te fâcher. Le père Emmanuel t'a écouté parlai pendant une heure; il a été d' ton avis : quand il nous aura entendues autant Béatrix et moi il sera du nôtre. Est-ce que c'est proposable que de grands seigneurs passent par ici sans qu'on les régale de la danse du pays? Faut un peu de jalousie, monsieur Maurice, mais i' n'en faut pas trop: not' fille Jeannette est ben instruite que vous allais tous les jours à Paris dans des endroits où on danse, et où vous faites danser le beau sexe; ça ne l'empêche pas de vous aimer; rendez-lui le change. J'allons...

MAURICE s'opposant à Christine dans la crainte qu'elle n'ouvre la grange.

Y pensais-vous !

CHRISTINE.

J'allons de nouveau cheux le père Emmanuel lui demander la permission de faire chanter nos filles en présence de ce biau monde qui ne peut manquai d'être honnête. Viens avec moi, Béatrix; Victor, ne touchez point au gâteau. Si ces messieurs viennent vous dirais que j'allons revenir.

MAURICE.

Oh! je vous suivrons pour empêcher Emmanuel de se prêter à une pareille folie.

SCÈNE XIV.

VICTOR près de la table, PETIT-JEAN dans le fond, ELOI et OGIER appuyés chacun sur le rebord d'une fenêtre opposée.

DUO.

ELOI.

Camarade...

OGIER.

Hé bien?

ELOI.

Te trouves-tu bien?

OGIER.

On m'a pour hôtesse...

ELOI.

Hé bien?

OGIER.

Choisi la plus ancienne.

ELOI hochant la tête.

Camarade...

OGIER.

Hé bien?

ELOI.

Moi je n'en crois rien;
Tu n'as donc pas vu la mienne?

ENSEMBLE.

Hélas! hélas! je le soutien,
Il n'est point de Bohémienne
Plus vieille et plus laide... Hé bien!
Camarade, je n'en crois. rien;
Tu n'as donc pas vu la mienne?
Mais quelqu'un vient, mais quelqu'un vient;
C'est le page qui se promène:
Observons et ne disons rien.

QUATUOR.

PETIT-JEAN en frappant sur l'épaule de Victor.

Camarade...

VICTOR.

Hé bien?

PETIT-JEAN.

Mets fin au tourment qui m'agite;
Dis-moi, dis, sans me cacher rien,
Où l'on a pu loger si vite
Ces fillettes au doux maintien,
Que tantôt je trouvais si bien.
Ah, petit vaurien!
Tu ne réponds rien.
Mon maître et moi nous leur voulons du bien,
Et si tu ne déguises rien
Mon maître et moi nous te ferons du bien,
Nous te ferons du bien.

VICTOR.

Vous me ferez du bien!
Hé bien! hé bien! suivez-moi bien.

PETIT-JEAN pendant que Victor le mène à la porte de la grange.

Fort bien! fort bien! je savais bien...

VICTOR.

Ouvrez, Thérèse; ouvrez, Jeannette; c'est moi... Je me trompe, c'est un biau monsieur qui m'a dit qu'il voulait vous faire du bien et à moi aussi.

(Les femmes, trompées par la voix de Victor, ouvrent la porte de la grange, et le page s'y glisse au même instant.)

ÉLOI ET OGIER reprenant leur duo.

Camarade... Hé bien?
Pour deviner les cachettes,
Pour faire ouvrir les retraites,
Ah! qu'un page s'y prend bien!

PETIT-JEAN entouré des femmes et des filles.

Venez, venez, sortez de vos retraites;
Venez, venez et n'appréhendez rien;
Mon maître et moi nous vous voulons du bien.

JEANNETTE ET THÉRÈSE.

Vous nous contez là des sornettes...
Il a l'air d'un petit vaurien;
Mais après tout Victor n'en savait rien.

PETIT-JEAN honteux d'être vu des deux soldats.

Soldats, à prendre l'air qu'est-ce donc que vous faites?
Pour chercher du repos rentrez dans vos retraites.

ELOI ET OGIER.

Mon officier, pardonnez-nous;
Nos deux hôtesses, voyez-vous,
Sont boiteuses et contrefaites;
Elles ont toujours leurs lunettes,
Et, sourdes sans être muettes,
Elles sont toujours en courroux;
Enfin ce sont de vrais hiboux.

PETIT-JEAN.

Je suis donc plus heureux que vous;
J'ai trouvé le nid de fauvettes.

ELOI ET OGIER.

Pour trouver un nid de fauvettes,
Ah! comme un page s'y prend bien!

JEANNETTE, THÉRÈSE et les autres femmes et filles.

Avec ces gentilles sornettes
Il m'a bien l'air d'un franc vaurien.

PETIT-JEAN lutinant Thérèse et Jeannette.

Mon maître et moi nous vous voulons du bien.

JEANNETTE, THÉRÈSE, etc.

Mais, dame, Victor n'en savait rien.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, MAURICE, CHRISTINE, BÉATRIX.

MAURICE, apercevant le petit page au milieu des filles, devient pâle de colère.

Hé ben, m'en croirez-vous à présent? J'espère qu'il était inutile d'allai reconsulter Emmanuel; alles vous ont entendues de d'dans la grange, et de d'peur que la parmission n'arrivât pas, alles l'ont prise par elles-mêmes: v'là bien les filles ici comme ailleurs!

CHRISTINE.

Eh! ne vaut-il pas ben mieux que j' soyons toutes rassemblées pendant que ces messieurs vont dînai, que s'ils dîniont tête à tête avec Jeannette, par exemple?

MAURICE.

En vérité, ma bonne maman, vous avais toujours des consolations qui désespèrent.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, BAYARD.

BAYARD.

Hé mais, Petit-Jean, que veut dire tout ceci? Notre bon roi n'a pas plus de monde à son grand couvert. Que de figures différentes de celles de tantôt! Petit-Jean, Petit-Jean, ce sont là de tes tours, et la surprise m'a été bien ménagée. (*Il se met à table, et fixe Jeannette tandis que Petit-Jean fixe Thérèse.*) Comment se nomme cette jolie Savoyarde?

CHARLOTTE.

Monseigneur, c'est ma fille; elle s'appelle Jeannette, pour vous servir.

BAYARD.

Vraiment, pour me servir à table! Petit-Jean

lui-même conviendra que jamais page n'a valu Jeannette. Veut-elle bien me verser à boire?

JEANNETTE prend la bouteille.

Monseigneur, je n'oserons jamais ; j'sommes trop honteuse, et la main me tremble.

MAURICE bas à Jeannette.

Laisse tombai la bouteille plutôt.

CHRISTINE.

Faut excusai, monseigneur ; ça n'a pas encore d'usage.

BAYARD.

Donnez, Jeannette; puisque vous êtes intimidée un verre de vin bu à ma santé vous rassurera, et c'est moi qui vous le verserai.

PETIT-JEAN à Thérèse.

Mademoiselle, une part de gâteau. (A part.) La petite sotte a peur de moi.

JEANNETTE.

Oh, quant à ce qui est de ça, monseigneur, vous avez l'air d'un trop brav' homme pour vous refusai.

MAURICE bas à Jeannette qui boit.

Dis que tu bois à sa santé puisqu'il le faut; mais tâche toujours de boire à mon intention.

BAYARD.

Je parierais à voir la charmante Jeannette qu'elle doit chanter à ravir, et qu'elle sait quelque chanson nouvelle.

JEANNETTE regardant Maurice à chaque minute.

Monseigneur, à dire l' vrai, mon cousin Maurice que v'là m'en avait appris une qu'on chantait à la cour il y a six mois, et j' vous la dirions bien volontiers; mais... (Elle regarde Maurice qui lui défend de chanter.) mais, à vous parlai franchement, j' venons de l'oubliai tout d' suite.

BAYARD.

Une chanson de la cour jusque dans ce hameau! Si la belle Jeannette...

MAURICE.

Toujours Jeannette!

BAYARD.

Si la belle Jeannette ne s'en souvient plus son cousin nous fera le plaisir de la dire à sa place.

MAURICE.

Moi, monsieur le chevalier, j' n'en sommes pas capable : si c'est absolument une fantaisie de votre part, v'là Caroline sa tante qui la sait, et qui s'accompagnera de la vielle.

BAYARD.

Je l'écouterai avec intérêt : elle est tante de Jeannette?

MAURICE.

Encore Jeannette!

CHRISTINE à Caroline en lui attachant sa vielle.

Allons, m'n enfant, courage. C'est à vous autres à empêchai qu'il ne s'aperçoive de l'himeur de Maurice.

CAROLINE.

Monseigneur, comme Maurice a eu l'honneur de vous l' dire, c'est une chanson qui a été faite à l'endroit de la guerre d'Italie, où c' que de braves généraux ont recueilli tout plein de gloire pour eux et pour François Ier.

ROMANCE.

Quand reviendront de l'Italie
Les Lapalisse et les Bayards,
Bals et tournois de toutes parts
Charmeront la cour embellie;
Ménétriers et troubadours épars
Chanteront le long des remparts
Ces dignes soutiens de leur maître,
Et le roi dessous sa fenêtre
Fera jouer les Savoyards; } bis en chœur.
Car c'est un prince ami des arts. }

PETIT-JEAN à Bayard.

Vous pleurez, monseigneur?

BAYARD.

Petit-Jean, de la discrétion. (Haut.) Oui, je verse des larmes de joie de la bonne opinion qu'on a à la cour et à Paris de mon ami Lapalisse et.... de son ami Bayard.

CAROLINE.

Il y a un second couplet, monseigneur, qui ne concerne que le roi.

BAYARD.

Et c'est bien juste. Voyons.

CAROLINE.

Vénus, ainsi que c'est l'usage,
Reployant tous les étendarts,
Sous la figure du dieu Mars
De François portera l'image;
Les Raphaël, les Vinci-Léonards
Avec le laurier des Césars
Représenteront ce bon maître,
Et même on le verra paraître
Dans l'optique des Savoyards; } bis en chœur.
Car c'est un prince ami des arts. }

BAYARD.

Voilà qui est fort bien chanté, et quoique la chanson ait été faite à la cour, tout ce qui concerne le roi est de la vérité sans flatterie : mais pourquoi la belle Jeannette, qui a oublié celle-là, ne se souviendrait-elle pas d'une autre ?

JEANNETTE.

Pour ça, monseigneur, y a ben une chanson du pays que j' savons d'puis not' berceau; c'est maman Charlotte qui me l'a apprise.

BAYARD.

Va pour la chanson du pays.

JEANNETTE.

Il faut que mon cousin la chante et la danse avec moi.

MAURICE bas.

J' n'en ferons rien.

BAYARD.

Ah! si j'étais du pays comme je m'offrirais!

PETIT-JEAN fixant Thérèse.

Et moi comme j'en ferais voir à ma voisine!

JEANNETTE ET MAURICE.

DUO.

Refuserais-tu ta Jeannette? Tu vas danser avec Jeannette, Tu vas chanter avec Jeannette. Fi! qu' c'est laid d' fair' l'original! Chant' ben ou mal, ça m'est égal; Dans' ben ou mal, ça m'est égal.	J'aime à chanter avec Jeannette; Mais j'aime à chanter pour Jeannette, Mais j'aime à danser pour Jeannette. Vous le voulais, ça m'est égal, J' chanterons faux, j' danserons mal; Vous le voulez, ça m'est égal.

JEANNETTE dansant avec des castagnettes, et le petit Victor l'accompagnant du triangle.

Faut des orgues et des vielles
Pour fair' danser les d'moiselles
De Chambéri, de Turin;
Mais nous autres bergerettes
A danser j' sommes si faites,
Qu'i' n' nous faut qu' des castagnettes,
Et pis quand l'air est en refrain,
Iou! les triangles vont leur train. } bis en chœur.

SUITE DU DUO.

JEANNETTE.

Pourquoi bouder ainsi Jeannette ?
Fi! qu' c'est laid d' fair' l'original!
Tu chant'rais faux, tu dans'rais mal,
Qu' c'est toujours toi, ça m'est égal.

MAURICE.

J'aime à danser avec Jeannette,
Mais j'aime à danser pour Jeannette.
Vous le voulais, ça m'est égal,
J' chanterons faux, j' danserons mal.

JEANNETTE.

Le Poitou danse aux musettes,
La Lorraine aux clarinettes,
La Provence au tambourin;
Mais nous autres bergerettes
Dans nos paisibles retraites
Nous dansons aux castagnettes;
Seul'ment quand l'air est en refrain,
Iou! les triangles vont leur train. } *bis en chœur.*

BAYARD.

A merveille, Jeannette; je voudrais bien pouvoir reconnaître cette complaisance excessive.

JEANNETTE *tendant la main tendrement à Maurice qui paraît se radoucir.*

Marci, mon cousin; marci, Maurice.

CHARLOTTE.

Mon Dieu, puisque Maurice est en train d'être si obligeant, je n' lui demanderons pas de montrer la lanterne magique, parce qu'il fait grand jour, mais de faire voir tant seulement à monsieur c'te curiosité qu'il a rapportée de Paris et qu'il y remporte; elle est du même temps que la chanson, monseigneur, et gn'ya des choses qui vous f'ront plaisir, ainsi qu'à vot' monsieur Petit-Jean.

MAURICE *à part.*

La peste soit des femmes! Faut-il pas à présent que j'aie mon tour tout seul! et pour qui!...

BAYARD ET PETIT-JEAN.

Allons, Maurice, faites quelque chose pour nous.

MAURICE *préparant son optique.*

Allons, gn'ya pas moyen de reculer; comme on me contrarie!

PETIT-JEAN *à Thérese en la plaçant près de lui.*

Mademoiselle Thérèse, voilà un verre à côté du mien par où vous pourrez voir.

THÉRÈSE.

Ben obligé, monsieur.

BAYARD.

Ma foi je me sens aussi jeune que mon page, et je ne saurais m'empêcher de regarder l'optique de cet homme, surtout si la belle Jeannette accepte la place qui reste à côté de moi.

MAURICE.

Vous êtes ben bon, monseigneur; Jeannette a vu cela vingt fois.

JEANNETTE.

Mon cher cousin, y suffit qu' ça soit d' ton arrangement pour que ça me plaise toujours.

MAURICE à part.

Mon Dieu, mon Dieu, comme elle est près de ce chevalier! comme ma sœur est près de son page! Maudite invention! Y semble que le diable s'en mêle; il faut que je m' rapetissions et que je m' boutions derrière pour gouverner les machines; dépêchons-nous pour abrégeai not' supplice.

Hé vous voyais d'abord ce que vous allez voir, la vue et perspective du château de Cognac, près d'Angoulême, où c' qu'est né not' bon roi de France, François Ier; vous le voyais à l'âge de douze ans qui se promène dans le parc avec MM. de la Rochefoucault, de Jarnac

et d'Ars; (Il lève la tête pardessus l'optique pour épier Jeannette.) et puis vous allais voir ce que vous allais voir, ce brave monarque qui demande à être reçu chevalier par le chevalier Bayard du Terrail.

JEANNETTE à Bayard qui la lutine.

Ah, monsieur, ces complimens-là ne conviennent qu'aux grandes dames de vot' rang.

THÉRÈSE à Petit-Jean.

Monsieur Petit-Jean, vous êtes insupportable; eh! regardais au lieu de causai.

MAURICE.

V'là que vous voyez tous les préparatifs pour c'te grande cérémonie ; v'là que tout l' monde a les yeux fixés sur le chevalier Bayard, et v'là que le chevalier Bayard lui donne l'accolade.

(Bayard embrasse Jeannette, et Petit-Jean veut embrasser Thérèse. Maurice, qui devine à leur murmure ce qu'il ne craignait que trop, précipite son optique par terre. Charlotte, Béatrix, Caroline et les autres femmes retiennent Maurice, et Petit-Jean poursuit Thérèse sur la montagne.)

JEANN. ET CHARLOT. retenant Maurice.	BAYARD.	MAURICE à Jeannette en fureur et par degré.
Que ferez-vous, mon cher Maurice!	Appaisez-vous, mon cher Maurice.	Rentrais chez vous,
Appaisez-vous, appaisez-vous;	Quand on doit être son époux	Rentrais chez vous,
Craignons d'exciter son courroux.	Je sens qu'on peut être jaloux;	Rentrais chez vous.
	Mais entre nous, mon cher Maurice,	Si j'ai tort qu'on me punisse;
		Que je périsse.
Mon cher Maurice, appaisez-vous.	Jeannette a le parler si doux,	
	Et l'œil si rempli de malice,	Rentrais chez vous.
Mon cher Maurice, appaisez-vous;	Que les étrangers malgré vous	J' prétendons bravai son courroux;
	Tour à tour, tout à tour	Je n' souffrirons pas que d'vant nous
J'allons implorer sa justice.	Lui rendront justice.	S' cajole au gré de son caprice
		C'tella dont j' devons êt' l'époux.
		Rentrais chez vous;
		L'autorité n'est pas justice.
CHARLOTTE seule.	BAYARD fièrement.	MAURICE relevant fièrement Jeannette et Charlotte.
Ah, seigneur! du pauvre Maurice	J'aime qu'on prenne un ton plus doux,	Que faites-vous?
Daignais excuser le courroux:		Y pensais-vous!
Il gagne à Paris plus que tous,	Même en demandant justice;	
Et la pein' qu'il prend, voyais-vous,		Y pensais-vous!
Sa grand'mère en a l' bénéfice.	Mais ne craignez point mon courroux.	D'être à genoux
Ma Jeannette l'aime, entre nous,		Pour demandai justice!
Parce qu'il aime à rendr' service;	Ma bonne, et vous, mon cher Maurice,	Pour demandai justice!
Un bon fils devient bon époux.		
Appaisez-vous,	Rentrez chez vous,	Y pensais-vous!
Appaisez-vous,	Rentrez chez vous.	Y pensais-vous!

(On entraîne Maurice dans sa maison, et le village rentre consterné.)

SCÈNE XVII.

BAYARD seul.

Ce n'est point une étourderie de page ; c'est l'effet d'un amour ardent qui cherche à maître dans mon âme. Jeannette, Jeannette, ce baiser que je vous ai pris n'est point encore effacé de mes lèvres ; il passe peu à peu dans mon âme.... Si mes soldats m'entendaient quelle honte!... Pourquoi?... Ils sont hommes; ils m'excuseraient....

SCÈNE XVIII.

BAYARD, THÉRÈSE traversant le théâtre en désordre et avec l'air effrayé.

COUPLETS.

THÉRÈSE.

Ah, ah, monseigneur!
Votre page est un séducteur.
Dans les détours de la montagne
J' grimpons mes souliers à la main;
Mais v'là-t-i' pas qu'i' m'accompagne
Comme s'il savait le chemin;
Quand j' vois qu'un buisson l'embarrasse
Moi j'en profite, et je le passe;
Il voudrait encor m'abuser
Avec queuque propos frivole;
Mais moi je le laissons causer
Sans lui répondre une parole.
Ah, ah, etc.

Quand il voit qu'ainsi je l'évite,
Vous croyez p't-êt' qu'i' m' suit de plus près;
Mais nenni; loin d' courir plus vite
Voilà qu'i' tombe par exprès;
J' me retourn' pour voir s'il s' ramasse;
Ah! me dit-il, un moment, grâce.
V'là qu'i' parvient à m'abuser
Par une plainte aussi frivole;
V'là que pour le laissai r'poser
J' m'arrête aussi sur sa parole.

Ah, ah, etc.

Drès qu' j'eus donné dans l'embuscade,
Choisis, m' dit-il presqu'en courroux,
De t' laisser prendre une embrassade
Ou de m' bailler un rendez-vous.
Je n' veux pas, r'pris-je, qu'on m'embrasse;
Pour un rendez-vous tantôt, passe.
J' nons pas eu tort de l'abuser
Par cette espérance frivole;
Il eût été sûr du baiser;
Il ne l'est pas de ma parole.

Ah, ah, etc.

BAYARD pensif.

Volez vite avant qu'il ne revienne entre les bras de votre frère; mon page est étourdi, mais il respectera cet asile.

(Thérèse rentre dans la maison de Charlotte, qui semblait courir au-devant d'elle.)

SCÈNE XX.

BAYARD seul.

Est-ce bien toi, Bayard? Autrefois tu ne réfléchissais pas pour savoir si une action était bonne ou mauvaise ; ton incertitude est la preuve de ta faute. Pauvre malheureux ! c'est moi qui suis cause qu'il a brisé son optique!... Que vois-je! encore mon nom sur ce tableau ! (Il lit.) « Le chevalier Bayard empêche de « piller la maison d'un gentilhomme de Bresse, « et rend aux filles de ce gentilhomme l'ar- « gent qu'il lui offrait en remercîment de sa « générosité. » Ah ! pour exciter dans mon âme le trouble et le remords je n'avais pas besoin de cette leçon cruelle du hasard !

ARIETTE.

La cour m'attend; plus j'en approche,
Plus je dois tenir à l'honneur:
Ce n'est rien d'être un chevalier sans peur;
C'est tout de l'être sans reproche.

Qu'un soldat, qu'un simple guerrier
Du droit des gens à tout hasard dispose;
Le front ceint d'un nouveau laurier,
Qu'il s'abaisse en passant à flétrir une rose:
Je ne descendrai point à ce droit meurtrier;
Et quand Jeannette est si jolie,
Malgré l'attrait d'une douce folie
Je suis contraint de m'écrier:
La cour m'attend, etc.

D'ailleurs Randan est mort, et sa veuve a des charmes
Qui me rendent rival de nos premiers seigneurs;
Oserais-je m'offrir pour essuyer ses larmes
Si de Jeannette ici j'avais causé les pleurs?

La cour m'attend, etc.

SCÈNE XXI.

BAYARD, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN.

Hé bien, seigneur?

BAYARD.

Tu me vois dans une émotion!...

PETIT-JEAN.

J'entends; vous n'avez pas été si heureux que moi : j'ai poursuivi Thérèse; elle fuyait comme un éclair devant moi, mais je l'ai atteinte, et....

BAYARD *sévèrement.*

Hé bien, monsieur!

PETIT-JEAN.

Hé bien, j'ai voulu l'embrasser; elle a résisté, mais elle m'en a dédommagé en m'accordant un rendez-vous pour ce soir.

BAYARD souriant.

Le joli rendez-vous qu'a là Petit-Jean! (A part.) Et voilà pourtant les effets de la persécution! voilà le fruit de mon perfide exemple. (Haut.) Je suis d'une colère!...

PETIT-JEAN.

Ma foi, seigneur, vous devez l'être en effet de voir une petite fille comme Jeannette préférer à l'aveu galant d'un chevalier tel que vous l'amour grossier d'un homme comme Maurice, et à votre place...

BAYARD vivement.

Que ferais-tu?

PETIT-JEAN.

Ce que je ferais, morbleu! ce que je ferais! je ferais battre la générale, je rassemblerais ma troupe sur cette place, et en sa présence je ferais une bonne peur aux mères pour leur rigidité, aux filles pour leur froide sagesse, et à Maurice pour sa prétention au courage.

BAYARD.

J'adopte une partie de ce conseil.

PETIT-JEAN.

Comme ils vont trembler!

BAYARD.

Petit-Jean, c'est toi que je charge d'amener ici Jeannette, sa famille et Maurice; les coupables seront bien punis! Aux armes!

(Au signal de Bayard on bat la générale, et les différens pelotons de sa troupe se rangent en haie autour de la place.)

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS, JEANNETTE, THÉRÈSE, CAROLINE, MAURICE, BÉATRIX, VICTOR.

PETIT-JEAN.

Allons, allons, vous vous êtes assez moqué de nous, mesdames et mesdemoiselles! et toi, Maurice, tu vois à présent que la force peut mettre des bornes à la licence.

JEANNETTE à genoux.

Monseigneur, n'opprimez point une malheureuse victime de l'infortune, dont vot' générosité doit ben plutôt vous rendre le défenseur!

BAYARD.

Levez-vous, ma fille : vous sortirez de ce dernier entretien aussi sage et plus heureuse que quand vous êtes entrée pour le subir;

prenez cette bourse; elle renferme cent écus d'or. (A Petit-Jean.) Et nous partons.

JEANNETTE.

Ah, monseigneur! ah, ma mère!

VICTOR.

Ah, ma cousine! vous avez plus d'argent à vous toute seule qu'il n'y en a dans tout l' village.

PETIT-JEAN.

Je ne m'étonne pas s'il me plaisantait sur mon rendez-vous de ce soir; nous allons partir.

BAYARD.

Et moi qui oubliais ce pauvre Maurice!... Brave garçon, rends Jeannette heureuse; rends-la heureuse, mon ami! voilà aussi cent écus pour les habits et pour les frais de ton mariage : mais je te conjure, au nom de Dieu, de changer de rancune à bienveillance avec autant de plaisir que j'ai changé de vice à repentir.

MAURICE à Bayard.

Ah, mon seigneur! telle était ma jalousie, telle est ma reconnaissance. Hé bien, Caroline, nous n'irons pas ton fils et moi à Paris, du moins pour cette année; j'allons écrire au

père de Jeannette de revenir tout de suite pour mettre fin à mon bonheur.

PETIT-JEAN.

Ma foi, monseigneur, quoiqu'ils m'aient bien fait enrager, je suis bien content que vous ayez enrichi ces pauvres gens.

BAYARD.

Ils n'étaient pas si pauvres que vous croyez, Petit-Jean; vous ne savez donc pas ce que les pères laissent en héritage dans ces campagnes?

PETIT-JEAN.

Eh! que peuvent-ils laisser de considérable?

BAYARD.

Ce qui ne craint ni le temps ni la puissance humaine; la sagesse et la vertu.

CHARLOTTE.

Mais, monseigneur, est-ce que je n' pourrions pas savoir le nom de notre bienfaiteur?

BAYARD.

Il n'est pas nécessaire.

PETIT-JEAN.

Oh, pour cela, mesdames et messieurs, le

chevalier Bayard est toujours fâché quand on le cite pour une belle action... Voilà pour lui apprendre à me frustrer de mon rendez-vous.

TOUS.

Bayard! Bayard! Bayard!

CHARLOTTE.

Le Bayard de la cour!

CHRISTINE.

Quoi! le Bayard des guerres d'Italie!

MAURICE.

Quoi! le Bayard de mon optique!

PETIT-JEAN.

Oui, mes amis, c'est toujours le même; le père des malheureux.

CHOEUR ET VAUDEVILLE.

Vive Bayard! vive Bayard!
Honneur à chaque belle
Du bon peuple Savoyard!
Que le tambour s'accorde avec la vielle;
Des victoires de Bayard
C'est aujourd'hui la plus belle.

PETIT-JEAN.

Pour moi c'est contre mon envie
Qu'on quitte déjà ce séjour.
Hélas! sans femme et sans amour
A quoi ressemble donc la vie?
Le roi l'a dit aux courtisans,
Et je retiens les bonnes choses:
« C'est une année où manque le printemps,
« Un printemps où manquent les roses. »

MAURICE.

Il faut un peu de jalousie,
Mais il en faut si peu que rien;
Sinon le plus tendre lien
Tient bientôt de la frénésie:
Quel est le sort de deux amans
Qui ne se passent nulles choses!

C'est une année, etc.

BAYARD.

Je porte envie à l'opulence,
Qui chez le pauvre tous les jours
Peut prodiguer mille secours
Dont l'effet est la récompense;
Pour refuser les indigens
Lorsque j'ai de trop fortes causes,

C'est une année, etc.

PETIT-JEAN.

Messieurs, tandis qu'à tel ouvrage
Vous souriez complaisamment,
Tel autre à ce sexe charmant
Semble plaire encor davantage;
Mais quand vos applaudissemens
S'unissent par les mêmes causes,
C'est pour Thalie un éternel printemps,
C'est un printemps fertile en roses.

CHŒUR.

Vive Bayard! vive Bayard!
Honneur à chaque belle
Du bon peuple Savoyard!
Que le tambour s'accorde avec la vielle;
Des victoires de Bayard
C'est aujourd'hui la plus belle.

FIN DES SAVOYARDES.

LES SOLITAIRES

DE

NORMANDIE,

OPÉRA COMIQUE

EN UN ACTE, EN VAUDEVILLES,

Représenté pour la première fois à Paris le 15 Janvier 1788, sur le théâtre Italien, et remis à celui du Vaudeville le 8 thermidor an 13 (27 juillet 1805).

A M. DE PIIS,

OFFICIER AU RÉGIMENT DE TOURAINE.

1788.

Mon sujet à plaisir n'est point imaginé ;
Il est connu de la cour, de la ville,
Et je me suis déterminé
A teindre des couleurs du riant vaudeville
Le dessin qu'une Muse (1) en avait crayonné.
D'une critique ardente à m'ôter le courage
Trois ans m'ont fait oublier la rigueur :
Cet opuscule est parti de mon cœur,
Et je me hâte, ami, de t'en offrir l'hommage.

---

1) Madame de Genlis, auteur des Veillées du Château.

PERSONNAGES.

Mme LA DUCHESSE.
MICHEL.
JACQUELINE.
JACQUOT.
MICHELETTE.
LE BAILLI.
ROBERT, garde-chasse.
LAFLEUR.
PIQUEURS ET PAYSANS.

La Scène est en Normandie.

LES SOLITAIRES DE NORMANDIE,

OPÉRA COMIQUE.

(Le théâtre représente l'intérieur d'une vaste forêt, où le jour, qui n'arrive que progressivement, fait découvrir des pommiers, des noisetiers, et surtout des fraisiers sauvages.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHEL, JACQUELINE, JACQUOT, MICHELETTE.

(Michel porte sa hache sur l'épaule; sa femme différens paquets dans son tablier. La petite Michelette tient un panier rempli de pommes et un grand pain rond. Jacquot a sur le dos un petit bourdon d'où pend une gourde remplie de cidre. Ils ont l'air d'être en marche depuis longtemps, et les enfans surtout paraissent très-fatigués.)

JACQUELINE.

AIR: Je l'ai planté, je l'ai vu naître. (De Jean-Jacques.)

Que la maison nous était chère!
Fallait-il donc qu'entre nos bras
Anselme y finît sa carrière!
Cherchons bien loin d'autres climats.

MICHEL.

Cessons plutôt des courses vaines;
Tu ne saurais y résister:
Marcher pour fuir autant de peines,
C'est vouloir ne pas s'arrêter.

JACQUOT ET MICHELETTE.

Le temps adoucira peut-être
Des souvenirs si déchirans;
Le sort vous a privé d'un maître,
Mais il vous reste vos enfans.

MICHEL, JACQUOT, JACQUELINE, MICHELETTE.

Le sort {nous / vous} a privé d'un maître,

Mais il {nous / vous} reste {nos / vos} enfans.

JACQUELINE.

Air des Coquilles. (De la Négresse.)

Vous savez combien je vous aime,
Et vous, ma fille, et vous, mon fils;
Mais à notre chagrin extrême
Croyez que ces pleurs sont permis:
Lorsqu'Anselme dans le village
Nous prit pour garder ses brebis,
Orphelins dès notre bas âge,
Nous étions comme vous petits.

MICHEL *très-attendri.*

Tu m'as vu partir d'un air ferme
Pour braver, dans notre malheur,
Ses parens, dont l'âme se ferme
A la voix de notre douleur;
Mais mon courage est à son terme...
Mon nourricier, mon bienfaiteur,
Ils ont hérité de ta ferme;
Que n'héritaient-ils de ton cœur!

JACQUOT.

Comme à chaque saison nouvelle
Il nous donnait de bons habits!

JACQUELINE *le cœur serré.*

Oh! tout cela c'est bagatelle;
C'est lui qui nous avait unis.

MICHEL.

Nous étions moins, je m'en rappelle,
Ses serviteurs que ses amis.

MICHEL ET JACQUELINE.

Mais tout cela c'est bagatelle;
C'est lui qui nous avait unis.

MICHELETTE *à Jacquot qui veut prendre des pommes dans son panier.*

AIR: La chose vaut mieux que le mot. (De M. Dalayrac.)

Finis donc, finis donc, Jacquot,
Ou je vais le dire à ma mère.

JACQUELINE.

Qu'avez-vous donc?

MICHELETTE.

Fi, quel défaut!
Oh! comme il est gourmand, mon frère!
Il voudrait, je le dis tout haut,
Que du déjeuner l'on parlât bientôt.

MICHEL en souriant à Jacquot.

Hé mais! en parler pourquoi faire?
La chose vaut mieux que le mot.

ENSEMBLE.

La chose vaut mieux que le mot.

(Ils se mettent au pied d'un arbre, de manière que les enfans, moins élevés, se trouvent aux genoux de Jacqueline et de Michel. Jacquot, toujours pressé, veut prendre lui-même des pommes; sa mère fait la distribution du déjeuner. Michel verse du cidre dans une tasse qui passe de main en main.)

MICHEL.

AIR : Le fils à Guillaume.

Repas en voyage,
Lorsque l'on a faim
Matin,
Devient sous l'ombrage
Toujours un festin.

MICHELETTE.

Maman, bonne et sage,
Des pommes qui vont grand train
Fera le partage
De sa propre main.

TOUS.

Repas en voyage, etc.

MICHEL tenant une pomme d'une main et la tasse de l'autre.

Oui, loin du village,
Dans un lieu sauvage,
Ce bon fruit, je gage,
Tiendrait lieu de pain;
Réduit en breuvage
D'un commun usage,
Il a l'avantage
D'être toujours sain.

TOUS.

Repas en voyage, etc.

MICHELETTE.

Sous ce vert feuillage,
Oiseaux, vous chantez en vain;
Que votre ramage
Cède à ce refrain:

TOUS.

Repas en voyage, etc.

JACQUOT repoussant sa sœur pour demander du cidre.

Toi l'on te ménage;
Mais moi j'ai plus d'âge;
J'en veux davantage,
Plus qu'un petit brin;
Cela me soulage:
A prendre courage
Jacquot vous engage;
Nargue le chagrin!

TOUS.

Repas en voyage, etc.

JACQUELINE se levant, ainsi que son mari et ses enfans.

AIR: Ce mouchoir, belle Raimonde.

Quel désert et quel silence!
Je ne vois plus de sentiers.

MICHEL.

Ah, vraiment! c'est qu'on avance
En marchant trois jours entiers.
Cette forêt si profonde,
Où l'on ne voit aucun pas,
Est peut-être au bout du monde;
Moi je n'en répondrais pas.

JACQUELINE.

Air de la croisée. (De M. Ducray.)

Au surplus le soleil levant,
Qui se joue au travers de l'ombre,
Egaye à mes yeux maintenant
Cet endroit qui me semblait sombre.

A m'y délasser du chemin,
Michel, je suis déterminée :
Nous en pourrons partir demain ;
Passons-y la journée.

TOUS.

Passons-y la journée.

JACQUOT.

Papa, papa, que de fraisiers
Je découvre ici dans ma course!

MICHELETTE.

Maman, parmi ces noisetiers
J'entends murmurer une source.

JACQUOT.

Quel goût! quel sucre! ah, les bons fruits!

MICHELETTE.

Comme chaque noisette est pleine!

JACQUOT ET MICHELETTE.

Maman, papa, quel bon pays!
Passons-y la semaine.

TOUS.

Passons-y la semaine.

MICHEL.

Un terrain si loin du hameau
N'appartient sans doute à personne ;
M'est avis que c'est un cadeau
Que la Providence nous donne.

O ciel! là-bas que de pommiers!
Ah, mes enfans! ah, mon amie!
Tout comme Anselme, en bons fermiers,
Passons ici la vie.

TOUS.

Passons ici la vie.

JACQUELINE.

AIR: Tout le long de la rivière.

Il faudrait un gîte
Dans les mauvais temps,
Et même au plus vite
Pour ces chers enfans.

MICHEL prenant mesure avec sa hache de l'espace qu'il y a sur un des côtés des arbres aux autres.

Il suffit; point de chicane;
Je songe à cela,
Et je vois qu'une cabane
Irait fort bien là.

Mais, sans plus attendre,
Vois-tu ces ormeaux;
J'en vais aller prendre
Les plus forts rameaux.
Jacquot, viens aider ton père.

JACQUOT.

Papa, me voilà.

MICHEL embrassant Jacqueline.

Adieu, bonne.

JACQUOT prenant la hache de son père.

Adieu, ma mère.

(A Michelette qui était accourue.)

Toi, demeure là.

SCÈNE II.

JACQUELINE, MICHELETTE, MICHEL hors de la scène.

JACQUELINE montant sur un tertre et conduisant Michel de l'œil.

AIR : Il pleut, il pleut, bergère. (De M. Simon.)

ELOIGNE-TOI, de grâce,
Le moins que tu pourras.

MICHEL.

Va, va, de cette place
Longtemps tu me verras.

JACQUELINE.

Parlons-nous de manière
Que nous n'en perdions rien.

MICHEL.

Jusqu'à présent, ma chère,
Nous nous entendons bien.

JACQUELINE.

Profitons du silence
Qui règne dans le bois,

MICHEL moins haut.

Malgré notre distance
N'entends-tu pas ma voix ?
Je crie à perdre haleine.

JACQUELINE.

Moi je crie aussi fort.

MICHEL.

Je ne te vois qu'à peine,
Mais je t'entends encor.

JACQUELINE.

Ah! méchant, tu m'attrapes...
Je ne t'aperçois plus.

MICHEL.

Mais c'est toi qui m'échappes...
Que ces bois sont touffus!

JACQUELINE.

Va, malgré la charmille...

MICHEL.

Va, malgré le taillis...

JACQUELINE.

Je te vois dans ta fille.

MICHEL.

Je te vois dans ton fils.

SCÈNE III.

JACQUELINE, MICHELETTE qui, ayant pris le panier où étaient les pommes, le remplit de fraises.

JACQUELINE se rasseyant au pied de l'arbre où l'on a déjeuné, et tricotant.

AIR : Je suis heureux en tout, mademoiselle. (De Grétry.)

Occupons-nous jusqu'à ce qu'il revienne;
Qu'à cela ne tienne;
Ma tâche vaut la sienne;
Car c'est, franchement,
Ou pour Jacquot ou bien pour Michelette
Que je peux seulette
Dans cette retraite
Tricoter gaîment.

(Elle prête l'oreille avec attention aux coups de cognée qui retentissent dans la forêt, et qui sont portés de manière qu'ils tombent en mesure avec la suite de son couplet.)

Prêtons l'oreille un moment. Pan.
Il est en train maintenant; Pan.
A tous les coups qu'on entend Pan.
C'est autant d'arbres qu'il fend, Pan.
C'est autant d'arbres qu'il fend. Pan.

(Elle reprend son ouvrage.)

Occupons-nous jusqu'à ce qu'il revienne;
Qu'à cela ne tienne, etc.

C'est encor lui qu'on entend, Pan.
C'est aussi trop imprudent: Pan.
Ah! quel travail fatigant Pan.
Par un soleil si brûlant, Pan.
Par un soleil si brûlant! Pan.

JACQUELINE.	MICHELETTE.
Occupons-nous jusqu'à ce qu'il revienne;	Dépêchons-nous, peur que Jacquot ne vienne;
Ma tâche vaut la sienne;	Qu'à cela ne tienne;
Qu'à cela ne tienne;	Ma tâche vaut la sienne;
	(Elle revient près de Jacqueline.)
Car c'est, franchement,	Et puis, franchement,
Ou pour Jacquot ou bien pour Michelette.	S'il était là la pauvre Michelette
Que je peux seulette	Ne pourrait seulette
Dans cette retraite	Dans cette retraite
Tricoter gaîment.	Caresser maman.

MICHELETTE avec un air câlin.

AIR : Jardinier, ne vois-tu pas.

Tu viens de baiser Jacquot;
Il faut que tu me baises;
Malgré qu'il fasse bien chaud,
J'ai cueilli pour nous tantôt
Ces fraises, ces fraises, ces fraises.

(Jacqueline l'embrasse.)

AIR : Maman, vous me l'avez bien dit.

Ah! quand papa s'en va chantant
Pour vaquer à l'ouvrage,
Je suis seule avec toi, maman;
Je t'aime davantage:
Pourtant quand il dit tendrement
Qu'il me trouve bien sage,
Entre vous deux également
Mon amour se partage.

JACQUELINE essuyant le visage de Michelette.

C'est fort bien fait d'aimer maman,
(Comme elle est tout en nage!)
Mais à chérir ton père autant,
Ma fille, je t'engage.
Bien que Jacquot soit turbulent,
Bien que tu sois plus sage,
Entre vous deux également
Mon amour se partage.

JACQUELINE.	MICHELETTE.
C'est fort bien fait d'aimer maman, etc.	Ah! quand papa s'en va chantant, etc.

SCÈNE IV.

JACQUELINE, MICHELETTE, MICHEL portant des treillages carrés tout prêts à former sa cabane; JACQUOT portant la hache, et sur sa tête un gros fagot de piquets également préparés.

JACQUELINE allant audevant de Jacquot.

AIR : Que j'avions d'impatience.

Ah, mon ami! tu te forces;
Quel fardeau tu portes là!

JACQUOT pirouettant avec le fardeau sur la tête.

C'est en essayant ses forces,
Tra, la, la, la, la, la,
Que Jacquot les accroîtra.

MICHEL à Jacqueline et à ses enfans qui soulèvent le treillage destiné à former le toit.

AIR : Avec Yseult et mes amours.

Embrasse-moi; tout ira bien;
Que j'ai d'esprit et de courage!
Prends ce côté; je prends le mien;
Chacun d'eux va lever le sien...
Ces arbres sont un sûr soutien
Pour un toit qui n'est qu'en treillage.

(Le toit entre réellement dans les branches de quatre arbres disposés à le recevoir. Michel se frotte les mains d'aise.)

MICHEL.	JACQUELINE.	JACQUOT.	MICHELETTE.
Oh! pour le coup le toit va bien : Que j'ai d'esprit et de courage!	Oh! pour le coup le toit va bien : Qu'il a d'esprit et de courage!	Grâce à mon bras le toit va bien : Comme papa j'ai bon courage.	Oui, mon frère, applaudis-toi bien; Nous avons fait beaucoup d'ouvrage.

MICHEL.

Air de la meunière.

Posons le fond premièrement
De cette manière.

TOUS.

Posons le fond premièrement
De cette manière.

MICHEL à Jacqueline et aux enfans qui l'aident.

Prenons les côtés maintenant,
Et plaçons-les également.

TOUS.

Voilà la chaumière
Finie à l'instant.

MICHEL liant chaque treillage avec des branches flexibles.

Attachons tout solidement
De cette manière.

TOUS.

Attachons tout solidement
De cette manière.

MICHEL.

Mettons des piquets à présent
Et par derrière et par devant
Voilà la chaumière
Finie à l'instant.

MICHELETTE.

Puisqu'elle est finie, à présent,
Permets-moi, ma mère,
D'y dormir un petit moment.

JACQUELINE.

Bien volontiers, ma chère enfant.

TOUS avec joie, et MICHEL se frottant les mains.

Voilà la chaumière
Finie à présent.

JACQUOT monté sur le toit de la cabane.

Pour moi qui ne crains pas le vent,
De cette manière
Je dormirai commodément.

MICHEL à Jacqueline.

Je suis fier de mon logement.

MICHEL ET JACQUELINE.

Que de gens sur terre
N'en ont pas autant!

(Les enfans s'endorment, Jacquot sur la cabane; et Michelette en dedans.)

JACQUELINE.

AIR: On ne s'avise jamais de tout.

C'est aussi bien qu'en bois cela puisse être.

MICHEL allant pour y entrer et ne le pouvant.

Tu la trouves donc de ton goût?
O ciel! outre qu'on n'y tient pas debout,
Je n'ai fait ni porte, ni fenêtre;
A cela près, de bout en bout
Elle est fraîche...
Rien n'empêche
D'y voir clair partout.

(A Jacqueline qui hausse les épaules.)

Que veux-tu que je te dise?
On ne s'avise jamais de tout,
On ne s'avise jamais de tout.

JACQUELINE ET MICHEL.

AIR: O toi qui n'eûs jamais dû naître.

Mais quel tableau { pour un bon père!
pour une mère! }
Pauvres enfans, comme ils sont las!
Eloignons-nous de la chaumière,
Et parlons bas, tout bas, tout bas.

Que leur enfance
Goûte en silence
Mieux que nous le prix du sommeil:
Nous en ménage,
Nous à notre âge
Goûtons mieux celui du réveil.

SCÈNE V.

MICHEL, JACQUELINE, JACQUOT ET MICHELETTE endormis, ROBERT.

ROBERT.

AIR: Que le sultan Saladin.

Qui donc coupe ici du bois?

MICHEL ET JACQUELINE.

Baissez tant soit peu la voix;
C'est moi qui...

ROBERT.

Quoi, téméraire!
De quel droit et pourquoi faire?

MICHEL bas et montrant sa cabane.

Parbleu! vous le voyez bien.

ROBERT.

Très-bien, fort bien,

Cela ne me blesse en rien;
Mais...

MICHEL.

Hé bien, qui donc s'en offense?

ROBERT.

C'est l'ordonnance,
C'est l'ordonnance.

MICHEL.

Ce lieu n'est donc pas désert?

ROBERT.

Vous gaussez-vous de Robert?
Chez le bailli de madame
Marchez tous deux.

MICHEL.

Non, trédame!
Nos enfans dorment trop bien.

ROBERT.

Hé bien! hé bien!
Vos enfans n'en sauront rien.
Allons vite, et tôt qu'on avance;
C'est l'ordonnance,
C'est l'ordonnance.

JACQUELINE.

Air de M. Solié.

Pour ces rameaux soyez moins prompt
A nous chercher querelle;
Je vous promets qu'ils reviendront
L'an qui vient de plus belle.
Ici nous allons nous tenir:
Si ma parole est vaine
Vous verrez à nous punir
A la saison prochaine.

ROBERT.

Air : Pucelle avec un cœur. (D'Aucassin.)

(A part.)

Leur bonne foi
Me rend coi;
Ils sont innocens, je croi
Moi.

MICHEL et JACQUELINE.

Je ne laisse qu'avec effroi
Nos enfans sans toi, sans moi.

ROBERT.

Vous reviendrez, j'en jure ici ma foi.

MICHEL.

Nous reviendrons?

ROBERT.

J'en jure ici ma foi;
Sur eux soyez sans effroi.

MICHEL ET JACQUELINE.

Hélas, quel cruel effroi!

ROBERT.

Vous reviendrez, j'en jure ici ma foi:
Notre bailli peut adoucir la loi;
Mais moi je fais mon emploi.
Suivez-moi, suivez-moi.

MICHEL ET JACQUELINE.

Quel effroi! quel effroi!

SCÈNE VI.

JACQUOT, MICHELETTE.

MICHELETTE en dedans de la cabane.

Air de l'andante de la Rosière.

Maman, maman, tout mon corps frissonne;
Hélas, hélas! quel embarras!
Papa, papa, je n'entends personne!
Hélas, hélas, ils n'y sont pas!

Parlerai-je, ou ferai-je bien de me taire?
Je n'en sais rien sur ma foi.
Quel bonheur! là haut je voi
Mon frère!
Ah! mon frère,
Mon cher frère,
Réponds-moi,
Ou je meurs de trouble et d'effroi.

JACQUOT faisant des gestes de réveil.

Ma sœur, ma sœur, veux-tu bien te taire:
Elle a je crois le diable au corps.

MICHELETTE.

Dors-tu?

JACQUOT.

Pourquoi?

MICHELETTE d'une voix tremblante.

C'est que j'ai, mon frère,
Grand'peur.

JACQUOT.

Grand'peur! Ma sœur, je dors.

MICHELETTE secouant la cabane.

AIR : Trouver à qui parler. (De M. Dalayrac.)

Ce que je vais t'apprendre
Va te faire frémir.

JACQUOT descend impatienté.

Autant vaut-il descendre
Que de ne pas dormir,
Que de ne pas dormir.
Mais où donc se cache notre père?
Mais où donc se cache notre mère?
C'est pour me désoler.

MICHELETTE.

Nous n'avons plus, mon frère,
Personne à qui parler,
A qui parler.

JACQUOT riant.

Je devine ta fraude,
Et je cours les chercher.

MICHELETTE le retenant.

Anselme est là qui rôde,
Et de t'en approcher
Moi je dois t'empêcher.

JACQUOT s'échappant.

Ah! tu crois épouvanter ton frère.

MICHELETTE pleurant.

Ah, Jacquot! tu ris de ma prière,
Et tu veux t'en aller!
Tu pourras bien, mon frère,
Trouver à qui parler,
A qui parler.

JACQUOT dans le fond du théâtre et revenant avec réflexion et crainte.

Air des Trembleurs.

Personne en cette demeure!
C'est tout de bon qu'elle pleure.
Serait-il vrai!... que je meure
Si j'y peux rien concevoir.
Ce n'est pas que moi je tremble;
Mais il est bon, ce me semble,
De nous rendre compte ensemble
De ce que tu viens de voir.

MICHELETTE.

Air : Tout au beau milieu des Ardennes. (D'Aristote.)

Anselme a signalé sa rage:
Je ne l'ai pas tout à fait observé;
Mais c'est bien lui, c'est lui, je gage,
Car j'en rêvais lorsqu'il est arrivé:
A sa fureur
Maman dans sa douleur
Opposait la douceur.

JACQUOT.

Finis, ma chère sœur, car j'aurais peur.

Mais achève par complaisance.

MICHELETTE.

Tu sauras donc que je me tenais coi:
Notre père a fait résistance;
Mais le fantôme a crié : Suivez-moi.
Sa grosse voix,
Qui roulait dans le bois,
Me glace encor d'horreur.

JACQUOT.	MICHELETTE.
Finis, ma chère sœur; tu me fais peur.	Dieu sait comme ta sœur avait grand'peur!

JACQUOT adossé avec Michelette.

AIR : Où s'en vont ces gais bergers.

Anselme était-il en blanc?

MICHELETTE.

Je n'en sais rien, mon frère.

JACQUOT.

C'est en noir probablement
Qu'Anselme était, ma chère,
Car c'est la couleur d'un revenant.

ENSEMBLE voyant le Bailli.

C'est fait de nous, { ma chère.
{ mon frère.

(Ils tombent à terre; mais ils se relèvent peu à peu à l'approche de Jacqueline.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MICHEL, JACQUELINE, LE BAILLI, ROBERT.

LE BAILLI à Robert.

AIR : Comment goûter quelque repos. (De Renaud d'Ast.)

DONNE-MOI ce procès-verbal,
Et remporte mon écritoire.
(A part.)
D'après mon interrogatoire
Ces gens n'ont pas fait un grand mal.

MICHEL.

J'ai cru pouvoir, sans qu'on m'en gronde,
Faire un toit la nuit, à mon tour,
Des arbres dont pendant le jour
L'ombre appartient à tout le monde.

JACQUELINE.

Les oiseaux de cette forêt
Ont sans doute un sort plus tranquille;
On les y voit pour leur asile
Choisir le rameau qui leur plaît;
Sûrs qu'on ne vient pas les poursuivre,
C'est leur nid qui les rend heureux:
Déjà nous nous aimions comme eux;
Comme eux encor nous voulions vivre.

MICHEL.

Pour ma femme il était si doux
D'avoir un chez elle, un ménage!
Ce gazon, ce jardin sauvage,
Cette eau pure allaient être à nous:
Destin, faut-il que tu te plaises
Sans sujet à nous désoler!
Faut-il qu'on vienne nous troubler
Quand nous avons toutes nos aises!

LE BAILLI, avec infiniment d'attention, à Jacqueline.

AIR: Ah! je vois qu'il y viendra. (De Renaud d'Ast.)

Passons sur la perte évidente
Du bois coupé que je vois là;
La génération présente
N'en manquera pas pour cela:
Mais, au mépris de l'ordonnance,
Si par vol ou par imprudence
En tous lieux les arbres naissans
Etaient détruits par les passans,
De quel bois les petits enfans
De ces enfans intéressans
Se chaufferaient-ils dans cent ans?

De quel bois, etc.

MICHEL ET JACQUELINE.

AIR : D' l'instant qu'on nous mit en ménage. (Du Droit du Seigneur.)

Ma famille a l'air de lui plaire,
Car il s'attendrit, je le vois;
Nous pourrons fléchir sa colère
S'il entend leur petite voix.
Mon enfant, dis comme { ton père : / ta mère : }
Pardonnez-nous, pardonnez-nous; }
Déjà votre œil est moins sévère; } {Bis avec les enfans.}
Que votre cœur soit aussi doux. }

LE BAILLI à part.

AIR : Lise chantait dans la prairie.

Notre duchesse est à la chasse;
Qui sait quand elle reviendra?
A coup sûr elle ferait grâce
A ces deux personnages-là.

(Il lorgne Jacqueline et frappe familièrement sur l'épaule de Michel.)

(A Jacqueline.)

Pour vous prouver que je vous aime
Je déchire cet acte-là;

(A Michel.)

Et je sens un plaisir extrême
A vouloir t'obliger moi-même.

JACQUELINE lui présentant le panier de fraises qu'a cueillies Michelette.

AIR : Votre cœur, aimable Aurore.

Acceptez ce léger gage
De notre remercîment.

LE BAILLI.

D'un aussi sincère hommage
Je suis très-reconnaissant :

(A part.)

Mais d'éprouver davantage
En vain mon cœur se défend,
Quand elle a sur son visage
La fraîcheur de son présent.

AIR : Que ne suis-je la fougère.

(A Michel.)

Si ta femme les dimanches
Veut bien de ce fruit vermeil
Me faire avec ses mains blanches
Un panier toujours pareil,
En m'engageant à le prendre
Je ne serai pas fâché
Qu'elle cherche à me le vendre
Un peu plus cher qu'au marché.

(Il laisse tomber le panier de fraises.)

AIR : Ah! maman, que je l'échappai belle.

Mais, mon dieu, que ma bévue est forte;
Quoi! c'est mon panier
Qui m'est échappé de la sorte!
Ah! grand dieu, que ma bévue est forte!

JACQUELINE, MICHEL ET LES ENFANS.

A le ramasser
Nous allons tous nous empresser.

(Ils se mettent tous çà et là à ramasser les fraises et à les remettre dans le panier.)

LE BAILLI.

Moi je souffre à vous voir de la sorte;
A la patience au fond du cœur je vous exhorte,
Car, avec l'habit noir que je porte,
Loin de vous aider
Je ne peux que vous regarder.

Mais, mon dieu, etc.
A les ramasser
C'est aussi trop vous empresser.

AIR : Monseigneur, vous ne voyez rien.

Combien à tout ce qu'elle fait
Jacqueline met donc de grâce!

MICHEL.

Rendons notre panier complet.

JACQUELINE.

Oh! j'ai bien nettoyé ma place.

(Aux enfans.)

Pour une ou deux fraises de plus
Ne déparez pas le dessus.

LE BAILLI.

Qu'elle est, qu'elle est bien!

MICHEL avec jalousie, et se mettant entre deux.

Vous dites?

LE BAILLI.

Je ne dis plus rien.

JACQUELINE faisant offrir le panier par ses enfans.

AIR : La fête des bonnes gens. (Du Seigneur bienfaisant.)

Comme on vous le présente,
Recevez-le de nouveau.

LE BAILLI.

Votre humeur obligeante
Ajoute au prix du cadeau.

(A tous.)

Venez me voir au village,
Mes amis, mes bons enfans;
Rentrez dans votre ménage,
Surtout point de complimens.

(A part en s'en allant.)

Michel d'impatience
Vient d'avoir quelques momens:
Malgré leur innocence
L'amour les rend clairvoyans.
Etouffons dans leur naissance
De coupables sentimens;
Ah! ce serait conscience
De troubler ces bonnes gens.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté le BAILLI.

JACQUOT ET MICHELETTE.

Air de la lanterne magique.

AH! qu'à notre cœur sensible
Votre absence était pénible!
Nous ne croyons pas possible
De nous revoir dans vos bras.

JACQUOT.

Sa frayeur était risible;
Elle me disait tout bas
Qu'Anselme, d'un ton terrible,
Avait dit: Suivez mes pas.

JACQUELINE.

Que votre cœur soit paisible.
(Ce nom m'est toujours sensible!)
Plût au ciel qu'il fût possible
De nous revoir dans ses bras!

MICHELETTE.

AIR : Avec les jeux dans le village.

J'avais pourtant bien dans l'idée
Que j'avais entendu ses pas.

MICHEL avec fermeté.

Nenni; la chose est décidée;
Il ne peut revenir, hélas!

JACQUELINE.

D'ailleurs, s'il en avait envie
D'en avoir peur nous aurions tort;
Il fut trop bon pendant sa vie
Pour ne pas l'être après sa mort.

(On entend une chasse, et le bruit des cors remplit les intervalles de l'air suivant.)

AIR : Un petit capucin.

Quel bruit se fait entendre?
(Tron, tron, tron, tron.)
Quel bruit se fait entendre?
Ce sont des gens heureux,
Joyeux,
Ce sont des gens heureux.

JACQUOT.

Je ne puis me défendre,
(Tron, tron, tron, tron.)
Je ne puis me défendre
D'aller les voir exprès
De près,
D'aller les voir exprès.

MICHELETTE.

Si nous allions ensemble.
(Tron, tron, tron, tron.)

JACQUOT.

Volontiers; mais je tremble
De te voir avoir peur,
Ma sœur,
De te voir avoir peur.

(Emmenant sa sœur.)

Vous permettez, mon père?
(Tron, tron, tron, tron.)

MICHEL.

Soit; allez vous distraire.

JACQUELINE.

Tu reviendras bientôt,
Jacquot.

JACQUOT ET MICHELETTE.

Nous reviendrons bientôt.

SCÈNE IX.

MICHEL ET JACQUELINE.

MICHEL.

AIR : D'une amante abandonnée.

Maintenant, ô Jacqueline,
Que nous sommes de repos,
Nous pouvons bien, j'imagine,
Nous remettre à nos travaux;
Nous avons marché de suite
Par tant de chemins nouveaux,
Qu'il nous faut faire au plus vite
Pour Jacquot, pour la petite,
Toi des bas, moi des sabots.

ENSEMBLE.

Nous avons marché de suite
Par tant de chemins nouveaux,
Qu'il nous faut faire au plus vite
Pour Jacquot, pour la petite,
Toi des bas, moi des sabots.

(Michel et Jacqueline se mettent à travailler.)

Air de Malborough, en mineur et en majeur alternativement.

MICHEL.	JACQUELINE.
Pourvu qu'on nous oublie,	
O ma femme, ô ma douce amie!	Cher époux, bonheur de ma vie, etc.
Pourvu qu'on nous oublie	
Que nous serons heureux!	
Que nous serons heureux!	
Sur cette herbe fleurie,	
O ma femme, ô ma bonne amie!	Cher époux, bonheur de ma vie, etc.
Sur cette herbe fleurie	
Comme on travaille au mieux!	
Comme on travaille au mieux!	
L'un et l'autre on s'épie,	
O ma femme, ô ma douce amie!	Cher époux, bonheur de ma vie, etc.
L'un et l'autre on s'épie	
Pour se parler des yeux:	
Que nous serons heureux,	
Que nous serons heureux	
Tous quatre en compagnie,	
O ma femme, ô ma bonne amie!	Cher époux, bonheur de ma vie, etc.
Tous quatre en compagnie,	
Et quelquefois nous deux!	

(On entend des cors.)

SCÈNE X.

MICHEL, JACQUELINE, JACQUOT.

JACQUOT *accourant tout essouflé.*

AIR : Je suis né natif de Ferrare.

Mon dieu, mon dieu, qu'elle est donc belle!
J'ai laissé ma sœur avec elle;
Mais j'accours pour vous prévenir.
Ah! je n'en peux pas revenir!
Ah! je n'en peux pas revenir!
Elle est d'une douceur extrême;
Pour vous dire qu'elle nous aime
Elle-même ici va venir.
Non, je n'en peux pas revenir!
Non, je n'en peux pas revenir!

(*A Jacqueline.*

Sa voiture est quasiment faite,
Quoiqu'en or, comme une charrette;
Six chevaux blancs la font courir.
Ah! je n'en peux pas revenir!
Ah! je n'en peux pas revenir.
Sans craindre de tomber par terre,
De grands messieurs grimpés derrière
Sont d'un rouge à vous éblouir.
Non, je n'en peux pas revenir!
Non, je n'en peux pas revenir!

C'est un vacarme! une poussière!
Plus tous les chiens sont en colère,
Plus les messieurs ont de plaisir.
Ah! je n'en peux pas revenir!
Ah! je n'en peux pas revenir!
A droite, à gauche ils vont, ils viennent;
Dans des cornets jaunes qu'ils tiennent
Ils soufflent à n'en pas finir.
Non, je n'en peux pas revenir!
Non, je n'en peux pas revenir!

(On entend redoubler le bruit des cors. Les laquais de la Duchesse la précèdent.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, Mme LA DUCHESSE, MICHELETTE.

Mme LA DUCHESSE.

AIR : Non, mes amis. (Des Deux Sylphes.)

DANS ce sentier qu'on laisse ma voiture;
Je saurai bien retrouver mon chemin.

(Ses gens se retirent.)

Mon cœur me dit de suivre l'aventure;
Conduisez-moi, petite, par la main.

MICHELETTE de loin

Vous voyez là mon père;
Vous voyez là maman.

JACQUOT allant au-devant de la Duchesse.

Reconnaissez son petit frère
Qui vous quitte dans le moment.

Mme LA DUCHESSE.

Ma bonne, hé quoi, vous paraissez chagrine!
Et vous, mon cher, vous ne me dites mot!

MICHEL saisi de respect.

Nous nous nommons Michel et Jacqueline.

JACQUELINE également embarrassée.

Et nos enfans Michelette et Jacquot.

MICHEL.

Nous sommes d'un village;
Anselme y demeurait;
Mais il est mort! c'est bien dommage!

MICHEL ET JACQUELINE.

Et nous logeons dans la forêt.

Mme LA DUCHESSE.

AIR : Des simples jeux de son enfance.

D'oiseaux et de gibier peut-être
Avez-vous peine à vous nourrir.

MICHEL.

Nous n'avons pas le cœur si traître.

JACQUELINE.

Qui de nous les ferait périr!

Mme LA DUCHESSE.

Serait-ce donc là la chaumière...

MICHEL ET JACQUELINE.

Où nous comptons nous établir.

Mme LA DUCHESSE.

Ah! c'en est trop; mon cœur se serre;
Non, je ne dois pas le souffrir!

MICHEL ET JACQUELINE.

AIR : Plaignez le sort d'un pauvre voyageur.

Ah! laissez-nous cet asile caché;
C'est la faveur qu'à vos genoux j'implore:
Déjà, madame, on nous l'a reproché;
Pour nous l'ôter viendriez-vous encore?

Mme LA DUCHESSE.

Qu'y feriez-vous pendant l'hiver glacé?

JACQUELINE.

Réponds, Michel, car pour moi je l'ignore.

MICHEL.

Dame, à l'hiver nous n'avions pas pensé...
(Regardant Jacqueline.)
Oh! mais l'hiver ne viendra pas encore.

Mme LA DUCHESSE à part.

Un tel état peut-il leur sembler doux!
Ah! qu'en secret mon âme le déplore!
(Haut.)
Quoi, mes amis, ces enfans sont à vous!

JACQUELINE ET MICHEL en saluant la Duchesse.

Madame, hélas, nous n'avons qu'eux encore!

Mme LA DUCHESSE.

AIR : Dans le cœur d'une cruelle. (De l'Amant Statue.)

(A part.)

L'Hymen, à mes vœux rebelle,
Ne nous rend pas si contens!
Mais l'occasion est belle;
(Haut.)
J'adopte vos deux enfans.
A ma chimère
Prêtez-vous avec douceur;
Que je rêve le bonheur
Qu'au fond du cœur
Goûte une mère!

(Aux enfans qui s'éloignaient.)

Un peu plus de confiance,
Jacquot; sois donc sans effroi,
Et tous deux d'intelligence,
Mes enfans, embrassez-moi.

(Elle les embrasse.)

<table>
<tr><td>Mme LA DUCHESSE.</td><td>JACQUES ET MICHEL.</td></tr>
<tr><td>Douce chimère!
J'éprouve un transport flatteur,
Et je rêve le bonheur
Qu'au fond du cœur
Goûte une mère!</td><td>Quelle chimère!
C'est pour nous beaucoup d'honneur.
Elle rêve le bonheur
Qu'au fond du cœur
Goûte une mère!</td></tr>
</table>

JACQUELINE à la Duchesse, qui fait mine d'emmener Jacquot et Michelette.

AIR : Une jeune bergère.

Protégez ma famille,
Mais ne l'emmenez pas.
O mon fils! ô ma fille!
Revolez dans nos bras;
Où pourriez-vous mieux être!
On a beau vous chérir,
C'est lui, c'est moi qui vous fis naître;
Nous feriez-vous mourir!

MICHEL.

Malgré que vos promesses
Soient d'un cœur généreux,
Malgré que vos caresses
Soient un honneur pour eux,
Ah! je vous en conjure,
Gardez un tel bienfait!
Abandonnés dans la nature,
Qui donc nous aimerait!

Mme LA DUCHESSE.

AIR : Simple, naïve et joliette. (D'Aucassin.)

Ma demande était indiscrète;
Mais sans doute qu'avec plaisir
Vous me permettrez de choisir
Entre Jacquot et Michelette.

MICHEL ET JACQUELINE embarrassés.

Ah, grands dieux, quelle offre est la vôtre!
Qu'un tel choix est embarrassant!

JACQUOT ET MICHELETTE, les yeux baissés.

Hé bien, mon père; hé bien, maman...

MICHEL ET JACQUELINE ne pouvant se déterminer.

J'aime mieux garder l'un et l'autre.

(Leurs enfans se précipitent dans leurs bras.)

Mme LA DUCHESSE.

AIR : Compagne tant chérie. (Des Quatre Coins.)

Un tel refus m'éclaire;
C'est un avis du ciel;
Je serai votre mère,
Jacqueline et Michel:
Augmentons dans ma terre
Le nombre des heureux;
J'en laissais deux à faire
En n'en faisant que deux.

Quittez cette demeure;
Je vous en fais la loi;
Dans mon château sur l'heure
Rendez-vous avec moi:
Michel, il vous en coûte
D'abandonner ces lieux;
Vous étiez bien sans doute,
Mais on peut être mieux.

AIR : Non, non, Doris, ne pense pas.

Sans changer rien à votre état,
Je changerai votre existence;
Point de refus, point de débat;
Comptez sur une honnête aisance:
Ce plan qui paraît vous charmer
Au château vous allez le suivre;
Vous vivrez plus pour vous aimer
Quand vous pourrez aimer à vivre.

MICHEL ET JACQUELINE.

AIR : Monsieur de Monti. (Bourée de Saintonge.)

Quel plaisir je sens!
Moi de même,
Moi de même;
Quel plaisir je sens!
Cédons à ses vœux pressans;
Où vont nos enfans
Nous irons bien de même;
Où vont nos enfans
Nous serons tous contens.

Mme LA DUCHESSE.

O mes bonnes gens!
Je vous aime,
Je vous aime;
O mes bonnes gens!
Au château je vous attends;
Que l'un de mes gens
Vous y mène lui-même
Avec vos enfans;
Je vous rendrai contens.

MICHEL ET JACQUELINE.	JACQUOT ET MICHELETTE.	LA DUCHESSE.
Quel plaisir je sens !	Quel plaisir je sens !	O mes bonnes gens,
Moi de même, etc.	Moi de même, etc.	Je vous aime, etc.

(Les domestiques de Mme la Duchesse approchent.)

SCÈNE DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, excepté Mme LA DUCHESSE; LE DOMESTIQUE.

MICHEL *faisant hâter sa femme et ses enfans.*

AIR : *C'est une bagatelle.*

Ma femme, prends ton tricot;
Toi prends ton bourdon, Jacquot:
Donnez-moi vite ma hache,
Car j'ai peur qu'il ne se fâche
Ce monsieur qui ne dit mot:
S'il croquait trop le marmot
Ce serait mal, payer très-mal son zèle.

LE DOMESTIQUE.

Mon zèle!
C'est une bagatelle.

MICHEL.

Çà, monsieur, quand vous voudrez.

LAFLEUR.

C'est par là que vous prendrez.

MICHEL.

C'est donc plus loin qu'au village?

LE DOMESTIQUE.

Infiniment davantage.

MICHEL.

Vous croyez que nous ferons...

LE DOMESTIQUE.

Une lieue aux environs;
Et, par ma foi, moi je la crois mortelle.

JACQUOT *en sautant.*

Mortelle!
C'est une bagatelle.

MICHEL.

AIR : *C'est ce qui me console.*

Ainsi que Jacqueline, hélas!
Mes enfans sont déjà bien las;
C'est ce qui me désole:
Mais le trajet sera moins grand
Si nous chantons chemin faisant;
C'est ce qui me console.

JACQUELINE.

Il faut profiter du moment,
Et quitter cet endroit charmant;
C'est ce qui me désole:
Mais Michel me donne le bras,
Et nos enfans suivent mes pas;
C'est ce qui me console.

MICHELETTE.

Mon cher Jacquot, marche après moi;
C'est un retour de mon effroi;
  C'est ce qui me désole:
Mais qu'Anselme vienne la nuit,
Nous serons loin de ce réduit;
  C'est ce qui me console.

JACQUOT tournant la tête.

Aux fraises de cette forêt,
Ma chère sœur, moi j'ai regret;
  C'est ce qui me désole:
Mais pour arriver au château
Je vais voir du pays nouveau;
  C'est ce qui me console.

MICHEL en regardant sa cabane.

Avoir fait ce bon logement,
Et le quitter si brusquement,
  C'est ce qui me désole:
Mais il sera tout préparé
Pour un voyageur égaré;
  C'est ce qui me console.

JACQUOT au public.

Quand il faut unir la gaîté
Avec la sensibilité
  Un auteur se désole:
Mais il sait quand le sujet plaît
Qu'on fait grâce à plus d'un couplet;
  C'est ce qui le console.

FIN DES SOLITAIRES DE NORMANDIE.

SANTEUIL

ET

DOMINIQUE,

PIÈCE ANECDOTIQUE

EN TROIS ACTES, EN PROSE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville le 20 brumaire an 5 (11 novembre 1798).

PERSONNAGES.

SANTEUIL, (1) chanoine de Saint-Victor, et poëte latin.

DOMINIQUE, arlequin de la Comédie Italienne.

COURTOIS, portier de Saint-Victor.

La Scène est à Saint-Victor.

(1) On devrait écrire *Santeul;* mais l'usage et la prononciation ont prévalu.

SANTEUIL

ET

DOMINIQUE,

PIÈCE ANECDOTIQUE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente d'un côté le cloître de l'abbaye Saint-Victor, dans lequel donne le parloir, et de l'autre l'intérieur de la cellule du Victorin.)

SCÈNE PREMIÈRE.

DOMINIQUE en bourgeois, COURTOIS.

COURTOIS.

Monsieur, monsieur, où allez-vous donc?

DOMINIQUE.

J'ai cru que vous m'aviez dit par-là, et je me retrouve toujours à la même place.

Air du vaudeville d'Honorine.

Veuillez m'indiquer la cellule
Où reste monsieur de Santeuil;
Quand j'avance ou quand je recule
Tous ces piliers me troublent l'œil;
Je me perds dans ce cloître immense
Où je n'étais jamais venu.

COURTOIS avec malice.

Monsieur n'est pas, en conscience,
Le premier qui s'y soit perdu.

Si vous n'avez pas trouvé la cellule de M. de Santeuil, ce n'est pas que je vous l'aie mal indiquée; ne vous ai-je pas dit au bas de la tour, près de la grille du grand jardin, en face du parloir?

DOMINIQUE.

C'est donc là?

COURTOIS.

Justement; mais il y a cent à parier que M. de Santeuil n'y est pas.

DOMINIQUE.

Pourquoi?

COURTOIS.

C'est que s'il était enfermé chez lui ce serait

pour composer, et que s'il composait nous ne pourrions manquer de l'entendre.

DOMINIQUE.

Comment cela?

COURTOIS.

Je vais vous l'expliquer.

AIR : Lubin est d'une figure.

Santeuil est insupportable
Quand il fait ses vers latins;
On dirait presque du diable
Forcé de louer les saints :
De David prend-il la lyre,
Il a d'un fou le coup d'œil;
Du talent c'est le délire,
C'est le rire
De l'orgueil;
Parfois sous la treille
Il dort,
Et ne se réveille
Qu'au son de l'or.

Santeuil est insupportable, etc.

DOMINIQUE.

Si bien que, selon vous, ce chanoine poëte est un peu enthousiaste, un peu orgueilleux, un peu ami de la bouteille, et tant soit peu intéressé.

COURTOIS se rapprochant.

Ma foi, je n'en puis rien rabattre que les *un peu;* je ne suis d'ailleurs que l'écho d'un savant appelé M. de la Bruyère, et d'un poëte nommé M. Boileau, qui l'ont représenté sous ces couleurs-là dans le monde : mais je vous avoue que s'il m'était permis, et que j'en eusse le talent, je l'habillerais bien encore d'une toute autre manière, ne fût-ce qu'à cause du tour qu'il m'a joué hier soir.

DOMINIQUE.

Que vous a-t-il donc fait?

COURTOIS.

Ce qu'il m'a fait! ce qu'il m'a fait! Ah! je ne le lui pardonnerai jamais! Ecoutez.

AIR : Nous avons une terrasse.

Santeuil, voulant
A la nuit noire
Rentrer au couvent,
Frappe à mon contrevent:
Afin d'en tirer pour boire,
En riant
Je lui dis : néant.
Par le guichet à ces paroles
Il me glisse quelques pistoles:
Moi j'ouvre la porte à l'instant.

Mais vous allez voir s'il est franc :
Je crois, me dit-il en entrant,
Que j'ai laissé tomber un gant;
Va voir dehors, mon cher enfant.
On est crédule, et surtout obligeant;
Hors de ma loge un sot zèle m'emporte;
Sur les pavés je cherche en tâtonnant:
Crac, sur mon dos il referme la porte;
Puis à m'ouvrir quand je l'exhorte,
En jurant
Il reprend:
Néant.
Je sens ma bévue.
Plus l'heure est indue,
Plus il s'évertue
A me voir dans la rue.
Quel parti prendre?
De crainte d'esclandre,
Il m'a fallu rendre
En enrageant
L'argent.

Vous concevez...

DOMINIQUE.

Je conçois que ce tour-là valait bien le vôtre.

COURTOIS.

C'est d'autant plus indigne de sa part, qu'hier matin il avait reçu cent écus d'avance

pour un hymne à la louange de saint Martin, et six bouteilles (à compte d'une feuillette de deux cent cinquante) pour une ode en l'honneur du vin de Bourgogne. Parbleu! tenez, regardez à travers la serrure; le sac et le panier sont encore là. Il pouvait aisément me donner pour boire et à boire; mais non, rien, rien. Qu'un homme comme moi soit intéressé, c'est tout simple, c'est juste, c'est même dans l'ordre : mais qu'un chanoine régulier, qu'un poëte, qu'un homme célèbre retienne ainsi le juste salaire d'un pauvre diable, c'est ce qui crie vengeance.

AIR : Rien ne me plaît s'il ne vient de Lisette.

Si vous pouviez lui faire quelque scène,
D'honneur, Courtois vous en saurait bon gré.

DOMINIQUE souriant.

Lui faire scène!
Oh! qu'à cela ne tienne;
Monsieur Courtois, je m'en occuperai.

ENSEMBLE.

COURTOIS à part.	DOMINIQUE à part.
Cet honnête homme est entré dans ma peine;	Un auteur gai de la scène italienne
A me venger je le vois préparé.	A faire scène est toujours préparé.

COURTOIS.

Si vous pouviez lui jouer quelque pièce,
D'honneur, Courtois vous en saurait bon gré.

DOMINIQUE.

S'il me reçoit avec impolitesse,
Croyez, monsieur, que je la lui joûrai.

ENSEMBLE.

COURTOIS à part.	DOMINIQUE à part.
Cet honnête homme est entré dans ma peine;	Un arlequin de la scène italienne
A me venger je le vois préparé.	A jouer pièce est toujours préparé.

COURTOIS.

Ecoutez; M. de Santeuil ne peut pas tarder à rentrer; mais vous ne pouvez pas décemment rester ici à l'attendre, tandis que je.... (Il fait signe qu'il va balayer.) Allez faire un tour au jardin, et je vous appellerai dès qu'il sera arrivé.

DOMINIQUE lui donnant pour boire.

Je vous en serai bien obligé.

COURTOIS le remerciant.

Je n'y manquerai pas; de la manière dont

vous en usez avec moi vous me trouverez toujours disposé à vous prêter les mains.

(Dominique sort.

SCÈNE II.

COURTOIS seul.

Tout le monde est généreux avec moi; oui, tout le monde, excepté M. de Santeuil; aussi ne quitterais-je pas ma place de portier pour toute autre; c'est un poste si facile à remplir, et en même temps si lucratif! Un portier de chanoine est presque chanoine lui-même.

(Il balaie.)

Air nouveau de M. de Piis.

Décacheter sur ma porte
Les journaux que l'on apporte;
Du voisinage entier
Moyennant chopine être gazetier,
A déjeuner ça rapporte,
A déjeuner ça rapporte,
A déjeuner ça rapporte.

De tout le bois qu'on apporte
Prendre la dîme à ma porte,
Et me faire payer
Bien des balais neufs... sans balayer,
A dîner ça me rapporte, etc.

Et pour peu qu'après je porte
Lettre d'affaire ou... n'importe,
Aux belles du quartier,
Avec la prudence du métier,
A souper ça me rapporte, etc.

Je ne me trompe pas; voici M. de Santeuil: ou il compose, ou il est en colère, car il parle tout seul.

SCÈNE III.

COURTOIS, SANTEUIL.

SANTEUIL l'interrompant vivement.

AIR : La rigueur, le ton sévère.

Ah! quelle école j'ai faite!
J'en suis pour ma course et ma toilette.
C'est mon temps que je regrette;
L'univers
Y perd d'excellens vers.

COURTOIS.

Il y a longtemps, monsieur, qu'un étranger...

SANTEUIL.

J'aurais fait l'hymne et l'ode,
Dont le prix
Me serait commode.
J'aurais suivi ma méthode
Apollon dicte, et moi j'écris.

COURTOIS.

Permettez-moi de vous dire, monsieur...

SANTEUIL.

Ah! quelle école j'ai faite! etc.

Ah, ah, te voilà, Courtois. Dis-moi si l'on peut jouer de guignon plus que moi!

COURTOIS à part.

Le plus court est de commencer par l'écouter.

SANTEUIL.

Tu sais que je me fais un plaisir d'assister aux sermons de tous mes amis, et un devoir d'assister à la collation d'usage qui en est la suite.

COURTOIS.

Oui, monsieur; et dans ce cas-là vous préférez vos devoirs à vos plaisirs.

SANTEUIL.

Que dirais-tu de ce maudit abbé Poupin, qui m'invite aujourd'hui à me trouver à deux heures à Saint-Severin? Je m'y rends.

COURTOIS.

Sur quoi prêchait-il?

SANTEUIL.

Il s'agit bien de cela !

Air de la parole.

Dès son exorde il a bronché,
Tant sa mémoire est infidèle;
Après avoir toussé, craché,
Il s'est embrouillé de plus belle;
Bref, il a fui;
Mais avec lui
Vois-tu mon goûter qui s'envole.

COURTOIS.

C'est être de mauvaise foi.

SANTEUIL.

Comment donc !

Au ciel, à l'auditoire, à moi
C'est avoir manqué de parole.

Mais je veux m'en venger.

COURTOIS.

Vous ferez bien.

SANTEUIL à son secrétaire.

AIR : Ça n' se peut pas.

Plions en manière de lettre
Une feuille de papier blanc.

COURTOIS à part.

Que va-t-il faire ?

SANTEUIL *écrivant.*

Maintenant il s'agit d'y mettre
Une adresse en style mordant :
Celle-ci sera courte et claire ;
Lis : A Monsieur l'abbé Poupin,
A Paris, demeurant en chaire
A Saint-Sevrin.

ENSEMBLE.

Demeurant, demeurant en chaire
A Saint-Sevrin, à Saint-Sevrin.

SANTEUIL.

Tu me feras le plaisir de la remettre à l'abbé Poupin lui-même de ma part.

COURTOIS.

Hé mais, monsieur!...

SANTEUIL.

Je te promets...

COURTOIS.

Vous promettez toujours !

SANTEUIL *montrant le sac.*

Je ne t'en dis pas davantage.

COURTOIS.

Tant pis ; mais moi je dois vous dire avant de partir qu'il y a dans le jardin un étranger

qui vous attend depuis une heure. Permettez. (Il ouvre la fenêtre qui est au-dessus du secrétaire.) Monsieur, M. de Santeuil est chez lui; venez.

SANTEUIL.

Quel est cet étranger? que me veut-il? que m'apporte-t-il?

COURTOIS.

Air de Malborough.

Ce qu'il est je l'ignore;
Ce qu'il veut je l'ignore encore;
Je crois qu'il vous honore;
Mais il n'apporte rien.

(Courtois s'esquive en faisant des signes de connivence à Dominique.)

SCÈNE IV.

SANTEUIL, DOMINIQUE.

DOMINIQUE humblement.

C'est à M. de Santeuil que j'ai l'honneur de parler?

SANTEUIL.

C'est à Santeuil, et non à M. de Santeuil. Est-ce qu'on dit M. Homère, M. Horace et M. Virgile?

DOMINIQUE souriant.

A la bonne heure; une autre fois je vous traiterai à la grecque ou à la romaine.

SANTEUIL.

Qu'y a-t-il pour votre service?

DOMINIQUE.

Bien peu de chose; un vers de votre façon.

SANTEUIL vivement.

AIR : Et ce qu'on a cesse de plaire.

Bien peu de chose un vers de moi!
Osez-vous me le dire en face!
Bien peu de chose un vers de moi!
De moi qu'au faîte du Parnasse
A la cour, à la ville on place!
Avec ces suffrages je croi
Qu'on peut bien se passer du vôtre:
Sachez, monsieur, qu'un vers de moi
En vaut au moins mille d'un autre.

DOMINIQUE.

Hé mais, monsieur, nous ne nous entendons point; c'est parce qu'ils sont d'un grand prix que je vous en demande un seul.

SANTEUIL.

Pourquoi faire?

DOMINIQUE.

Pour mettre au bas de mon portrait.

SANTEUIL.

Ah! monsieur a fait faire son portrait!

DOMINIQUE.

Pourquoi non? Il me semble que vous avez fait faire le vôtre.

SANTEUIL *avec une pitié insolente.*

Cela est vrai; mais quand je vous entends raisonner comme vous faites, je suis... je suis... presque tenté de m'en repentir.

AIR : Puisque tout le monde s'en mêle.

Jadis il était flatteur
De multiplier son image,
Et de voir chaque amateur
Lui rendre en passant son hommage:
Aujourd'hui c'est différent;
Être moulé tout vivant
N'est plus pour l'homme de talent
Qu'une gloire bien frêle,
Puisque tout le monde s'en mêle.

DOMINIQUE.

Il ne m'appartient pas de discuter les motifs plus ou moins légitimes qui déterminent tant de particuliers à se faire peindre; mais j'aime

à croire que celui qui m'y a porté trouvera grâce même à vos yeux.

AIR : Si Pauline est dans l'indigence.

J'aime depuis longtemps ma femme,
Et j'ai toujours aimé mon fils;
Or, je ne crains pas qu'on me blâme
De combler leurs vœux réunis :
En leur offrant ma ressemblance,
Entre nous, qu'est-ce que je veux ?
A tout moment, en cas d'absence,
Être présent pour tous les deux.

Nos portraits, vous pouvez m'en croire,
Diffèrent beaucoup en ce jour :
Le vôtre est enfant de la gloire,
Le mien n'est fils que de l'amour;
Le vôtre se vend à la ronde,
Le mien caché s'en trouve mieux;
Le vôtre est fait pour tout le monde,
Et le mien n'est fait que pour deux.

SANTEUIL à part.

Il montre avoir du bon sens. (Haut.) J'entre dans vos vues à certains égards; mais ne pourrais-je savoir auparavant...

DOMINIQUE l'interrompant.

Oh! pardonnez-moi, vous saurez tout; je ne prétends rien vous déguiser : d'abord je

me nomme Dominique, et en second lieu je suis votre confrère.

SANTEUIL reprenant sa fierté.

Comment! qu'est-ce à dire! vous êtes chanoine !

DOMINIQUE riant.

Non pas; je ne suis votre confrère qu'en Apollon.

SANTEUIL.

Air des cinq voyelles.

Ce ton jovial
Vous convient assez mal;
Petit compositeur de bal
Soyez moins amical.

DOMINIQUE à part.

Il est si ridicule qu'il en est presque impertinent.

SANTEUIL.

Votre nom de Dominique
N'est nullement poétique;
C'est un nom banal:
Osez-vous bien vous croire mon rival!
De mon droit capital
C'est un oubli total;
On sait qu'en fait d'original
Santeuil n'a point d'égal.

DOMINIQUE.

Je ne vous dispute pas la qualité d'original; mais je ne cesserai de vous répéter que je puis être votre confrère sans être votre émule, et que si je sollicite un échantillon de votre muse, c'est une preuve que je me déclare votre admirateur, votre inférieur, votre...

SANTEUIL *ravi de ce qu'il s'humilie.*

Ah, vous en convenez! on a bien de la peine à mettre de certaines gens à leur place!

DOMINIQUE *à part.*

Et encore plus à la sienne.

SANTEUIL.

Et dans quel genre M. Dominique est-il poëte?

DOMINIQUE.

C'est à l'art dramatique que j'ai borné mes essais.

SANTEUIL.

Et dans quelle langue?

DOMINIQUE.

Dans la française et dans l'italienne; peut-être même mon fils et moi avons-nous innové dans un genre assez drôle; du moins le public

nous a témoigné de la bienveillance à cet égard.

Air du vaudeville de la Piété filiale.

On voyait Scapin et Pierrot
Travestir chaque tragédie,
Et trop souvent la Critique, endormie,
A ses refrains n'attachait nul bon mot:
Mais quand notre muse étourdie
Fit paraître Agnès de Chaillot, (1)
On vit soudain comme de son maillot
Sortir la vive Parodie.

Et je dis que plusieurs de nos pièces nous ont fait un peu d'honneur.

SANTEUIL avec ironie.

Nous ont fait! nous ont fait! Et combien étiez-vous donc pour composer tous ces chefs-d'œuvres? Le père, le fils et...

DOMINIQUE l'interrompant.

Je conviendrai que j'ai choisi
Des collaborateurs uniques
En m'adjoignant pour ces travaux comiques,
Tantôt Legrand, tantôt Romagnesi:

---

(1) On attribue ici à Dominique le père les ouvrages auxquels le fils a eu part; mais cette licence est d'autant plus excusable qu'il est probable que le fils consultait son père.

Mais le coursier du Vaudeville,
Tel que celui des fils Aymon,
Porte à la fois dans le sacré vallon
Deux, trois, quatre auteurs à la file.

SANTEUIL.

Cela se peut; mais je vous avouerai que, n'ayant été de ma vie au spectacle, tout ce que vous pourriez ajouter là-dessus ne pourrait guère m'intéresser.

DOMINIQUE *se grattant l'oreille.*

J'ajouterai pourtant une petite particularité aux aveux que je viens de faire; je vous dirai confidemment que je ne me contente pas de composer des pièces de théâtre; j'en joue.

SANTEUIL.

Vous en jouez!

DOMINIQUE.

Un peu!

SANTEUIL.

Ciel, qu'entends-je! et vous avez le front, monsieur le baladin, de mettre votre pied profane sur le seuil de ma porte! Sortez! sortez!

DOMINIQUE.

Ah! laissez donc, Santeuil; vous voulez rire.

SANTEUIL.

Non, corbleu, je ne badine point!

DOMINIQUE.

Ecoutez donc, Santeuil; nous autres comédiens italiens nous ne sommes point exposés aux foudres du Vatican.

SANTEUIL.

Eh que m'importe; ce qui vous dégrade à mes yeux c'est l'opinion où l'on est de votre immoralité.

DOMINIQUE.

En voici bien d'une autre! Les comédiens ne sont-ils pas hommes, et, comme tels, sujets à des faiblesses?

SANTEUIL *avec aigreur.*

AIR : *Ah! voilà la vie.*

Sans cesse en goguette,
Être au jeu profond,
Aimer la grisette
Et le carafon,
N'est-ce pas la vie,
La vie
Suivie,
N'est-ce pas la vie
Que les comédiens font?

Sortez, vous dis-je, et ne compromettez pas plus longtemps mon décorum!

DOMINIQUE à part.

Mon ami Courtois, vous serez vengé.

SANTEUIL.

Vous dites que...

DOMINIQUE.

Je dis qu'il y a un peu d'hypocrisie dans votre mot de décorum.

SANTEUIL.

Qu'est-ce que c'est!

DOMINIQUE.

On m'avait bien dit que M. de Santeuil était orgueilleux; il vient de me dire lui-même qu'il était original; mais je pourrai dire partout qu'il est brusque et mortifiant.

Air d'un chœur d'Aucassin.

Auguste et grave chanoine,
Eussiez-vous d'un saint Antoine
Et les mœurs et le maintien,
Ce ton ne vous sied en rien:
L'habit ne fait pas le moine;
Mais souvent l'habit de moine
Ne fait rien qu'un comédien.

SANTEUIL.

Croyez qu'avec un chanoine
Ce ton ne vous sied en rien.

DOMINIQUE.

Je ne respecte un chanoine
Que quand il se conduit bien.

ENSEMBLE.

Sortez, } monsieur { le baladin.
Rentrez, } monsieur { le victorin.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SANTEUIL seul dans sa cellule.

Je ne reviens pas de la vanité de ce comédien qui voulait des vers de ma façon pour son portrait ! Si Courtois n'était pas allé porter ma lettre épigrammatique à l'abbé Poupin je lui aurais consigné cet impertinent, pour qu'il lui dise, si par hasard il revenait, que je suis sorti. Mais commençons l'hymne de saint Martin ; ce sac d'argent me reproche ma paresse. Saint Martin fut soldat et évêque : évêque, il a béni les autres ; soldat, il s'est fait bénir pour sa générosité. Je n'ai qu'une idée confuse... ouvrons la légende... Mois de novembre... le onze ; la, la, la ; (Il lit.) m'y voici. Oui, je tiens l'article qui fait le sujet de mon hymne ; n'en cherchons pas d'autre. (Il gesticule en compositeur enthousiaste.)

Air de l'hymne *ut queant laxis.*

Un pauvre avait froid ;
Saint Martin, qui le voit,
Lui donne incognito
Moitié de son manteau :
En tout temps nouveau,
Faut-il qu'un trait si beau
Ne soit qu'en tableau !

Quand un air sacré
Est aussi mesuré,
D'être auteur latin
Je bénis mon destin :
En trois temps certains
Je scande mes refrains
Des pieds et des mains.

(Il bat la mesure du pied et de la main.)

SCÈNE II.

SANTEUIL à son secrétaire, DOMINIQUE en gascon ridicule, un sac de 300 livres à la main.

DOMINIQUE frappant à la porte entr'ouverte.

Est-ce ici lé prieur de cette abbaye ?

SANTEUIL se levant avec considération.

(A part.)

Voici sûrement quelque personne de la

cour. (Haut.) Monsieur, je ne suis point le prieur ; mais je suis le poëte Santeuil, dont il n'est pas que vous n'ayez entendu parler, et comme tel je vous offre mes services. Ne puis-je seulement savoir à qui j'ai l'honneur...

DOMINIQUE vivement et faisant sonner toutes les lettres du couplet.

Air de la Monaco.

Réconnaissez lé marquis dé Fourbès,
Qui fréquentait dès
Sa jeunesse
Billards, cafés,
Cabarets,
Lansquenets,
Jouant sans cesse
Et né gagnant jamais.
Satan décrépit
Se rendit
Ermite ;
Mon instinct subit
Est du même acabit.
J'ai perdu la nuit
Mille écus dé suite ;
J'en viens dé dépit
Prendre ici votre habit.

SANTEUIL.

Que voulez-vous dire ?

DOMINIQUE.

C'est votre habit dont jé mé fais besoin; l'habit dé la maison; il faut un peu aider à la lettre, cadédis.

Fin de l'air.

Lorsqué jé perds
J'ai la tête à l'envers;
Mais j'espère
En ce monastère
Fuir les travers
D'un perfide univers,
Mes noirs revers,
Et tous les tapis verts.

SANTEUIL.

AIR: Jugez du soldat français.

Vous feriez, je vous le promets,
A votre âge une sottise,
Et vous vous consulterez... Mais,
Permettez que je vous dise,
Quoi! vous ne gagnez jamais?

DOMINIQUE.

Jamais.

Moi jé né touche uné carté
Qué du fond du sac,
Ziste, zeste et crac,
Mon dernier écu né parté,

SANTEUIL.

Voilà qui est particulier; mais pourtant le sac que vous tenez est plein.

DOMINIQUE.

C'est lé seul dé mes sacs échappé au naufrage, et jé puis vous jurer ma parole d'honneur qué jé n'ai jamais gagné dé ma vie... Jé l'apporte pour ma dot au couvent.

SANTEUIL

Serait-il possible que vous ne gagnassiez jamais!

DOMINIQUE.

AIR : Mes bons amis, pourriez-vous m'enseigner.

Vous savez bien qu'au pays dé là bas
D'adresse au vingt et un l'on joûte:
Dé cé jeu-là, cadédis, jé suis las
Quand jé songe à cé qu'il mé coûte.
L'an passé, pas à pas,
Dans les plus mauvais draps,
Il mit ma fortune en déroute;
Dé Pézénas à Carpentras,
Et dé Carpentras à Bazas
Jé né vis pas
Un as
En routé.

SANTEUIL.

Il faut avoir bien du guignon ; mais j'avoue...

DOMINIQUE soupirant.

Ah ! c'est bien dommage qué vous autres chanoines vous n'avez sûrement pas dés cartes chez vous ; car jé vous convaincrais tout dé suité.

SANTEUIL le prenant à part.

Parlez bas.

AIR : Vous baiserez ma tante.

Croyez-vous que je donne en cafard
Déjà dans la réforme ?
J'ai dans mon secrétaire à l'écart
Un sixain pour ma part.
On attend, pour la forme,
Que le grand-prieur dorme ;
Mais les jeux de hasard
Nous font tous veiller tard.
} Bis en duo.

DOMINIQUE.

Jé vous entends, capédébious ! Vous êtes dés bons vivans ! Hé donc, mettez-vous là ; trois ou quatré coups dé trenté et quaranté vont vous donner une idée dé mon infortuné.

SANTEUIL.

Ah ça, vous m'avez donné votre parole que

vous n'aviez jamais de bonheur. (Il mêle les cartes.) Voyons qui taillera.

DOMINIQUE.

Allez, allez, voilà nos deux sacs en présence; mais jé gagerais bien qué les deux jumeaux vous resteront. C'est moi qui taille; première preuvé dé malheur.

(Il mêle avec toute la rapidité d'un chevalier d'industrie.)

AIR : Tic, tac, tac, tac.

Vous voyez, jé né mens point;
La fortuné constanté
Vous donne à vous lé bon point,
A moi toujours quaranté.

EN DUO.

DOMINIQUE affectant de la douleur.	SANTEUIL affectant de l'indifférence, mais au fond très-gai.
Vous voyez, jé né mens point, etc.	Je vois bien qu'il ne ment point, etc.

DOMINIQUE.

Jé résiste à tort
A mon étoilé fatale,
Et jé risque encor
La martingale.
Aie! aie! aie! aie! hélas, jé vois
Que c'est commé la premièré fois!

EN DUO.

DOMINIQUE.

Vous voyez, jé né mens point, etc.

SANTEUIL.

En effet, il ne ment point, etc.

DOMINIQUE.

Essayons,
Et voyons.
Quelle est ma vaine audace!

SANTEUIL.

Il se peut en effet
Qu'un refait
Vous refasse.

DOMINIQUE.

Aie! aie! aie! aie! hélas, jé vois
Qué c'est commé la prémieré fois!

EN DUO.

DOMINIQUE.

Vous voyez, jé né mens point, etc.

SANTEUIL.

En effet il ne ment point, etc.

DOMINIQUE.

Morbleu! quoiqu'à bout,
Croyez-vous qué jé mé troublé?
Révanché du tout
Et quitte ou doublé.

(Il se donne le gain, et se lève en frappant d'aise sur la table.)

Qu'est-cé, cadédis, qué j'aperçois!
Jé gagné pour la prémièré fois!

SANTEUIL bouche béante.

Un moment; point de mic-mac.

DOMINIQUE prenant les deux sacs.

La chance est par ma foi toute autré;
Cé coup-ci mé rend mon sac
Accompagné du vôtre.

(La ritournelle continue tandis qu'il met les sacs dans sa poche.)

SANTEUIL.

Eh mais! vous disiez que jamais...

DOMINIQUE.

Le hasard.

SANTEUIL.

Vous ne vous faites donc plus chanoine?

DOMINIQUE prenant son chapeau et son épée.

Où mon bonheur commencé, ma vocation finit. Adoucias!

(Il sort.)

SANTEUIL furieux.

Adoucias toi-même! C'est un chevalier d'industrie que ce drôle-là; mais il ne m'arrivera plus de jouer avec les gascons; cette leçon me profitera.

SCÈNE III.

SANTEUIL, COURTOIS par la grille du jardin.

COURTOIS.

AIR : Fillette, fillette.

J'ARRIVE, j'arrive,
Ou plutôt je m'esquive
Du logis de l'abbé Poupin :
Le traître, le traître
En recevant la lettre
M'a traité comme un galopin.
J'attendais sa réponse, à vrai dire ;
Mais je suis parti sans délai
Du moment que j'ai vu qu'il prenait pour l'écrire
Le manche, le manche, le manche à balai.

Au surplus, monsieur, ces petites mortifications, ces risques que j'ai courus ne sont rien, puisque vous m'avez promis de m'en dédommager, et que votre générosité doit enfin se signaler aujourd'hui à mon égard.

SANTEUIL.

Ah, mon pauvre Courtois, un frippon de cadédis m'a mis hors d'état de te donner une obole ; mes pauvres cent écus sont maintenant sur la route de Bordeaux.

COURTOIS.

Il faut convenir que nous avons, vous et moi, bien du malheur aujourd'hui.

SANTEUIL.

AIR : Vous me grondez d'un ton sévère.

Mais tu vois bien ces six bouteilles...

COURTOIS.

Hélas, je ne fais que les voir!

SANTEUIL.

De ce bon vin je vais ce soir
Célébrer les douces merveilles :
Tu reviendras dans un moment;
Tous deux, tous deux nous trinquerons gaîment.

ENSEMBLE.

Tu reviendras, etc. | Je reviendrai, etc.

(Courtois sort.)

SCÈNE IV.

SANTEUIL seul.

Oui, oui, cela est dans l'ordre.

AIR : Mon cousin, l'allure.

Remettons saint Martin
A demain
Puisqu'on m'a pris ses arrhes;
Au lieu de saint Martin
C'est le vin
Qui doit soudain
Exercer mon latin;
A chanter le vin,
Santeuil, le verre en main,
Il faut que tu te prépares.

(Il prend une bouteille, boit un verre et continue.)

AIR : Aussitôt que la lumière.

Pour la pompe Notre-Dame
J'ai fait des vers d'un grand prix;
J'ornai de mainte épigramme
Les fontaines de Paris :
Mais l'eau douce de la Seine
Nuirait par suite à mon art;
Transportons notre Hippocrène
Près des vignes de Pomar.

(Il boit un second coup.)

Puissent les froides naïades
Laisser ma muse en repos!
Grand Bacchus, leurs urnes fades
Ne valent pas tes tonneaux :
Du glouglou de tes rasades
Couvre le bruit de leurs flots;
Couronne ici mes boutades
De lierre et non de roseaux.

(Il boit un troisième coup.)

SCÈNE V.

SANTEUIL, DOMINIQUE une guitare à la main; il est vêtu à l'italienne, et baragouine à volonté.

DOMINIQUE à part.

Je le vois en bonne disposition; d'ailleurs de l'ivresse de l'amour-propre je pourrai peut-être l'amener à l'ivresse véritable.

(Il prélude.)

Air de M. Doche.

J'arrive ici de Rome,

SANTEUIL toujours dans sa cellule.

Peste, il doit être fatigué!

DOMINIQUE.

Presque dans un clin d'œil,

SANTEUIL.

C'est merveilleux !

DOMINIQUE.

Pour y voir un grand homme

SANTEUIL.

Serait-ce moi ?

DOMINIQUE.

Qu'on appelle Santeuil ;

SANTEUIL *sautant presque de joie et aux écoutes.*

C'est moi !

DOMINIQUE.

De Venise à Tarente
Son génie est vanté.
Oh! s'il savait comme on le chante
Il serait enchanté.

SANTEUIL *s'élançant de sa cellule.*

Hé mais, mon cher, donnez-vous la peine d'entrer; c'est moi qui suis ce grand homme que vous cherchez, ce Santeuil dont la réputation s'est répandue même en Italie. Parbleu, vous boirez bien un coup.

DOMINIQUE.

Cela n'est pas de refus ; mais vous voudrez bien que ce soit à table, car je suis las.

SANTEUIL.

Comme vous dites, à table, cela est plus gai. Mais dites-moi donc...

DOMINIQUE lui versant à boire fréquemment jusqu'à la fin de la scène, et ne buvant que fictivement.

On vous chante à Florence;
On vous chante à Milan;
On vous chante à Vicence
Et dans le Parmesan;
On vous chante à Pavie;
On vous chante à Turin;
Et dans Bergame, ma patrie,
On vous chante au lutrin.

A la santé des Bergamasques!

SANTEUIL.

De tout mon cœur. Mais comment se fait-il que mes hymnes aient percé si loin, et que ma fortune se ressente si peu de l'étendue de ma réputation?

DOMINIQUE.

Comment un homme de lettres de votre mérite peut-il faire une semblable question?

AIR : Vous me plaignez, ma tendre amie.

Un poëte, hélas! a beau faire,
Quand il veut paraître au grand jour
D'un imprimeur et d'un libraire
N'a-t-il pas besoin tour à tour?

SANTEUIL.

Cela est vrai.

DOMINIQUE.

On connaît la marche commune
Du plan contre lui combiné :
Eux et l'ouvrage font fortune ;
L'auteur seul reste infortuné. } Bis en duo.

SANTEUIL.

Quel remède à cela?

DOMINIQUE.

Je n'en connais point, si ce n'est qu'un grand homme noie son chagrin dans le fleuve d'oubli.

SANTEUIL *tendant son verre.*

Dans les flots de Bourgogne, morbleu ! A la santé des malheureux poëtes qui ne boivent que de l'eau !

DOMINIQUE.

S'ils boivent de l'eau ce n'est pas que leurs meilleurs modèles ne leur aient donné un autre exemple.

SANTEUIL *s'animant par degré.*

Sans doute...

DOMINIQUE montrant la bibliothèque.

AIR : Mon père était pot.

Ce Pindare que je vois là,
Ce fameux grec lyrique,
Entre nous, mon cher, avait la
Minerve un peu bachique :
Tu sais l'imiter,
Habile à monter
Au temple de Mémoire;
Et puisqu'il a bu
Tu peux être imbu
Du même amour de boire.

(Il verse.)

SANTEUIL.

A la mémoire de Pindare!

ENSEMBLE.

Tu sais l'imiter, etc. | Je sais l'imiter, etc.

DOMINIQUE.

Cet Horace que je vois là
En latin se prosterne
Devant les dieux; après cela
C'est devant le Falerne.

Tu chantas les saints
Dans des vers latins
Qu'Horace eût voulu faire:
Comme lui tu dois
Tremper quelquefois
Ta plume au fond d'un verre.

(Il verse.)

SANTEUIL.

A la mémoire d'Horace!

ENSEMBLE.

Je chantai les saints, etc. | Tu chantas les saints, etc.

Enfin Salomon que voilà
Ne dit-il pas en somme
Qu'un peu de vin par-ci, par-là
Charme et réjouit l'homme:
Avec son esprit
Si le sage a dit
Tant de bien de la treille,
Un fou tel que toi
Du double, ma foi,
Peut aimer la bouteille.

SANTEUIL gris.

A la mémoire de Salomon!

ENSEMBLE.

Avec son esprit, etc. | Avec son esprit, etc.

DOMINIQUE à part.

(Haut.)

Je crois qu'il est bien ; décampons... Serviteur au grand homme.

(Il sort.)

SANTEUIL se relevant en chancelant.

N'a-t-il pas dit que j'étais fou? Voilà qui commence à me revenir...

SCÈNE VI.

SANTEUIL gris, COURTOIS arrivant par la grille.

COURTOIS.

AIR : A boire! à boire! à boire!

A boire! à boire! à boire!
Vous m'avez promis à boire,
Et j'aime à croire
Qu'une fois
Vous tiendrez parole à Courtois.

SANTEUIL balbutiant.

AIR : Adieu panier.

Je ne saurais payer mes dettes;
Mais tu vois, mon cher, si j'ai tort.

COURTOIS regardant la table.

Je vois qu'il me faut dire encor
Adieu panier! adieu panier!
Je vois qu'il me faut dire encor
Adieu panier; vendanges sont faites.

SANTEUIL lui frappant sur l'épaule.

Ecoute, mon ami Courtois, ta société me ferait bien plaisir en tout autre moment; mais je suis dans l'enthousiasme; tiens-toi un peu à l'écart.

COURTOIS.

Au contraire; dans l'état où vous êtes je veux vous emmener au dortoir.

SANTEUIL.

AIR : Avec les jeux dans le village.

Il me faut en poëte habile
Chanter le Bourgogne divin,
Et faire passer dans mon style
Tout le feu de ce fameux vin.

O muse! te sens-tu capable
D'exécuter un tel projet?
Au moins il est indubitable
Que je suis plein de mon sujet.

ENSEMBLE.

Au moins il est indubitable Que je suis plein de mon sujet.	Au moins il est indubitable Qu'il est rempli de son sujet.

(Courtois l'emmène au dortoir.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SANTEUIL près du parloir, DOMINIQUE en femme dans le fond du parloir.

DOMINIQUE toussant.

Hem, hem. Toussons pour qu'il tourne les yeux de mon côté.

SANTEUIL portant la main à son front.

Air des pendus.

De ce vin trop rempli de feu
Je me souviens encore un peu...
Mais au fond du parloir qu'entends-je,
Et sous ce vêtement étrange
Quelle femme pousse en ces lieux
Tant de soupirs dévotieux!

Elle vient sans doute consulter spirituellement quelqu'un de nos anciens ; prenons un air recueilli pour qu'elle puisse s'y méprendre.

DOMINIQUE.

AIR : Je viens devant vous.

Je viens devant vous,
Oui, devant vous
Je viens, mon père,
En dévotion
Faire une consultation.

SANTEUIL avec orgueil.

On n'appelle un chanoine, ma chère,
Ni père, ni frère.

DOMINIQUE ironiquement.

Effectivement : je vous en demande pardon; je vous prenais pour un religieux; mais un chanoine n'est pas religieux; c'est bien différent!

SANTEUIL amoureusement.

Celui qu'entre nous
Vous nommez ici votre père
D'un titre plus doux
Serait jaloux; m'entendez-vous?

DOMINIQUE.

J'ai peine à vous entendre, et je vous avouerai, mon cher directeur, que les soins du ménage...

SANTEUIL.

C'est une femme mariée ; qu'importe.

DOMINIQUE.

Les plaisirs des cercles dissipés où je me trouve m'ayant fait perdre de vue les intérêts de ma conscience, j'aurais besoin que vous prissiez vous-même la peine de m'interroger.

SANTEUIL.

Mais comment donc, madame, je m'en ferai un vrai plaisir ! Sur quoi désirez-vous que j'établisse mes premières questions ?

DOMINIQUE.

Vous embarrassez singulièrement ma modestie ; nous commencerons, si vous voulez bien, par les sept péchés capitaux.

SANTEUIL à part.

Malepeste ! par où finira-t-elle donc ?

(Il s'assied près de la grille du parloir.)

AIR : En amour c'est au village.

Vous mettez-vous en colère?

DOMINIQUE.

Contre moi quand je déplais.

SANTEUIL.

Bon, c'est une coquette.

Ne seriez-vous point, ma chère,
Envieuse ?

DOMINIQUE.

Oui, de succès.

SANTEUIL.

Nous y voilà. Si je pouvais lui glisser un compliment...

Donnez-vous dans l'avarice ?

DOMINIQUE.

Mes efforts sont continus
Afin qu'en jouant je puisse
Acquérir de plus en plus.

SANTEUIL.

Joueuse et intéressée! peste, cela ne fait pas trop mon compte ; mais poursuivons.

Auriez-vous pour la paresse
Du penchant ?

DOMINIQUE.

Oh! tant s'en faut.

SANTEUIL.

Et de l'orgueil?

DOMINIQUE.

Oh! je laisse
Aux grands hommes ce défaut.

SANTEUIL.

On dirait qu'elle me connaît.

Seriez-vous un peu gourmande?

DOMINIQUE avec délices.

Oh! je ne dis pas nenni;
Toute ma race est friande,
Surtout de macaroni.

SANTEUIL.

AIR : Que ne suis-je la fougère.

Maintenant parlons, ma bonne,
De ce péché capital
Qu'on excuse et qu'on pardonne
Comme étant plus général :
Seriez-vous tendre et fidèle
Envers monsieur votre époux
Si de grands soins et de zèle
Il manquait auprès de vous?

DOMINIQUE soupirant.

Je vois bien qu'il est inutile de vous rien déguiser.

AIR : Ton humeur est, Catherine.

Pour garder mon caractère
Filant de tendres discours,
Sous le masque à la lumière
Je change souvent d'atours.

SANTEUIL à part.

Elle court les bals masqués ; voilà qui doit m'enhardir.

DOMINIQUE.

Faite à la polygamie,
Sans manquer à mon devoir
En public je me marie
Deux ou trois fois dans un soir.

SANTEUIL s'élançant de dessus son banc.

Oh! puisqu'il en est ainsi je ne risque rien de faire ma déclaration.

Air du nouveau confiteor.

C'est trop longtemps vous abuser ;
Je n'ai pas droit de vous entendre.

DOMINIQUE.

Comment, monsieur, un homme de votre état badiner ainsi!

SANTEUIL s'agenouillant et lui prenant la main à travers les barreaux.

C'est l'amour qui m'a fait ruser :
Santeuil soumis, sensible et tendre,
Sur cette main, sans plus oser,
Voudrait cueillir un doux baiser.

DOMINIQUE.

Finissez donc, petit badin.

SANTEUIL.

Permettez seulement que je soulève le coin de cette guimpe qui me dérobe tant d'attraits; attendez donc, écoutez donc.

DOMINIQUE.

Vous me manquez; je vais vous donner sur les doigts.

SANTEUIL insistant.

Pruderie déplacée.

DOMINIQUE retirant sa main.

AIR : Vous m'entendez bien.

Si vous levez à la sourdine
Ce voile auquel ma pudeur tient,
Je crie : au meurtre! on m'assassine!

(Il sonne la cloche du parloir.)

Je sonne cette cloche... On vient,
Et votre prieur pourra bien,
Vous m'entendez bien, vous me comprenez bien,
De quelques coups de discipline
Mâter votre amour peu chrétien.

(Après bien des lazzis il s'enfuit dans le fond du parloir.)

SANTEUIL à part.

Voyez combien ces péronnelles
Sont austères dans leur maintien!

(A Dominique.)

Si par des rapports trop fidèles
Mon prieur sait mon entretien,
A votre époux je pourrai bien,
Vous m'entendez bien, vous me comprenez bien,
Apprendre aussi de vos nouvelles.

DOMINIQUE s'esquivant.

Prends garde à toi; je ne crains rien.

SCÈNE II.

SANTEUIL, COURTOIS.

SANTEUIL *passant dans le cloître.*

HEUREUSEMENT que personne n'a été témoin de cette aventure.

COURTOIS *venant du jardin.*

Air de Calpigi.

Pour savoir quel est ce vacarme
Au son de la cloche d'alarme
Je pars, je vais, je viens, je cours.

SANTEUIL.

Ah, Courtois! jamais de mes jours
On ne m'a joué tant de tours!

COURTOIS *feignant la surprise.*

Vraiment! c'est singulier.

SANTEUIL.

Homme ou femme, à toute minute,
Quelqu'un ici me persécute :
Pour rendre à ma muse son cours
J'implore aujourd'hui ton secours.

COURTOIS.

De la confiance! Je la mérite. Ecoutez; vous ne m'avez jamais rien donné, mais cela ne m'empêchera pas de vous donner... un bon conseil.

Il faut, pour qu'on vous importune,
Vous enfermer jusqu'à la brune;
Votre esprit alors plus posé
Trouvera le travail aisé.

SANTEUIL *se laissant enfermer dans sa cellule.*

Tu crois vraiment?

COURTOIS *l'enfermant à double tour.*

Vraiment, je gage
Que vous ne sortirez de cage,
D'après mon plan bien avisé,
Qu'après avoir bien composé.

Je viendrai vous ouvrir dans une bonne heure. Adieu.

ENSEMBLE *et à double sens.*

Qu'après avoir bien composé.

SCÈNE III.

SANTEUIL, COURTOIS, DOMINIQUE en arlequin et en manteau.

DOMINIQUE à Courtois dans le cloître.

Est-il dans le feu de la composition?

COURTOIS.

Soyez tranquille; il est dedans.

(Ils chuchotent tous deux.)

SANTEUIL dans sa cellule.

AIR : O filii.

Nargue du vin et de l'amour!

COURTOIS à part.

Pour lui jouer ce dernier tour
Par le jardin faites le tour;
Allez par-là:
Songez que la croisée est là;
Allez par-là.

Bon, vous y êtes; tournez à gauche.

SANTEUIL à son secrétaire.

Il me semble que j'entends encore du monde ; n'importe.

AIR : Pan, pan, pan.

Livrons-nous paisiblement
A la douce rêverie
Qui doit rendre à mon talent
Sa force et son agrément.

DOMINIQUE de dedans le jardin et frappant à la croisée de Santeuil avec sa batte.

Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan.

SANTEUIL.

Quelle est cette barbarie?

DOMINIQUE.

Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan.

SANTEUIL.

C'est le diable assurément.

(Dominique frappe encore.)

Air du port Mahon.

Le coquin frappe en maître.
Ou par la porte ou par la fenêtre :
Entre donc, double traître,
Quand tu serais Satan.

DOMINIQUE crevant avec sa tête le carreau qui donne sur le secrétaire.

Justement, justement, justement.

SANTEUIL.

Quel moment! Oui vraiment, c'est Satan!

DOMINIQUE poussant la croisée et se tenant debout sur le secrétaire, sans manteau, après avoir fait d'effroyables lazzis et déposé le sac avec son manteau rouge sur la table.

Air de la Fustemberg.

Il te sied bien, misérable,
D'évoquer Lucifer
Des antres de l'Enfer!
Puisque tu nargues le diable,
Le voici
Qui te nargue aussi.

SANTEUIL fuyant.

Bienheureux dont j'ai chanté la gloire,
Sauvez-moi de cette tête noire!

DOMINIQUE le poursuivant à coups de batte.

Oh! je t'atteindrai
Bon gré,
Malgré;
Comme il faut je te rosserai.

COURTOIS *en dehors dans le cloître.*

Fort ! fort ! fort !

SANTEUIL *sans tourner la tête, après avoir paré avec son aumusse.*

En s'acharnant sur mes pas
Il frappe, hélas !
A tour de bras,
Et mon aumusse est incapable
De parer ses coups ;
Filons plus doux,
Et malgré nous
Tombons à ses genoux.

(*Il s'y jette.*)

DOMINIQUE.

Comme je suis bon diable, je bornerai ma correction à la petite volée que tu viens de recevoir ; mais je te ferai une question à l'oreille.

AIR : *Voilà la vie.*

Sans cesse en goguette,
Être au jeu profond,
Aimer la grisette
Et le carafon,
N'est-ce pas la vie,
La vie
Suivie,
N'est-ce pas la vie
Que les chanoines font ?

SANTEUIL ET COURTOIS.

Oh! c'est bien là vie, etc.

SANTEUIL revenu de sa peur par degré, mais toujours à genoux.

Air du vaudeville de l'Officier de Fortune.

Je reviens de ma peur panique
A cet argument rétorqué,
Et je reconnais Dominique
Dont tantôt je m'étais moqué.

DOMINIQUE lui tendant la main pour le relever.

A notre amitié plus d'obstacle;
Soyons tous deux dorénavant,
Moi le Santeuil de mon spectacle,
Toi l'Arlequin de ton couvent.

ENSEMBLE.

Moi le Santeuil de mon spectacle, Toi l'Arlequin de ton couvent.	Toi le Santeuil de ton spectacle, Moi l'Arlequin de mon couvent.

DOMINIQUE.

Laisse mons Tartufe et sa clique,
D'un style qui n'est pas clément,
Dans sa gazette fanatique (1)
Te déchirer journellement.

---

(1) La *Feuille Ecclésiastique* de ce temps-là était déjà un libelle.

Si l'avenir avec malice
Raille un jour tes légers travers,
Il n'en rendra pas moins justice
A ton cœur comme à tes beaux vers.

Je t'ai escamoté ton argent en gascon ; je te le remets en loyal bergamasque : je t'ai fait boire tout ton vin de Bourgogne ; je t'en rendrai la monnaie en marasquin de mon pays : quant à la déclaration d'amour que je t'ai extorquée, je te la rends sans aucune retenue.

SANTEUIL.

Ah le brave homme ! Sais-tu bien que tu as joué tes rôles...

DOMINIQUE.

Brisons là-dessus. Tu m'as dit que tu n'avais jamais été à la comédie.

SANTEUIL.

Cela est vrai.

DOMINIQUE.

Je t'emmène ce soir, et je te promets de faire jouer pour toi le Joueur de Dufresny, l'Ermite amoureux, et l'Ivrogne corrigé par ton très-humble serviteur.

SANTEUIL.

Que de malice! et comme tu corriges ton monde en riant! Attends, attends.

(Il court comme un fou.)

DOMINIQUE.

Qu'est-ce qui te prend?

SANTEUIL.

Je le tiens! je le tiens! je le tiens le vers pour ton portrait! CASTIGAT RIDENDO MORES.

DOMINIQUE.

Ah, mon ami! que je t'embrasse! Mais c'est à l'art plus encore qu'à l'artiste que cette jolie devise appartient; je la ferai mettre sur notre toile pour y servir d'enseigne à la morale et à la gaieté réunies.

VAUDEVILLE.

Air de la clochette.

COURTOIS *en dehors.*

Aurais-je en vain fait sentinelle?
Il est temps que je me rappelle
Au souvenir du victorin.

(*Il sonne à la cellule.*)

Drelin, din, din, drelin, din, din.
S'il faut que monsieur Santeuil sorte
Qu'il lui plaise dessous la porte
Me compter vingt écus soudain.

SANTEUIL *lui obéissant.*

Allons, M. Courtois, êtes-vous content?

COURTOIS.

Maintenant que j'ai mon aubaine,
Et qu'Arlequin vous a rendu bien plus humain,
Moi je vous pardonne sans peine;
Vous rendre libre est mon dessein;
C'est l'affaire d'un coup de main.

(*Il lui ouvre.*)

SANTEUIL.

Pour voir si j'ai fait l'hymne et l'ode
Maint courrier plus ou moins incommode
Va faire à ma porte demain
Drelin, din, din, drelin, din, din:

Mais d'avoir ma besogne prête
Si je me le mets dans la tête,
Mon cher ami, je suis certain,
J'ai trouvé Pégase rebelle
    Lorsque le vin
M'avait un peu mis dans le train;
Mais le rendre à ma voix fidèle,
Le mettre au galop le matin
C'est l'affaire d'un coup de main.

DOMINIQUE.

Partons pour l'hôtel de Bourgogne;
J'entends qu'on m'appelle à ma besogne
En faisant, la cloche à la main,
Drelin, din, din, drelin, din, din.
Après toutes mes momeries,
Après toutes mes singeries,
Après mes lazzis d'arlequin,
Après ma triple révérence
Tu me verras, moitié malin,
    Moitié calin,
Du public briguer l'indulgence
En lui disant pour tout refrain:
C'est l'affaire d'un coup de main.

FIN DE SANTEUIL ET DOMINIQUE.

LE RÉMOULEUR

ET

LA MEUNIÈRE,

DIVERTISSEMENT EN UN ACTE,

Représenté pour la première fois sur le théâtre des Troubadours
le 17 ventôse an 8 (mars 1799.)

PERSONNAGES.

DESGRAIS, rémouleur.
ROBERT, traiteur.
MARGUERITE, meunière.
MEUNIERS ET MEUNIÈRES.
UNE PETITE VIELLEUSE.

COUPLET D'ANNONCE

chanté avant la première représentation.

AIR : Trouverez-vous un parlement.

Des Français le coffre était plein
Au temps du Moulin de Javelle;
Par les Pommiers et le Moulin
La chance à l'Opéra fut belle:
Si le Moulin de Sans-Souci
Au Vaudeville a su vous plaire,
Les Troubadours peuvent aussi
Avoir un moulin qui prospère.

LE RÉMOULEUR

ET

LA MEUNIÈRE,

DIVERTISSEMENT EN UN ACTE.

(Le théâtre représente un chemin montant d'un côté à un moulin, et descendant de l'autre à une auberge à l'enseigne du Cheval Blanc.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE appelant.

RUSTAUT, Colas, Grand-Pierre; où êtes-vous donc? i' fait grand jour, i' fait grand vent, et mon moulin ne tournont pas. Ah! si feu m'n homme étiont de c' monde i' faudrait bian qu' vous fussiais à votre besogne, ou qu' vous disissiais pourquoi. Rustaut, Colas, Grand-Pierre.

SCÈNE II.

MARGUERITE, ROBERT ouvrant son auberge.

ROBERT.

Quoi que vous avais donc, voisine, à vous égosillai après vos garçons? Tatidié, si c'était un effet d' vot' part de m'appelai comme ça le matin pour vous obligeai de queuqu' chose, je ne me le ferions pas dire deux fois moi.

MARGUERITE.

Taisais-vous donc, père Robert; vous êtes aussi trop éveillé pour vot' âge.

ROBERT.

Oh la mauvaise! Ecoutais donc, Marguerite; tant qu' vot' moulin s'ra moulin et qu' mon auberge s'ra auberge j' s'rons toujours là tout porté pour vous dire en douceur :

AIR : *C'est téméraire, c'est imprudent.*

Comme un moulin
Plein de grain
N' va bon train
Que quand l' matin

Vent benin
L'harcèle,
Belle est moins belle
Si l'Amour le matin
D'une aile
Fidèle
N'anime son teint:
A l'Hymen en vain
Vot' cœur est rebelle;
Faut faire eune fin
Après deux ans d' chagrin.

MARGUERITE.

Vers un nouveau lien
Si l'Amour m'appelle,
Vous savais, voisin,
A queu prix est ma main:
J' veux que l' futur ait un bien
Comme le mien,
Et c'te cause est bian naturelle;
J' veux qu'i' soit gai du soir jusqu'au matin,
Et qu'i' soit bon comme le bon pain.

ROBERT gouaillant.

Bon, riche et badin;
C'est un' bagatelle;
Et j' voyons soudain
Tous les galans en ch'min.

MARGUERITE.

J' n'y mets pas d' dédain
Ni de fierté cruelle;
Mais l'Amour mutin
Rend mon refus certain.

DUO.

ROBERT.	MARGUERITE.
Comme un moulin, etc.	J' veux que l' futur, etc.

ROBERT.

Savais-vous bian, voisine, que si j'en parle ce n'est plus pour mon compte.

MARGUERITE.

Je l'esparons bian.

ROBERT.

Je n' sommes pas de ces gens qu'on refuse deux fois.

MARGUERITE.

Pargué non; vous êtes de ceux qu'on refuse toujours.

ROBERT.

Ben obligé.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, GARÇONS MEUNIERS des bouquets à la main. (Ils les offrent à Marguerite, et en garnissent tout le tour du moulin.)

CHOEUR DES MEUNIERS.

Air de la Découpure.

Ce sont les meuniers de cheux vous
Qui venont tretous
Pour vous souhaitai votr' fête;
Ce sont les meuniers de cheux vous
Qui venont tretous
Pour vous souhaiter eun époux:
Dépêchais, dépêchais, dépêchais-vous...

MARGUERITE.

Ma fête,
Entre nous,
Ne me venait pas dans la tête.

CHOEUR.

Dépêchais, dépêchais, dépêchais-vous
De prendr' nos bouquets et d' choisir eun époux.

ROBERT.

Vous voyais, Marguerite, qu'i' sont de bon conseil comme moi.

MARGUERITE.

Leu conseil n'est pas comme le vôtre; il est désintéressé; aussi je le recevons avec plaisir.

CHOEUR.

Même air.

J' savons qu' vous voulais un luron
Qu' ait des picaillons et qui soit d'une humeur badine,
Et qu'i' soit par là-dessus ben bon:
L' ciel vous en baille un taillé sur cet échantillon!
Dépêchais, dépêchais, dépêchais-vous;
N' laissais pas en son
Changeai votre fleur de farine;
Dépêchais, dépêchais, dépêchais-vous;
Pour vous comm' pour nous
Fait's vit' choix de c't époux.

MARGUERITE.

Même air.

Au moulin vacance aujourd'hi;
Mais sur le midi
A r'venir ici
Qu' chacun s'empresse;
Y aura bal et festin aussi:
Si j' vous réuni
Le voeu d' mon cœur s'ra rempli.
Dépêchais, dépêchais, dépêchais-vous;
Amenais tretous chacun vot' femme ou vot' maîtresse;

Dépêchais, dépêchais, dépêchais-vous;
Croyais qu'i' m' s'ra doux
D' vous régaler tretous.

UN MEUNIER.

J'en sommes persuadés, not' bourgeoise, et je revian'rons à l'heure dite.

ROBERT riant de voir les bouquets autour du moulin.

Ah! ah! ah!

SCÈNE IV.

MARGUERITE, ROBERT.

MARGUERITE.

Quoi que c'est donc qui fait rire mon voisin?

ROBERT.

De quoi je rions? C'est de ce qu'ils ont parché des fleurs et des feuilles sur la cage de Marguerite; les moiniaux vian'ront de loin se prendre au piége. (A part.) J' li rends la monnaie de sa pièce.

MARGUERITE.

Laissais là vos mauvaises plaisanteries; je

veux vous rend' le bien pour le mal ; je veux qu' ça soit vous qui nous bâcliez un p'tit r'pas ben genti, la, pour moi, pour vous et pour tout mon monde, accompagné d' leux connaissances : êtes-vous dans c' cas-là ?

ROBERT.

Belle demande ! Pourvu que vous alliez ben vite vous - même au grand bourg achetai queuque gigot, queuque volaille, queuque gibier, je m' fais fort d' vous fournir mes broches, ma cheminée, mon sel, mon poivre, mon temps et mon industrie : ça vous accommode-t-il ?

MARGUÉRITE.

Il le faut bian, pisqu' vot' auberge n'est pas mieux montée, et qu' vot' goutte vous empêche d'allai vous-même à la provision. Hé vite ! hé vite ! allais me cherchai un grand panier.

ROBERT.

Oh d' ça, j'ai des paniers ; je suis fourni dans ce genre-là : j'y cours.

(Il rentre.)

SCÈNE V.

MARGUERITE seule.

AIR : Ah! comme on est régénéré.

Combien de fois le cœur me saigne
Quand j' voyons l' pauvre voyageur
Entrer, sur la foi de l'enseigne,
Cheuz un pareil restaurateur!
En vain d' manger est-on avide;
On n' trouv' jamais rien d' préparé;
Les ch'nets sont froids, le croc est vide:
Ah! comme on est bien restauré!

SCÈNE VI.

ROBERT, MARGUERITE.

ROBERT.

V'la tout juste un panier qui f'ra vot' affaire.

MARGUERITE.

Merci; je ne serai peut-être pas de retour de sitôt, car il y a loin; mais j'espère qu'ensuite vous mènerez ça bon train.

ROBERT.

Oh! je vous en réponds; moyennant

queuques bûches qu' vous m' fournirais, j' f'rons tournai la broche en poste.

MARGUERITE en s'en allant reprend la fin du couplet précédent.

Les ch'nets sont froids, le croc est vide;
Ah! comme on est bien restauré!

SCÈNE VII.

ROBERT seul.

Quoi que c'est donc qu'alle murmure en s'en allant? queuque impertinence contre moi. Oh! si jamais j' trouvions moyen de m' venger d'elle je ne manquerais pas l'occasion.

SCÈNE VIII.

ROBERT, DESGRAIS. (Il roule une brouette de gagne-petit, dans laquelle est renfermée une somme de mille écus, et sur laquelle est un paquet volumineux contenant deux habits de paysans. Robert se cache d'abord.)

DESGRAIS.

Air : J'ai vu la meunière.

Puisque les gens d'ici vraiment
N' savont pas la manière,
D'empaumer ce tendron charmant,
J' nous y prendrons plus fin'ment;

J'aurons la meunière
Du moulin à vent.

A repassai les couteaux, les ciseaux, les rasoirs ; à repassai.

Telle en son pays se défend,
Qui fait bien moins la fière
Quand de loin près d'elle on se rend
Pour l'épousaï directement :
J'aurons la meunière
Du moulin à vent.

A repassai les couteaux, les ciseaux, les rasoirs ; à repassai.

Je roulons mille écus comptant,
Et par ainsi j'espère
Qu'avec d' la bonté, d' l'enjoûment
Je n' sortirai du Cheval Blanc
Qu'époux d' la meunière
Du moulin à vent.

(Il frappe à la porte de Robert.)

ROBERT.

Qui est là?

DESGRAIS.

C'est moi.

ROBERT.

Un rimouleur ; i' n' faut rien.

DESGRAIS.

I' m' faut queuqu' chose à moi.

ROBERT.

Ah, pardon; c'est différent.

DESGRAIS.

Commençais par mettre ma voiture sous votre remise.

ROBERT.

C'est aisé; et vous est-ce que vous n'entrais pas vous rafraîchir?

DESGRAIS.

Si fait, si fait, mais ça s'ra ici, sous les fenêtres de la charmante Marguerite.

ROBERT.

D' la charmante Marguerite! V'là un amoureux. J' sommes à vous dans la minute.

DESGRAIS.

Le cabaretier a fait la grimace; c'est un rival; faudra l'interrogeai avant d' poussai plus loin la confidence.

ROBERT.

Est-ce du vin à vingt ou à trente que je sarvirons à monsieux l' rimouleu ?

DESGRAIS.

Marguerite, dont j' vous parlais, est-elle ici?

ROBERT.

Non; pourquoi? elle reviendra dans une heure; pourquoi?

DESGRAIS.

Ah pourquoi! C'est que toute charmante qu'alle est, alle est aussi un peu coquette.

ROBERT.

Un peu! un peu! personne ne le sait mieux que moi. On dit que depuis deux ans alle a refusé bien des partis des environs.

DESGRAIS.

Je suis de ceux-là ; mais on dit aussi qu'alle en a refusé de ce pays-ci?

ROBERT.

Je suis de ceux-ci.

DESGRAIS.

Ça ne m'étonne pas autrement.

ROBERT.

Comment ça?

DESGRAIS.

Air de la contredanse de la Duchaffault.

Es-tu bien à l'aise toi?

ROBERT.

Vraiment je serais à mon aise
Si chaqu' berline et chaq' chaise
Pouviont monter jusque chez moi:
Au fait j'attends tout du temps;
Depuis plus de quarante ans
Vous savais que l'on projette
De joindre la Seine à l'Yvette;
Quand l' canal pass'ra céans
Mon auberge aura des chalans.

DUO.

ROBERT.	DESGRAIS.
Mais, je suis de bonne foi,	Oui, soyons de bonne foi,
Jusqu'à tant que ce projet plaise	Jusqu'à tant que ce projet plaise
On peut être, je le croi,	On peut être, je le croi,
Un peu plus à l'aise que moi.	Un peu plus à l'aise que toi.

DESGRAIS.

Ah ça, ce n'est pas tout:

Même air.

Es-tu bien enjoué toi ?

ROBERT.

Voirment, j'aurais l'humeur guill'rette
Sans certain' goutte secrète
Qui tout l'été s'accroche à moi;
L'hiver aussi, voyez-vous,
J'ons queuqu's p'tits accès de toux;
Je s'rais assez gai l'automne
Sans la gravell' qui m' talonne;
Je s'rais assez gai l' printemps
Si ce n'était queuqu's maux de dents.

DUO.

ROBERT.	DESGRAIS.
Mais, je suis de bonne foi,	Mais, soyons de bonne foi,
Malgré mon humeur follichone	Malgré ton humeur follichone,
On peut être, je le croi,	On peut être, je le croi,
Un peu plus enjoué que moi.	Un peu plus enjoué que toi.

DESGRAIS.

Plus qu'une seule question:

Es-tu bien sensible toi ?

ROBERT.

Oh oui, j' somm's sensible à la perte.

DESGRAIS.

Mais tu ne m'entends pas, certe;
D' l'amour subis-tu la loi ?

ROBERT.

Le matin de temps en temps,
Quand la verdur' couvre les champs,
Du sexe qui m'intéresse
J'admire encor la gentillesse,
Et j' somm's tout prêt, je l' confesse,
D'oubliai que j'ons soixante ans.

DUO.

ROBERT.

Mais, je suis de bonne foi,
Malgré ces retours de jeunesse :
On peut être, je le croi,
Un peu plus sensible que moi.

DESGRAIS.

Oui, soyons de bonne foi,
Malgré ces retours de jeunesse :
On peut être, je le croi,
Un peu plus sensible que toi.

DESGRAIS.

Puisque vous n'êtes ni trop riche, ni trop gai, ni trop sensible, i' n'est pas surprenant que la veuve vous ait éconduit.

ROBERT.

Vous savais donc que ce sont là ses conditions ?

DESGRAIS.

Pargué, si je le savons ! alle m'a éconduit aussi il y a dix-huit mois.

ROBERT.

Bah !

DESGRAIS.

Tout le monde l'i faisait la cour à la foire de Lagny, et quand alle a su que le rimouleu s'allait mettre sur les rangs, alle a dit, d'un petit ton moqueur et sans vouloir tant seulement me regardai : Un rimouleu ! fi donc ! vous lui dirais qu'i' repasse.

ROBERT.

Comme c'est impertinent !

DESGRAIS.

N'est-ce pas ?

ROBERT.

Et vous voudriais aujourd'hui...

DESGRAIS *dissimulant.*

Je vians pour me vengeai, et je vous vengerons du même coup si vous voulais.

ROBERT *vivement.*

Je n' demandons pas mieux ; vous ne l'aimais donc plus ?

DESGRAIS.

Moi l'aimai après ce dédain-là !

ROBERT.

Oh ben, moi j' l'aimons toujours.

DESGRAIS.

Oui-dà ! Oh ben, j' vous sarvirons tout en la punissant ; j' l'i ferons la cour, et si bian qu' j'espérons réussir ; et pis quand alle s'ra toute prête à dire qu'alle m'aime, j' la planterons là pour qu'alle vous épouse de dépit.

ROBERT.

Oh ben, tope ! ça f'ra encore mon affaire : comme ce rimouleu-là est généreux ! Ah ça, mais dites-moi donc un peu, si alle sait que vous êtes le rimouleu, alle ne voudra pas tant seulement vous écoutai.

DESGRAIS.

Alle ne le saura pas de sitôt; gn'ya rien que je ne fasse pour nous vengai tous les deux; apportez-moi là une petite table, une grande bouteille de vin, trois verres, trois feuilles de papier à lettre, une plume et de l'encre... suffit.

ROBERT.

Le diable m'emporte si je savons...

DESGRAIS.

Allais toujours.

SCÈNE IX.

DESGRAIS seul.

Air du vaudeville du Printemps.

Notre meunière un peu coquette
A méprisé le rémouleur;
Mais ce que dans un temps on r'jette
On l'accueille après ça d' bon cœur:
J' veux d' son orgueil lui fair' rabattre,
Et r'doubler d' tendresse à la fois;
D'autres pour ça s' mettraient en quatre;
I' m' suffira de m' mettre en trois.

SCÈNE X.

ROBERT, DESGRAIS.

ROBERT dressant une petite table, etc.

VOILA tout ce que vous m'avais demandé.

(Desgrais boit trois coups dans trois verres, et s'asseoit.)

Queu singulier corps!

DESGRAIS écrivant.

Hom! hom! hom!

ROBERT.

Et vous dites que...

DESGRAIS.

J'écrivons une lettre à Marguerite; si alle allait arrivai!

ROBERT.

Soyais tranquille; alle ne peut pas r'venir encore.

DESGRAIS *écrivant.*

AIR : La boulangère a des écus.

Meunière, il vous faut des écus,
A ce qu'on dit en ville;
Pour êt' vot' époux, au surplus,
Queuqu' zun de qui vos vœux sont connus
Vous en présente mille.

ROBERT.

Vous lui offrais mille écus?

DESGRAIS.

Ils sont dans ma brouette; mais je les remporterai. Vous savais ben que c'est une frime. Et d'une lettre; à la seconde à présent.

ROBERT.

Vous vous êtes donc trompé?

DESGRAIS.

Oh que nenni; laissez-moi faire.

AIR ; Le petit mot pour rire.

Vous exigeais de l'enjoûment
De quiconque à vot' main prétend;
En c' cas j'os' vous écrire,
Car je n'ai pas le sou vaillant,

Mais j'ons d'ailleurs à command'ment
Le petit mot,
Le petit mot,
Le petit mot pour rire.

Et de deux ; à la troisième et dernière.

ROBERT.

Diable m'emporte si je comprends.

DESGRAIS.

AIR : Il faut de la bonté pour deux.

On dit, adorable meunière,
Qu' vous voulais eun mari ben bon;
Qu'à ce titre on pourrait vous plaire:
Aussitôt qu' j'ai su vot' dicton
Je m' somm's fait l'honneur de c'te lettre;
En fait d' bonhomm' j' suis c' qu'il ya d' mieux,
Et mêm', si vous voulais l' permettre,
J'aurons de la bonté pour deux.

V'là qu'est fini.

ROBERT.

Me v'là aussi peu instruit qu'auparavant.

DESGRAIS.

Regarde un peu ces trois lettres.

ROBERT.

Morgué, je les ai ben entendues.

DESGRAIS.

Non, non; regarde-les.

ROBERT.

Faut donc que je boutte mes lunettes. Hé mais! v'là de la ronde, v'là de la batarde, et v'là d' la coulée!

Air : Accompagné de plusieurs autres.

Tatigoi, pour un rimouleu,
Vous écrivais comme un docteu.

DESGRAIS.

Not' magister, qu'en vaut un autre,
Nous fait écrir' de trois façons.

ROBERT.

Diable!

Le magister de vos cantons
En sait donc trois fois plus que l' nôtre.

DESGRAIS.

Rends-moi ces trois lettres que je les signe Alain... Grégoire... Mathieu.

ROBERT.

Hé mais! v'là trois signatures différentes!

DESGRAIS.

Mon nom de famille est Desgrais, et je m'appelle de mes prénoms Mathieu, Grégoire et Alain; je ne faisons ni faux ni mensonge dans ces trois billets doux..

ROBERT.

Où est donc la fin de ton stratagême?

DESGRAIS.

Tu remettras ces trois lettres à Marguerite drès qu'alle va revenir, et tu lui diras que ce sont trois frères des campagnes des environs, qui logeont dans ton auberge, et qui t'ont chargeai de les l'i remettre séparément.

ROBERT.

Je commençons à comprendre. Et si alle me demande de quelle profession sont les trois frères, dirai-je-t-i qu'ils sont rimouleux?

DESGRAIS.

Garde-t-en ben.

AIR : O Mahomet.

Sur ce point-là voilà c' qu'i' faut qu' tu fasse:
Comm' laboureur tu désign'ras l' premier;
Pour vigneron faudra que l' deuxièm' passe;
Tu suppos'ras le troisièm' jardinier.
C' n'est pas mentir; s'il le faut je le signe;
J' somm's laboureur de mon petit terrain;
J' somm's vigneron de ma petite vigne,
Et jardinier de mon petit jardin.

(Il se lève de table.)

ROBERT.

C'est vrai tout ça. Ah ça, vous avais donc de quoi vous déguisai la figure?

DESGRAIS.

Soyais tranquille; j'ons porté tout ce qui faut sur ma brouette : quand on a à se vengeai d'une coquette, et qu'on veut l'attrapai, vous entendais ben que...

ROBERT.

Oui, oui. Ah ça, vous êtes censé trois frères; j' pourrons comme ça vous louai trois chambres.

DESGRAIS.

Soyais tranquille, mon cher aubergiste; j' nous aiderons l'un l'autre.

ROBERT.

J'entends Marguerite; rentrais.

DESGRAIS.

Si alle demande Mathieu vous frapperais un coup; deux pour Grégoire, et trois pour Alain.

ROBERT.

C'est dit.

(Desgrais rentre.)

SCÈNE XI.

ROBERT, MARGUÉRITE.

MARGUERITE.

Air : Voilà, voilà la petite laitière.

Voila, voilà Marguerit' la meunière
Qu'a d' quoi faire
Un ben bon festin.

ROBERT à part.

Accourais donc, madam' la meunière;
J' vous prépare un plat de ma main.

(A Marguerite.)

Vous n' vous doutais pas en chemin
D'eune aubaine qui va vous plaire,
Et c'te fois, j'en suis trop certain,
J'aurons l' talent d' vous satisfaire.

MARGUERITE.

Pour le coup vous s'rais donc ben fin.

(Elle prend le panier.)

Tenais, prenais, v'là pour l' festin.

ROBERT.

J'en fais mon affaire, et pour midi tout s'ra prêt. Mais j'ons aussi queuqu' chose à vous remettre en échange de vot' panier; mais...

D'un doux baiser, trop charmante meunière,
J'aurais b'soin
Pour le prix d'un tel soin.

MARGUERITE.

Cessais, voisin, cessais votre manière,
Ou ma main
Vous châtîra soudain.

Vous avais du monde à voir?

ROBERT.

Comme vous dites. Connaissais-vous les trois frères Desgrais, l'un laboureur, l'autre vigneron, et l'autre jardinier des environs?

MARGUERITE.

Ce nom ne m'est pas inconnu; est-ce qu'ils sont dans vot' auberge?

ROBERT *tirant trois lettres.*

En v'là la preuve.

MARGUERITE.

Pour qui ces trois lettres?

ROBERT.

Pour c'te charmante meunière qui voulait me bailler eun soufflet.

MARGUERITE.

Je ne savons pas trop si je devons les prendre.

ROBERT.

J' vous ons conseillai ce matin de mettre fin à votre veuvage; ceux qui vous ont souhaité votre fête vous l'ont itou conseillé; p't-être ben que votre cœur vous le conseille par làdessus : allons, voisine, eun petit effort sur la coquetterie; v'là trois partis qui se présentont; choisissais.

MARGUERITE.

Trois lettres ! [illegible]'est beaucoup; mais quoi que je risquons de [illegible]? J'éprouvons toujours eun peu d'amour-propre.

(Elle parcourt les trois lettres.)

ROBERT à part.

AIR : Oui, noir n'est pas si diable.

Bon, v'là sur ma parole
La veuve qui prend feu;
Les lettres font leur rôle;
Alle y crait de franc jeu;
Elle s'attendrira ;
Son p'tit cœur lui dira :
Courons c'te triple chance;
En pareill' circonstance
Jamais femm' ne balance;
All'nt font c' calcul commun :
Sur trois, sur trois qui perd deux conserve eun.

MARGUERITE à part.

Même air.

Cette lettre est touchante;
Mais, malgré tous ses droits,
La seconde est plaisante,
La troisième est de poids,
De poids, de poids, de poids, de poids, de poids.

ROBERT.

Quels doutes j'aperçois
Sur son joli minois!

Hé ben, voisine, quoi que vous pensais du style de mes trois hôtes ?

MARGUERITE.

J' disons que l'écriture
Se prête à l'imposture,
Et qu' d'après leur figure
J' voudrais en tapinois...

ROBERT.

Quoi donc?

MARGUERITE.

Les jugeai, les jugeai tous les trois.

ROBERT.

En tapinois! Hé pourquoi donc? Vous êtes trop honnête pour parler à ces trois frères cheux moi; vous êtes trop prudente pour leux parler cheux vous : mais qui est-ce qui peut vous empêchai, vous veuve et maîtresse de vos actions, de leux répondre en plein air, devant vot' moulin et devant tous ceux qui passent.

MARGUERITE.

C'est vrai, gn'ya pás de mal à ça.

ROBERT.

A qui dirai-je de venir vous trouvai le premier? J' m'en vais mettre tout ça à la broche, et il ne m'en coûtera rien de l'avertir.

MARGUERITE.

Envoyais-moi Mathieu Desgrais, puisque c'est comme ça.

ROBERT.

I' va descendre.

SCÈNE XII.

MARGUERITE, DESGRAIS sous le nom de MATHIEU.

MARGUERITE.

Est-ce vous qui êtes Mathieu Desgrais?

DESGRAIS brusquement.

L'aîné de mes deux frères, et celui qui a tout le bien.

AIR : Pour vous je vais me décider.

Tout ce bien-là j' viens vous l'offrir
Si vous voulais que j' vous épouse.

MARGUERITE.

D'avoir eun peu l' temps d' réfléchir
Vous n' doutais pas qu' j' n' sois jalouse.

DESGRAIS.

J' vous baillons un quart d'heure au plus,
Et pis je r'tourne à ma charrue;
Ma lettre étant de mille écus,
J' la croyons acceptable à vue.

Voilà mon mot, meunière, et je me retire pour vous laissai le loisir de méditer.

SCÈNE XIII.

MARGUERITE seule.

VOILA un vrai original, et quoique sa figure me revenient assez, il faudrait que je fussions archi-folle pour me prendre de belle passion pour lui.

Même air.

Et puis au fait il n'a qu'un tiers
Des qualités par moi requises:
Mille écus par lui sont offerts;
Mais prenons bien garde aux méprises;
J'ons demandé jusqu'à ce jour
Eun' fortune honnête, et pour cause;
Mais sans gaîté comm' sans amour
C'te fortune s'rait bien peu d' chose.

Robert, Robert.

SCÈNE XIV.

MARGUERITE, ROBERT.

ROBERT.

QU'EST-CE que c'est, meunière?

MARGUERITE.

Pourrait-on voir le vigneron Grégoire Desgrais?

ROBERT.

Si ça se peut! rien n'est si facile. (Il frappe deux coups.) Le v'là lui-même.

(Robert rentre.)

SCÈNE XV.

MARGUERITE, DESGRAIS sous le nom de GRÉGOIRE.

DESGRAIS.

AIR : Tic, tic, mic, mac.

J'ons su que Marguerite,
Veuve depuis deux ans,
Avait éconduit d' suite
Plusieurs douzain's d'amans;

Et comme elle mérite
Eun bon vivant,
Galant,
Constant,
Chantant,
Dansant,
Sautant,
Riant,
Je suis venu bien vite,
A tous ces titres-là vraiment,
Lui présentai mon petit compliment,
Et ce sera probablement
L'affaire d'un moment.

MARGUERITE à part.

Ce frère-là m'a l'air tout aussi pressé que l'autre. (Haut.) Hé mais, Grégoire, nous ne nous sommes jamais vus, ou du moins j' n'ons pas fait d'attention à vous, et vous voudriais...

DESGRAIS.

Même air.

Bonjour, belle meunière;
Répondais pareill'ment;
Ne pourrait-on vous plaire
Quand on a d' l'enjoûment?
Vous m'inspirez, ma chère,
Un sentiment
Pressant,
Brûlant;

J' conviens franch'ment
Qu' dès ce moment
Mon cœur, tendre et sincère,
Fait tic tac tout en vous parlant:
Mettez la main là pour voir que j' suis franc,
Et laissai-moi voir à présent
Si l' vôtre en dit autant.

MARGUERITE.

Finissez, Grégoire, ou je m' fâche.

DESGRAIS.

Ce n'est pas mon intention. Mais v'là deux ans que vous êtes veuve; il ne faut pas que c'te maladie-là vous dure davantage, et si Grégoire Desgrais ne vous décide pas par sa gaieté, il repart pour ses vignes déjà et d'un.

MARGUERITE.

Partez, Grégoire, partez si vous êtes si pressé. Je ne reviens pas de leurs propositions!

DESGRAIS.

Voilà comme les amans sont cette année. J' vous baillons le quart d'heure de réflexion.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

MARGUERITE seule.

Va, va, mes réflexions sont toutes faites. C'est une famille d'extravagans ; a-t-on jamais vu être aussi pressant quand on n'a pas de fortune ? c'est incroyable.

Air d'Arlequin afficheur.

Le premier n'a que de l'argent ;
Le second n'a que d' la folie :
L' ciel me punit en ce moment
De ma p'tite coquetterie.
L' troisièm' va m'être présenté ;
Mais tout' ma peur, s'il faut qu' je l' dise,
C'est qu', tout bien compté,
Sa bonté
Ne soit que d' la bêtise.

C'est ce qu'il faut voir, et sans perdre de temps. Robert, Robert, mon cher Robert.

SCÈNE XVII.

MARGUERITE, ROBERT.

ROBERT à part.

Mon cher Robert ! jamais alle ne m'a appelai comme ça ; oh ! c'est d'eun bon présage,

et j' parierions ben que quand Desgrais va s'être moqué d'elle pour la troisième fois, elle ne demandera pas mieux que de se jetai dans mes filets.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que vous dégoisais donc là tout seul? Vous devriez déjà m'avoir fait venir le jardinier Alain; il me tarde de me débarrassai de ces impertinens dont j'ai eu la faiblesse de lire les déclarations.

ROBERT.

Madame la meunière va être obéie, (Il frappe trois coups.) et j'esparons que, si, comme il y a toute apparence, elle n'est pas plus contente du troisième frère que du premier, madame la meunière voudra bien se souvenir que qui refuse muse, et de tout plein d'autres petits proverbes que j' li ons contés en douceur plusieurs fois. Voici Alain Desgrais.

MARGUERITE.

Comme mon entretien avec monsieur sera probablement très-court, préparez la table pour mes meuniers qui vont venir dînai.

ROBERT.

Soyais tranquille; le feu commence à s'allumai.

SCÈNE XVIII.

MARGUERITE, DESGRAIS sous le nom d'ALAIN, une main derrière le dos et avec ingénuité.

MARGUERITE.

Sa figure est tout fin dret comme son style; alle annonce eun bon enfant qui n'y entend pas malice.

DESGRAIS.

Air : *Je suis simple, née au village.*

Je somm' simple et d' mon village;
Être aimé d' vous f'rait mon bonheur:
Mais Grégoire a l' ton plus railleur,
Et Mathieu plus d'or en partage;
Moi j' n'entends rien au badinage,
Et tout mon bien c'est un bon cœur.

MARGUERITE.

C'est comme un sort, et c'est dommage,
Quand d'eun' belle âme il est porteur,
Que d'être riche et d' bonne himeur
Il n'y joign' pas l' double avantage;
L'hommage flatteur
De sa vive ardeur
Aurait plus de valeur.

DESGRAIS.

C'est vrai; que voulais-vous!

DUO.

DESGRAIS.	MARGUERITE.
Je somm' simple, etc.	Il est simple, etc.

MARGUERITE un peu émue.

J' sommes pourtant forcée de conv'nir qu' c'est queuqu' chose qu'un bon cœur.

DESGRAIS.

Et qu' ça devrait pourtant t'nir lieu de queuqu' autre chose.

MARGUERITE.

Comme vous dites. Et y a-t-il longtemps qu'il vous a pris fantaisie de me demandai en mariage?

DESGRAIS.

Du depuis que j' vous ons reluquée.

MARGUERITE.

Et où-c' que c'est que vous m'avais reluquée?

DESGRAIS.

A la foire de Lagny; il y a dix-huit mois et quatre jours.

AIR : Ça n' devait pas finir comme ça.

V'là dix-huit mois et pardelà
Qu' dans mon esprit, par-ci, par-là,
Vot' minois malin s'imprima :
Comm' les galans f'saient affluence,
D' vous j' n' pus pas avoir audience;
Mais je m' dis à part moi, comm' ça,
P't-êt' qu'un jour Alain l'approchera,
Et pourra,
Sans qu'alle s'en offense,
L'i contai c' qu'il pense.

Si ben que :

V'là dix-huit mois et pardelà

(Touchant sa tête et son cœur.)

Qu' vous n' me sortais d'ici ni d' là.

MARGUERITE à part.

Ses deux frères n'avaient pas mis à beaucoup près tant d' feu dans leux déclarations. Ecoutais donc, Alain; rappelais-moi un peu toutes les circonstances; c'était à Lagny, il y a dix-huit mois.

DESGRAIS.

Il y a dix-huit mois et quatre jours ; c'était jour de marché, à telle enseigne que...

Air : Ah ! il m'en souviendra larira.

Vous veniais chercher du froment.

MARGUERITE.

J'y vons queuqu'fois encore.

DESGRAIS.

Vous aviais un p'tit air tout riant.

MARGUERITE.

J' compt' ben l'avoir encore.

DESGRAIS avec gentillesse.

Ah! il m'en souviendra!
Ce p'tit air-là
Est caus' que j' vous adore.

Vous aviais des souliers galans.

MARGUERITE.

J'en portons ben encore.

DESGRAIS.

Avec deux petits pieds dedans.

MARGUERITE découvrant le bout de ses pieds.

J' crais qu'ils y sont encore.

DESGRAIS tendrement.

Ah! il m'en souviendra!
Ces p'tits pieds-là
Sont caus' que j' vous adore.

Vous aviais un corset tout blanc.

MARGUERITE.

Vraiment c'est l' mêm' encore.

DESGRAIS.

Avec eun' petit' croix d'argent.

MARGUERITE.

La croix s'y trouve encore.

DESGRAIS se dressant sur la pointe des pieds.

Ah! il m'en souviendra!
C'te p'tit' croix-là
Est caus' que j' vous adore.

MARGUERITE.

Savais-vous ben, Alain, qu' vous n' me paraissais pas trop timide, pour dire et pour écrire ce que votre bon cœur vous inspire en ma faveur.

DESGRAIS.

Oh que si fait; j' sommes timide, et v'là tant seulement plus de six minutes que j' charchons à vous offrir ce bouquet.

MARGUERITE.

Vous êtes, m'a-t-on dit, jardinier de votre méquier, et c'est au jour d'aujourd'hui ma fête ; j' n' s'rons donc pas six minutes à l'acceptai.

DESGRAIS.

Oh, déjà et d'un, j' vous réponds qu'il n' demande qu'à aller logeai à la petite croix d'argent.

MARGUERITE.

M'est avis que ce sont des marguerites.

DESGRAIS.

Il est vrai ; elles se nomment comme vous, et vous êtes gentille comme elles ; c'est eune parenté réciproque.

AIR : Allons aux prés Saint-Gervais.

Prenez ce bouquet d' ma main,
Qui voudrait bien
L' suivre eun p'tit bout d' chemin,
Et croyais que l' bon Alain
Dans l' choix d' ses fleurs a mis du dessein.

MARGUERITE.

Tout's ces marg'rit's-là sont belles.

DESGRAIS.

All't vous diront en secret
Qu'eune Margu'rite en échang' d'elles
Me suffirait.

DUO.

MARGUERITE.	DESGRAIS.
J' gard' ce bouquet à ma main,	C' bouquet fut fait de ma main,
Et j' veux soudain	Qui voudrait bien
L'interrogeai brin à brin,	L' suivre un p'tit bout d' chemin;
Pour savoir si l' bon Alain	Croyais que le bon Alain
Dans l' choix d' ses fleurs a mis du dessein.	Dans l' choix d' ses fleurs a mis du dessein.

DESGRAIS.

Hé mais, qu'est-ce donc qu' vous faites! vous effeuillais ces pauvres marguerites, après la peine que j'ai prise pour les rassemblai; c' n'est guère joli à vous.

MARGUERITE.

Au contraire; c'est pour savoir...

DESGRAIS.

Enfantillage.

MARGUERITE effeuillant une marguerite.

Enfantillage, tout ce que vous voudrais; il est à moi le bouquet, et j' veux que chaque fleur me dise tour à tour...

(Ils s'asseoient tous deux sur le banc qui est à la porte de Robert.)

AIR : Comme on voit notre moulin.

Si l'on m'aime
Un peu, beaucoup,
Point du tout;
Si l'on m'aime
Un peu, beaucoup,
Point du tout.

DESGRAIS effeuillant une marguerite.

J' veux l' savoir itou
D' même.

MARGUERITE.

Si j'en crois la fleur,
Vous m'aimais d'amour extrême.

DESGRAIS.

Croyais en mon cœur
Qui dit de même.
Mais je vais recommencer le jeu,
Et je prétends connaître avant peu
Si l'on m'aime
Un peu, beaucoup,
Point du tout;
Si l'on m'aime
Un peu, beaucoup,
Point du tout.

MARGUERITE.

J' veux l' savoir itou
D' même.

DESGRAIS.

Si j'en croi
Quant à moi
Le sort et la fleurette,
C'est morbleu
Sur un peu
Que votre amour s'arrête.

MARGUERITE, tendrement.

Je ne vous dis pas de croire aux fleurs.

ENSEMBLE.

Croyons-en plutôt tous deux nos cœurs ;
Et s'il faut joindre en ces lieux
Le mot beaucoup au doux mot j'aime,
Le langage de nos yeux
L'y joindra mieux lui-même.

(Il baise la main de Marguerite.)

SCÈNE XIX.

DESGRAIS, MARGUERITE, ROBERT.

ROBERT tirant Desgrais par la poche.

Hé bien, qu'est-ce que vous faites donc là ?

DESGRAIS.

J'attrape...

ROBERT.

Un baiser ; mais ce ne sont pas là nos conventions.

DESGRAIS.

Ce sont celles que je propose à Marguerite.

MARGUERITE.

Qui les accepte d'abord pour vous faire plaisir, et ensuite pour faire enrager ce vieux fou de Robert.

ROBERT tirant Desgrais à part.

Ah ça, mon ami, il est temps de mettre fin à la plaisanterie, et v'là l'. vrai moment, pisqu'alle vous aime, de la plantai là pour qu'alle m'épouse par dépit.

DESGRAIS.

Impossible, père Robert.

ROBERT gouaillant avec fureur.

J' commençons à voir que j' sommes pris pour dupe : mais en tout cas je n' sommes pas le seul; et les deux frères d'Alain, qu'est-ce que madame la meunière me charge de leux répondre?

(Il va chercher les habits avec lesquels Desgrais s'était travesti en fermier et en vigneron.)

MARGUERITE.

Que je ne pensons pas plus à eux que s'ils n'aviont jamais existé.

DESGRAIS sautant d'aise.

Oh qu' c'est bian dit!

MARGUERITE.

Et qu'Alain seul, quoi qu'il puisse arrivai et quelque chose qu'on vienne à l'i reprochai par malice, aura drès ce soir la main de Marguerite, en face de tout le village; je le jurons sur mon honneur.

DESGRAIS.

Oh qu' ça s'ra bian fait ! Mais, tenez, v'là justement mes deux frères que le malin Robert m'amène dans mon équipage ; nous n'aurons pas de peine à obtenir leu consentement.

MARGUERITE.

Est-il possible !

ROBERT.

Les gens simples comme lui sont plus rusés que les gens d'esprit comme moi.

MARGUERITE.

Comment, Alain, c'est vous qui êtes ce rimouleu !

DESGRAIS.

A qui vous aviais fait dire de repassai. J'ai mis dix-huit mois à vous obéir ; j' mettrai désormais tout mon temps à vous aimer : je m'appelle Mathieu, je m'appelle Grégoire, je m'appelle Alain ; j'ai de la fortune, j'ai de la gaieté, j'ai de la bonté : eh, morguienne ! parce que vot' moulin est un peu plus sur la hauteur qu' ma meule, qui n'est qu'à dix pouces de terre, faut pas qu' ça nous empêche de nous réunir en mariage.

MARGUERITE.

Tant s'en faut, mon cher Alain. J'avions jadis eun tantinet de coquetterie ; je la troque en ce moment contre de l'amour, et je crois

que l'un me sera plus profitable que l'autre. Quant à vous, père Robert, au lieu de faire la mine, je vous conseillons de prendre votre parti en brave.

ROBERT.

Il le faut bien, ma voisine; j' croyais faire en ce moment le repas de vot' fête, tout simplement, et v'là qu' j'ai fait le repas de vot' noce.

DESGRAIS.

J'aperçois vos garçons meuniers, accompagnés d'une partie du village; queuques-uns me connaissent pour m'avoir vu dans les environs, mais en général ils seront stupéfaits.

ROBERT.

Pas tant que moi.

DESGRAIS.

J' veux les recevoir à la tête d' ma brouette.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, CHOEUR DE MEUNIERS ET DE VILLAGEOISES.

ROBERT.

Hé! accourais donc, vous autres; vous allais être ben surpris : vous avais chacun vot' chacune ; mais vous voyais qu' vot' bon exemple a gagné jusqu'à Marguerite.

DESGRAIS.

Oui, mes amis, c'est moi qui sommes le chacun de la meunière.

ROBERT.

Air du branle sans fin.

Chantais en un seul refrain
L' rimouleux et la meunière,
Et cheux moi faites soudain
Le bal, la noce et l' festin.

CHOEUR.

Chantons en un seul refrain
L' rimouleux et la meunière,
Et cheux Robert f'sons soudain
Le bal, la noce et l' festin.

ROBERT.

Ce Mathieu-Grégoire-Alain,
Quand Margr'ite f'sait la fière,
D' son côté f'sait tant l' malin
Qu'il a su gagner sa main.

CHOEUR.

Chantons, etc.

DESGRAIS.

Du nom d' gagn' petit enfin
Tu m' débatises, ma chère;
Pour moi c' n'est pas un p'tit gain
D'avoir su gagner ta main.

CHŒUR.

Chantons, etc.

MARGUERITE.

J' baille à Mathieu mon moulin,
Maint'nant qu'i' gn'ya plus d' mystère;
J'accorde à Grégoir' ma main;
Mais mon cœur est pour Alain.

CHŒUR.

Chantons, etc.

ROBERT.

Ah ça, mes amis, le festin me regarde; mais pour ce qui est d' mon département, je n' vous d'mandons plus qu'une p'tite minute.

VAUDEVILLE FINAL.

Air du Ballet des Pierrots.

Qu'un peu de danse avant la table
Aiguise à tous vos appétits;
Dans queuqu's instans je s'rons capable
De vous dresser tous les rôtis:

(Il ouvre sa croisée du rez de chaussée, et le public voit tourner devant un grand feu la broche garnie de grosses pièces.)

En attendant v'là c' dont i' r'tourne;
Vous voyais que j' n'épargne rien
Pour que la broche tourne, tourne,
Pour que la broche tourne à bien.

EN CHOEUR ET EN ROND.

En attendant v'là c' dont i' r'tourne, etc.

UNE PETITE VIELLEUSE.

On m'avait mandée à la fête,
Et pour la noce itou ; me v'là :
Danseurs, danseuses qu'on s'apprête
A pirouetter sur c' mouv'ment-là :
C'est ça, c'est d'eun' ronde qu'i' r'tourne,
Et ma vielle ne gâte rien
Pour que la danse tourne, tourne,
Pour que la danse tourne à bien.

EN CHOEUR ET EN ROND.

C'est ça, c'est d'eun' ronde qu'i' r'tourne, etc.

MARGUERITE.

Est-c' que mon moulin s'ra paisible
Lorsqu'ici tout est en mouv'ment ?
J' veux qu'il paraisse itou sensible
A notre commun enjoûment.

(Desgrais et Marguerite le retournent, de manière que les ailes sont en face du public et tournent de suite.)

Grâce à nous deux faut qu'i' se r'tourne ;
Maint'nant i' n' s'agit plus qu' d'un rien
Pour que chaque aile tourne, tourne,
Pour que chaque aile tourne à bien.

EN CHOEUR ET EN ROND.

Grâce à nous deux faut qu'i' se r'tourne, etc.

DESGRAIS.

Robert, Robert, hé vite, hé vite,
Apportez coup'rets et couteaux;
Je n' veux pas, quoique plus petite,
Qu' ma meule à moi reste en repos.

(Il se met à repasser.)

Dans notre état v'là c' dont i' r'tourne;
En fait d'eau nous n'épargnons rien
Pour que notre grès tourne, tourne,
Pour que notre grès tourne à bien.

EN CHOEUR ET EN ROND.

Dans notre état v'là c' dont i' r'tourne, etc.

MARGUERITE au public.

Pour rendre ma noce plus belle,
Lorsque tout tourne à qui mieux mieux,
Le moulin, la meule et la vielle,
La broche et les danseurs joyeux,
Vous savez ce dont il retourne;
Çà, messieurs, n'épargnais donc rien
Pour que la pièce tourne, tourne,
Pour que la pièce tourne à bien.

EN CHOEUR ET EN ROND.

Vous savez ce dont il retourne, etc.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

THÉÂTRE.

FIN DE LA TABLE.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Comme nous avions à faire un choix assez difficile dans une trentaine de pièces qui ont eu presque toutes un égal succès sur les différens théâtres où elles ont été représentées, nous avons cru ne pouvoir mieux remplir le vœu du public et de l'auteur qu'en mettant de côté les ouvrages qui ne sont pas de M. de Piis seul, et qu'en réimprimant trois de ses comédies à ariettes et trois de ses opéras-vaudevilles. Nous n'en porterons aucun jugement par nous-mêmes ; nous nous contenterons de publier les extraits de *l'Esprit des Journaux* et du *Journal de Paris* qui les concernent.

Extraits de l'Esprit des Journaux.

Le jeudi 26 mars 1789 on a représenté pour la première fois la Fausse Paysanne, ou l'Heureuse Inconséquence, comédie en trois actes et en vers, par M. de Piis, musique de M. de Propiac.

Le marquis de Solangés devait épouser Julie de Saint-Clair sa cousine; on la lui a fait voir une fois dans un parloir très-sombre, où à peine a-t-il fait attention à elle. Jeune, étourdi, volage, il n'envisageait alors les nœuds de l'hymen que comme un esclavage, et il a promptement oublié tout projet de mariage: las enfin du tourbillon de la ville, il veut goûter les plaisirs de la campagne, et il se rend dans une de ses terres. A cette époque madame de Vieux-Bois, tante de Julie et du marquis, et qui est en procès avec celui-ci, vient aussi dans une de ses terres pour y recueillir le prix de ses fermages, et Julie l'accompagne. On s'arrête d'abord à la terre du marquis. Julie demande à sa tante la permission d'y rester, sous le prétexte de passer quelques jours avec ses nourriciers, mais, en effet, parce qu'elle a aimé son cousin dès qu'elle l'a connu, parce qu'elle brûle du désir d'en être aimée, enfin parce qu'elle se propose d'essayer, sous l'habit d'une paysanne, quel effet ses charmes peuvent produire sur le cœur de son parent. Le marquis ne tarde pas à la distinguer, à en devenir amoureux, et à lui faire une déclaration. Il la prend pour la fille de monsieur et de madame Gervais, ses fermiers, et il parle à peu près en homme qui veut séduire. La réserve

de Julie, qui a pris le nom de Rose, sa sensibilité, sa pudeur, son adresse rendent le marquis à lui-même; alors c'est tout de bon qu'il redoute des rivaux, qu'il éprouve le sentiment du véritable amour, qu'il projette un mariage. Quand madame de Vieux-Bois revient, elle n'apprend pas sans humeur que son neveu a le dessein d'épouser une paysanne; elle veut l'en détourner : c'est en vain; il a pris son parti, et il assure sa tante que Rose a tant de charmes, que dès qu'elle l'aura vu elle l'aimera. On amène Julie; madame de Vieux-Bois la reconnaît, devine son projet, cesse de s'opposer à l'hymen du marquis. Celui-ci se croit au comble du bonheur; mais il est bien étonné quand la prétendue Rose lui dit qu'elle ne veut pas épouser un trompeur, un infidèle; lui parle de Julie, lui reproche sa légèreté avec elle, et l'engage à lui porter l'hommage de son cœur. Le marquis s'émeut, plaint Julie; mais il déclare qu'il ne saurait l'aimer puisqu'elle ne ressemble point à Rose. Cette déclaration amène l'explication du stratagême, le dénouement et le mariage.

Il y a quelques longueurs dans cet ouvrage; nous ne reprocherons pas à M. de Piis celles qui se trouvent dans l'exposition, parce qu'elles étaient toutes, ou à peu près, indispensables à la clarté de l'intrigue; mais nous lui reprocherons d'avoir trop multiplié les détails et les accessoires, parce qu'ils gênent la marche de l'action, la ralentissent, et nuisent à l'effet comique de quelques situations : pour répondre à ces reproches il ne faut faire autre chose que des coupures. Au reste la pièce a un intérêt de curiosité

assez piquant; elle offre de jolis tableaux, des scènes bien faites, des situations attachantes, pittoresques, et partout de la gaieté.

Ce mérite est aujourd'hui extrêmement rare au théâtre, et il doit faire encourager M. de Piis préférablement à ces larmoyeurs éternels qui, après avoir épuisé tous les ressorts de leur sensibilité factice, veulent nous réduire à voir remplacer *Momus* par les furies. On ne peut reprocher au style que quelques jeux de mots qui nous ont paru un peu recherchés; cette tache fort légère ne l'empêche point d'être digne d'éloge; il est facile, spirituel, aimable, et on y remarque souvent de la grâce.

La musique annonce que M. de Propiac, déjà connu par celle des Déesses Rivales, a fait des progrès dans l'intelligence de la scène; il y a d'excellentes intentions dans ses morceaux d'ensemble, souvent des motifs heureux. Son chant a de la mélodie, quelquefois une expression juste et délicate; mais quelquefois aussi ses accompagnemens n'ont pas un rapport assez marqué avec le chant principal. Nous l'invitons à prendre garde à ce défaut, sur lequel il sera facilement éclairé par l'étude et par l'expérience.

Le lundi 28 juillet 1788 on a représenté pour la première fois les trois Déesses Rivales, ou le Double Jugement de Pâris, divertissement en un acte et en vers, mêlé de musique et de danse; par M. de Piis, musique de M. de Propiac.

Le second titre de cet ouvrage annonce que M. de Piis a changé quelque chose au trait mythologique qui en fait le sujet. Il a excité la curiosité, et il a attiré au Théâtre Italien une grande affluence. L'ouverture a d'abord favorablement disposé les esprits. Au lever du rideau une décoration très-pittoresque, représentant un valon coupé dans le milieu par un ruisseau ombragé de saules très-verts, à droite et au fond le mont Ida, et sur le devant, à gauche, une chaumière antique propre à caractériser une bergerie, a excité les plus vifs applaudissemens; ensuite la rentrée de M. Michu, qu'un accident assez grave avait éloigné de la scène depuis quelque temps, et qui reparaissait pour la première fois dans le rôle de Pâris, a ajouté aux heureuses dispositions où se trouvaient les spectateurs; enfin l'arrivée successive des trois demoiselles Renaud dans les rôles de Vénus, de Junon et de Minerve, a achevé d'entretenir l'espèce d'enthousiasme dont on paraissait saisi. La pièce a été souvent très-applaudie, et elle a fini d'une manière brillante; voyons comment elle est conçue et exécutée.

Pâris vit philosophiquement sur le mont Ida, où il garde ses moutons; il a fui l'amour parce que,

Malheureux par le doute au sein du bonheur même,
L'homme le plus certain d'aimer
N'est jamais aussi sûr qu'on l'aime.

Il n'a pas cultivé les beaux-arts, et voici pourquoi :

Le corps, par le travail en chemin arrêté,
Laisse aller l'esprit seul à l'immortalité,

Et ce fatal honneur ne vaut pas l'habitude
De vivre sur la terre en parfaite santé.

Enfin, il ne s'est pas soucié de faire sa cour à Plutus, et il en donne plusieurs raisons, dont voici la dernière :

Il est moins dur de rester sans fortune,
Que de pouvoir la perdre un jour.

Pendant qu'il fait ses réflexions un coup de tonnerre éclate, et Iris descend des cieux pour lui apprendre que les dieux l'ont nommé juge entre Minerve, Junon et Vénus, qui toutes trois prétendent à la possession d'une pomme d'or qui doit appartenir à la plus belle. Pâris exige que les trois rivales descendent sur la terre. Elles viennent l'une après l'autre. La tendre Vénus caresse; l'orgueilleuse Junon commande; la vertueuse Minerve raisonne; et Vénus a la pomme, qu'elle va sur-le-champ montrer à l'Olympe égayé. Les Jeux, les Plaisirs, les Grâces et l'Amour entourent Pâris, et l'entraînent en attendant que Vénus revienne

. . . . . Voir comme
Pâris veut être payé.

Mais c'est inutilement que l'Amour s'est flatté de séduire Pâris; le berger ne ressent que de l'ennui et du dégoût : le petit dieu s'arme en vain d'un trait; Pâris y oppose le bouclier de Minerve : enfin Vénus reparaît. Pâris regrette de lui avoir donné la pomme. Vénus la lui rend en lui disant :

Je ne tiens point du tout à ces misères-là ;
Ma gloire est satisfaite, et je suis sans colère.

Pâris, enchanté, se résout à partager la pomme en trois. Iris descend des cieux, l'arrête, et lui annonce que l'Olympe, un peu indisposé d'abord de son premier jugement, est enchanté de sa dernière résolution; puis elle ajoute:

> Il faut récompenser avec égalité
> Celles qu'un même but met en rivalité;
> Pâris, tu dois m'entendre, et voici trois couronnes:
> De celle où brille l'or avec le diamant
> En faveur de Junon je veux que tu disposes;
> A celle de laurier c'est Pallas qui prétend;
> Vénus de droit aura celle de roses.

La distribution des couronnes, des chants et des danses terminent le divertissement.

Il faut juger ce petit ouvrage dans l'intention qui la fait faire; il était destiné à mettre ensemble sous les yeux du public les talens des trois demoiselles Renaud, et il était difficile de choisir un sujet qui fût plus convenable au désir de l'auteur, que le jugement de Pâris. La première scène de Vénus avec Pâris est la plus agréable de la pièce; elle a été jouée par mademoiselle Renaud cadette avec beaucoup de grâce et d'esprit. La voix de mademoiselle Renaud l'aînée a brillé, comme à l'ordinaire, dans un air de bravoure très-difficile, et qu'elle a exécuté avec une supériorité qu'on peut appeler inabordable.

La musique de ce divertissement a quelques longueurs; mais elle est souvent fraîche, riante, agréable, et elle fait honneur au talent de M. Propiac, qui s'était déjà fait connaître avantageusement dans Isabelle et Rosalvo.

Cette pièce, établie avec soin par rapport aux accessoires, offre en général un spectacle brillant et varié.

(Mercure de France, Journal de Paris, Journal Général de France, Affiches, Annonces et Avis divers.)

Le samedi 30 mai 1789 on a donné la première représentation des Savoyardes, ou la Continence de Bayard, opéra-comique en un acte, par M. de Piis; musique de M. de Propiac.

Tout le monde connaît l'aventure de Bayard à Grenoble. Il avait chargé son valet de chambre de lui chercher une demoiselle de bonne volonté: celui-ci lui amena une jeune personne aussi belle que bien née, mais qui était réduite à la plus affreuse misère. Elle pleurait; Bayard en voulut savoir la cause : elle fit connaître sa situation. Le généreux chevalier la respecta, fit à sa mère une sévère réprimande, et dota la jeune personne.

M. de Piis a arrangé cette anecdote à sa manière; il a transporté la scène en Savoie. Voici l'intrigue légère dans laquelle il a placé la continence de Bayard.

Maurice, prétendu de Jeannette, venait de quitter son village pour aller gagner de l'argent à Paris, quand l'apparition d'une armée française l'a fait revenir sur ses pas : cette armée est celle que Bayard amène d'Italie. Une partie des officiers et des soldats vient prendre ses logemens dans le village. Maurice,

que la jalousie tourmente, enferme toutes les jeunes filles dans une grange, et lorsque Bayard arrive, il ne trouve plus que de vieilles femmes; mais un malin page découvre bientôt la retraite des premières, et il les amène dans l'endroit où Bayard doit dîner. L'aspect de la belle *Jeannette* échauffe le chevalier, qui va jusqu'à lui donner un baiser tandis que *Maurice* lui montre la lanterne magique. Maurice est furieux; il éclate; on l'entraîne. Bayard réfléchit à son action, il en rougit, unit les deux amans, et leur fait à chacun un présent de cent écus d'or.

Qu'on ajoute à cela des détails relatifs à la vie laborieuse des habitans de la Savoie, un personnage d'enfant absolument oiseux, des marches, des évolutions militaires, des danses et des vaudevilles, on aura une idée de cette bagatelle, où il y a de l'esprit, des tableaux, des situations piquantes, mais où les événemens sont un peu trop accumulés. Le public n'a pas paru goûter cet ouvrage autant que ses aînés.

On en peut attribuer la cause au personnage de Bayard. S'il est difficile de présenter dignement au théâtre un homme de cette importance, cela devient plus difficile encore dans un opéra-comique: il est peu d'action où l'on puisse montrer un héros en deshabillé, d'une manière digne de lui.

La seconde représentation a été mieux accueillie, parce que l'auteur a fait des coupures qui ont restauré l'action.

On a donné des applaudissemens à plusieurs morceaux de musique qui, en effet, nous en ont paru dignes mais nous avons aussi remarqué quelquefois

de la recherche dans les motifs, ce qui nous a d'autant plus frappés, qu'en général le ton de cette composition est ce qu'il devait être, c'est à dire, facile et simple.

Le lundi 25 mars 1788 on a donné la première représentation des Solitaires de Normandie, opéra-comique en un acte et en vaudevilles.

Michel et Jacqueline ont vécu avec leurs enfans, Jacquot et Michelette, chez un fermier nommé Anselme, où ils étaient heureux et bien traités. Après la mort d'Anselme, la dureté de ceux qui ont hérité de la ferme a forcé la petite famille à fuir et à chercher un autre asile. Depuis trois jours elle marche; elle arrive dans un bois où elle se repose : la beauté du lieu, les ressources qu'il offre pour la vie frugale engagent les bonnes gens à s'y établir; en conséquence, Michel, aidé de son fils Jacquot, travaille à y construire une cabane, tandis que Jacqueline et Michelette s'occupent des petits ouvrages de femme. A peine la cabane est-elle construite, que les enfans demandent à goûter quelque repos; la jeune fille se glisse dans l'intérieur par l'étroite entrée qu'a pratiquée Michel, et le jeune garçon s'étend sur la toiture. Mais à l'instant où ils viennent de s'endormir, un garde se présente, demande aux paysans de quel droit ils ont abattu du bois dans la forêt : ils répondent très-candidement à ses questions. Le garde s'aperçoit qu'ils ne sont coupables que par ignorance; mais il faut obéir à l'ordonnance, et il leur dit de le suivre chez le bailli, après toutefois les avoir assurés qu'il ne

leur sera fait aucun mal. Michelette s'est réveillée pendant l'explication du garde et de ses parens; frappée de terreur, elle s'est imaginée que l'ombre d'Anselme leur avait apparu, les avait maltraités, et leur avait ordonné de la suivre; elle réveille son frère, auquel elle fait le récit de la prétendue apparition: le jeune garçon cherche à cacher son trouble, quand l'aspect du bailli, qui entre avec Michel et Jacqueline, le pénètre d'effroi à son tour. Bientôt le bailli, étonné de la simplicité, de la bonne foi des paysans, ému par les grâces de la jeune fille, par la sensibilité de la mère, devient sensible lui-même, et leur promet son appui. Enfin une duchesse, à qui le bois appartient, vient sur le lieu où Michel a construit sa cabane; elle veut adopter les enfans de Michel : sur le refus qu'elle éprouve, elle demande seulement l'un d'eux; nouveau refus, suivi de la proposition, généralement acceptée, de se charger du bonheur de toute la famille, qu'elle fait conduire au château sur ses pas.

Cet opéra-comique n'a aucune action; il ne vit que par les tableaux et par les détails. Beaucoup de couplets, coupés avec adresse et terminés avec grâce par des traits d'esprit et de sensibilité, ont excité de grands applaudissemens. L'anecdote qui a donné lieu à cet opéra-comique est connue depuis longtemps; madame de Sillery l'a célébrée dans un ouvrage qui a été beaucoup lu et beaucoup loué. Il était difficile de la porter au théâtre, et de ne pas faire un drame larmoyant. L'auteur (M. de Piis) a surmonté heureusement cette difficulté; il y a jeté ce qu'il fallait

de gaieté pour que son ouvrage ne fût pas triste, et ce qu'il fallait de sensibilité pour que le trait généreux ne fût pas trop altéré. La seconde représentation a été plus généralement goûtée que la première, parce que la pièce était débarrassée de quelques détails inutiles, et qui avaient paru déplacés. Le choix des vaudevilles qui composent cet opéra-comique fait honneur au goût de M. de Piis. Parmi de très-jolis couplets justement applaudis, on a fait répéter celui-ci; il est chanté par le villageois, au moment de quitter sa cabane :

S'éloigner aussi brusquement,
Quitter un si beau logement,
C'est ce qui me désole;
Mais il sera tout préparé
Pour un voyageur égaré;
C'est ce qui me console.

Extrait du Mercure français, historique, politique et littéraire, du 30 frimaire an 5.

C'ÉTAIT une entreprise hardie, et qui exigeait beaucoup de talens, que de faire au Vaudeville un ouvrage en trois actes avec trois acteurs, et sans femme. Cette entreprise, M. de Piis l'a tentée avec succès dans la pièce de *Santeuil et Dominique*. On connaît la scène que Dominique fit un jour au poëte de Saint-Victor, et au moyen de laquelle il lui arracha, pour en faire sa devise, ces mots fameux qui

sont depuis devenus la devise de la Comédie, et qui devraient être aussi celle de tous les auteurs qui travaillent pour le théâtre : *Castigat ridendo mores.*

A cette anecdote l'auteur de Santeuil en a joint beaucoup d'autres : il importe peu qu'elles soient vraies ; on les conte depuis longtemps, et elles sont gaies ; c'est ce qu'on exige au théâtre.

Voici la fable de la pièce :

Dominique se présente à Santeuil sans en être connu, et lui demande un vers pour mettre au bas de son portrait. Santeuil, qui, comme on sait, attachait un grand prix à ses vers, trouve la demande indiscrète ; et puis, que peut offrir de piquant le nom de Dominique? D'ailleurs le poëte est de très-mauvaise humeur ; il sort du sermon d'un de ses amis qui a manqué de mémoire dès l'exorde : ce n'est pas le sermon qu'il regrette, mais bien la collation qui devait le suivre s'il eût été achevé. Quand il apprend que Dominique est comédien, c'est bien pis encore ; il entre en fureur, et le chasse en lui reprochant la vie de ses pareils ; il les accuse d'aimer le jeu, la fillette et le carafon.

Dominique promet de se venger. Le portier du couvent, à qui la veille Santeuil a fait un assez mauvais tour, s'engage à le seconder. L'acteur se déguise en gascon, fait jouer Santeuil, et lui gagne 600 liv. qu'il venait de recevoir pour le prix d'une hymne ; il paraît ensuite en chanteur italien, loue beaucoup le chanoine, le fait boire et l'enivre.

Enfin, il se travestit en femme, et se montre au parloir. Santeuil, oubliant qu'il n'a pas le caractère

nécessaire pour recevoir une confession, consent à l'écouter. Arlequin le prie de l'interroger. Par où voulez-vous que je commence? demande Santeuil. Eh! répond la fausse pénitente, par les sept péchés capitaux. Et voilà qu'elle lui fait toute la confession d'Arlequin, qui ne laisse pas que de paraître étrange dans la bouche d'une femme. Santeuil lui saisit la main et la baise.

Elle se fâche, et le menace d'aller le dire au prieur. Faites cela, lui répond-il, moi j'irai le dire à votre mari. Il rentre dans sa chambre; mais Arlequin y entre en même temps par la fenêtre; cette fois il a son habit et son masque: Santeuil le prend pour le diable, et l'exorcise. On s'explique. Arlequin rend à Santeuil sa leçon, et lui fait voir qu'un chanoine peut aussi quelquefois être fragile et céder aux séductions du jeu, du vin et d'une jolie pénitente.

Il obtient le vers qu'il demandait, et mène Santeuil à la comédie.

Voltaire a dit que la vie des gens de letttres était dans leurs ouvrages; il a voulu faire entendre par là qu'une fois mort on devait oublier leurs faiblesses, pour ne voir que leurs talens. Ceux de Santeuil sont trop oubliés dans la pièce; on n'en dit rien que ce qu'il en dit lui-même, et ses hymnes, remplies de grandes beautés, et qui l'ont placé au premier rang des poëtes latins, méritaient au moins un couplet.

Le second acte de cette pièce languit peut-être un instant; du reste elle fait le plus grand plaisir. Les situations sont comiques, le dialogue vif et gai, et les couplets pleins d'esprit et d'originalité. Elle est

très-bien jouée par Rosière, Carpentier et Laporte; ce dernier mérite d'autant plus d'éloges, qu'il ne paraît que dans une scène sous l'habit d'Arlequin, et qu'il remplit d'abord quatre rôles à visage découvert: après le talent qu'il y a montré et les applaudissemens qu'il y a recueillis, nous oserons dire que le public l'a reconnu, quoiqu'il n'eût pas son masque.

Extrait du Journal de Paris du 19 ventôse an 8. (Mars 1799.)

Le Rémouleur et la Meunière, divertissement en un acte, a obtenu avant-hier sur le théâtre des Troubadours un succès complet : il y règne un excellent ton de gaieté; la plupart des couplets sont piquans et tournés avec grâce; en un mot, c'est une des plus jolies bagatelles que les joyeux enfans du Vaudeville aient laissé échapper de leur portefeuille. L'auteur a été demandé et nommé : c'est M. de Piis, dont les succès sur la scène villageoise sont trop nombreux pour être comptés.

Frédéric, chargé du rôle principal, paraît sous trois déguisemens différens, et caractérise chacun de ses personnages avec beaucoup d'intelligence. Le rôle de la meunière est aussi très-bien joué par madame Delille.

Extrait du même Journal.

On joue depuis quelques jours au théâtre Montansier un des plus jolis vaudevilles qui aient été faits

depuis dix ans, (le Rémouleur et la Meunière) de M. de Piis. Cette charmante pièce, destinée au théâtre du Vaudeville, resta pendant trois ans dans les cartons du théâtre de la rue de Chartres, sans que l'auteur (inventeur et co-fondateur de l'établissement) pût en obtenir la représentation, tant les intérêts de la vanité l'emportent sur toutes les autres considérations. Ce qu'on aura plus de peine à croire, dit aujourd'hui un journaliste, c'est que M. de Piis l'ayant fait jouer, par suite de ces désagrémens, sur le théâtre des Troubadours, les actionnaires du Vaudeville soient partis de là pour suspendre depuis nombre d'années le paiement de sa pension de 4,000 francs, et pour priver le public de tous ses ouvrages.